



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

\_\_\_\_\_















LES  
SERIES  
DE  
GVILLAVME BOVCHET

*Sieur de Brocourt,*

AVEC NOTICE ET INDEX

PAR

C. E. ROYBET

TOME PREMIER



PARIS,  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,  
27-29, passage Choiseul, 27-29.

M. D. CCC. LXXIII.



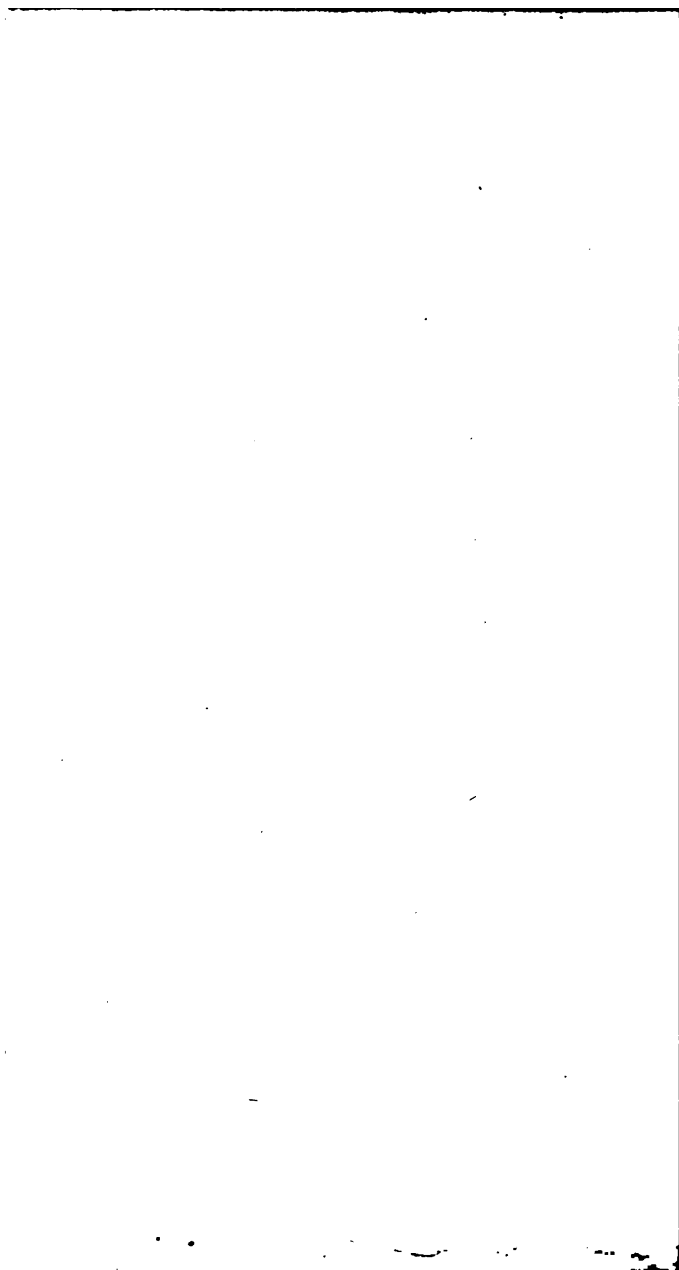
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LES  
SERIES  
DE  
GVILLAVME BOVCHET  
*Sieur de Brocourt,*  
AVEC NOTICE ET INDEX  
PAR  
C. E. ROYBET  
—  
TOME TROISIÈME



PARIS,  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,  
27-29, passage Choiseul, 27-29.

M. D. CCC. LXXIV,





SECOND LIVRE  
DES SEREES  
DE GVILLAVME  
BOVCHET, SIEVR

DE BROCOVRT.

*Reueu & corrigé de nouveau  
par l'Auteur.*


ET NVGAE SERIA DVCVNT.



Se vendent  
A PARIS,  
CHEZ IEREMIE PERIER,  
tenant sa boutique sur la petite  
montee du Palais.

---

M. DCVIII.  
*Avec privilege de sa Majesté.*

  
244.3

B75c

v. 3

B25215



A MONSIEVR,  
MONSIEVR DE LA  
CLYELLE, CONSEILLER,  
& maistre d'Hostel du Roy.

**M**ONSIEVR, s'il m'est besoin de m'asseurer  
contre la calomnie de ces difficiles, à  
qui toutes choses en quelque façon  
qu'elles soient assaisonnees sont à de-  
goust, ie sçay bien que ie ne puis auoir vn meil-  
leur recours qu'à vostre nom & autorité pour m'en  
garentir. Et que si mesme il y a quelques fautes à  
reprendre il n'y a personne plus sage ny plus accort  
pour les cognoistre, plus iudicieux pour les pouuoir  
condamner, ou plus prudent pour les sçauoir dissimuler

#### EPISTRE.

& excuser que vous. Et cela seul pouuoit bien m'occasionner à desirer que ce liure fortist en lumiere sous vostre autorité. Neantmoins (encor que ie ne me soucie point quel iugement on face de moy par mon œuure, pourueu que i'aye gagné ce poinct d'auoir fait chose qui vous soit agreable) vous puis-ie dire avec tres-bonne raison, que la protection vous en appartient du tout, puis qu'en ayant esté la cause vous en estes comme l'Autheur. Car ces diuers subiects ayant esté traictez és assemblees & conuiues que nous auons accoustumé de faire le soir en nostre voisinage & souuent avec les vostres, & comme en vous rappelant par nos desirs des grands affaires esquels vous estes continuellement employé pour le seruice du Roy. l'ay pensé (à fin que vous ne fussiez point du tout sans auoir quelque memoire de nous, comme nous ne sommes iamais du tout sans en auoir de vous) de faire ce qui se pratique és banquets, & comme faisoit le petit Cyrus : nous lisons de luy en Xenophon, qu'il auoit de coustume de choisir en tout le seruice qui luy estoit fait, la viande la meilleure à son goust, & en presenter à ses plus grands amis presens, & en enuoyer à ceux qui estoient absens. Ainsi ay-ie fait comme vn petit relief & referue du plus entier de nos propos, & ce qui m'en a semblé de meilleure grace, pour vous en faire part. Si vous y trouuez entre les choses les plus graues, des rencontres plus gaillardes, vous l'excuserez s'il vous plaist : cela est aduenu

## EPISTRE.

---

ſelon la diuerſité des perſonnages par qui ces ſubieſts ont eſté traitez, les vns d'une humeur, & les autres de l'autre, les vns plus graues, comme eſtoit Monſieur voſtre pere, perſonnage, dont le diſcours eſtoit tout remply d'honneur & de grauité, & les autres l'eſtans moins, comme il ſe voit. Car telles aſſemblees que ſont les noſtres, & en ce temps du ſoir, ne ſont pas ordinairement toutes compoſees de Philoſophes, autrement ſeroit-ce vne Academie, & non pas vne compagnie, & reduit de voiſins & amis qui viuent en familiers, les moindres avec les plus grands en toute franchise. Je ne puis deſeſperer que ceux qui en gouſteront ſoubs voſtre faueur, ne puiſſent eſtre contentez par ceſte diuerſité en leurs contraires appetis: i'ay deſia fait l'eſſay par mon premier de ce qui en peut aduenir, car il n'y a rien de difference ſinon qu'il ne vient pas en vne ſi heureuſe ſaiſon, à cauſe que ceſte cy qui eſt ſi longue & ſacheuſe, ennemie du paſſe-temps, pourroit auoir changé les Lecteurs d'humeur & rendus chagrains. Quoy qu'il en ſoit, i'eſpere qu'il leur ſeruira au moins de ce que les harpes que ceux de Sion portoient pendues au coſté eſtans en Babylon leur ſeruoient, & que ſi ce n'eſt pour les reſiouir & faire adoucir le temps, ce ſera peut eſtre pour les remettre en la ſouuenance de la proſperité dont ils ont iouy tant qu'ils ont veſcu en paix, & leur faire regretter le paſſé: à fin qu'induits à en apprehender le bien, ils en deſirent & recherchent

EPISTRE.

---

la iouissance, & se reduisent à leur deuoir enuers Dieu  
& enuers leur Prince. Et cependant que vous leur  
moyennerez cest heur, & leur recherchez en Italie enuers  
sa Sainteté, & par tout ailleurs, permettez donc qu'ils  
vous ayent ceste recharge d'obligation, qu'ils iouissent  
de ce mien labeur avec vous, & ayez pour bien agrea-  
ble (ie vous prie) les fruiçts qui sont nez en mesme air  
que vous, & les seruices de celuy qui vous baissant tres-  
humblement les mains, demeure à iamais,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble &  
tres-obeissant ser-  
uiteur.

G. BOVCHET.





## AV LECTEUR.

### SONNET.

**S**i sous le goust sucré d'une douce boisson  
Il est permis cacher la vertu de l'Absymthe,  
Embrasse cest Autheur, qui t'offre sous la feinte  
D'un folle discours une docte leçon.

Qui le voudroit taxer, blasme donc la Chançon  
Et les vers mensongers de nostre troupe Sainte,  
« Heureux qui peut couvrir d'un doux ris une plainte,  
Et qui mort en riant d'une gente façon. »

L'Autheur me des malheurs qu'il veist en sa Patrie  
Ne se contenta pas pendant qu'il fut en vie  
Par ses œuvres premiers soulager tes douleurs.

Preuoyant qu'à sa mort tu plorerois la perte  
De son gentil esprit & sa plume diserte,  
T'a legué ce dernier pour estancher tes pleurs.

E. L. B.





## SONNET SVR LES

SERIEES.

**L**e cheual que les Grecs (*machine ingenieuse*)  
Par dol firent entrer dans les murs d'Illion,  
Ayant les flancs ouuerts vomit vn million  
De soldats animez d'vne ame genereuse.

Mais l'œuvre de Bouchet gayement serieuse  
Par l'vtile & plaisir de son inuention,  
Fait rendre pour iamais sa braue nation  
De ioye & de plaisir esgallement heureuse.

Son liure, non vn liure, ains vn amas de fleurs  
Doctement recueilly des plus rares auteurs,  
Nous enseigne en iouant tout ce qu'on peut comprendre.

Aussi c'est maintenant que sa docte leçon  
Du temps & de la mort retire sa rançon,  
Et anime d'honneur sa bien-heureuse cendre.

I. D. F.







## ODE DE L'IMPRIMEVR.

**T**oufiours dessus la mer .Egee  
 Ne bruit la tempeste enragee,  
 Toufiours ses flots contrebatu  
 D'escume les rocs ne blanchissent :  
 Dedans les vagues ne perissent  
 Toufiours les nochers abbatus.

Toufiours la puissance du foudre  
 Ne bruste & ne reduit en poudre  
 Le sourcil d'un mont orgueilleux:  
 Toufiours par l'haleine irritee  
 D'Aquilon, n'est en bas ietee  
 La cyme du Pin sourcilleux.

Le monde par vicissitude  
 Mue & change son habitude,  
 Apres l'Hyuer, vient le Printemps,  
 Apres luy l'Este nous retourne,  
 Apres l'Este, suruiet l'Automne  
 Qui de fruit rend nos yeux contens.

Ainsi apres que la discorde  
 Aura bien chassé la concorde  
 Nous la reuerrons à son tour,  
 Reioindre les sujets aux Princes,  
 Et rallumer dans les Prouinces  
 Les brandons de Paix & d'amour.

ODE DE L'IMPRIMEVR.

---

*Fondé dessus ceste esperance,  
Lecteurs ie dedie à la France  
Vn liure qui la peut orner,  
Vn liure remply de doctrine,  
Et qui a pris son origine  
D'un sçauoir qu'on ne peut borner.*

*Le n'eusse en ce temps sceu mieux faire  
Que de presenter pour vous plaire  
Vn liure qui peut resjouir  
En ce temps que la destinee  
Après la guerre terminee  
De la paix nous fera iouir.*

*HENRY, à qui la vertu donne  
Auecques le Ciel la Couronne  
Des François, nous la donnera,  
Dieu soit sa force & sa defence,  
Que bien tost repose sa lance  
Pour le peuple qui le craindra.*





SVR LES SEREES DE

GVILLAVME BOVCHET,

Sieur de Brocourt.

**Q**uiconque sçait en mesme tans  
Estre plaisant & profitable  
Sçait comme il faut suruiure aux ans,  
Et rendre son nom perdurable :  
Bouchet a trouué ce secret,  
Son labeur en rend tesmoignage,  
Et qui voudra tourner fueillet,  
Luy donnera cest auantage,

F. D. M.





## QVATRAIN.

**C**il qui se monstre si sçauant  
Ne traittant que chose ioyeuse,  
Combien seroit-il excellent  
En quelqu'œuure plus serieuse?

I. PERIER.





## AV PLUS SEVERE

HERACLITE.

**L**es Dieux là haut de toy ne font que rire  
En te voyant dans vne estude lire,  
Pallir, refuer, toy-mesme t'outrager,  
Mordre tes doigts, & quasi enrager :  
Ne sçais-tu pas que ce bas monde roule,  
loüet des Dieux, tout ainsi qu'une boule ?  
Que veux-tu donc ? ne gaste plus tes yeux,  
Vien rire icy & imite les Dieux,  
Vien lire icy la sagesse descrite  
Comme en riant l'enseignoit Democrite.

A. C.





SVR LES SEREES DE

Bouchet Sieur de Brocourt.

**D**oux-coulant Poëte Grejois,  
Seul le Laurier tu meritois,  
Ayant si bien faict tes IOVRNEES,  
N'eust esté nostre Poideuin.  
Qui doit partager le butin  
Pour auoir mieux faict ses SEREES.

G. DE BANCHEREAV.





SECOND LIVRE  
DES SEREES

de

GVILLAVME BOVCHET,  
Sieur de Brocourt.



TREZIESME SEREE

*Des responses & rencontres des Seigneurs à leurs subjects,  
& des subjects à leurs Seigneurs.*



V commencement de ceste Seree, on conta  
vne rencontre qu'un Seigneur de France  
fit à un Ambassadeur du feu Empereur  
Charles cinquieme : & de là toute la com-  
pagnie ne parla que des rencontres & responses des  
Seigneurs envers leurs subjects; & du peuple envers  
son superieur, qui sans flater, a parlé librement. Or  
d'autant que le propos est un peu chatouilleux, & que  
nous sommes en un temps qu'on n'aime pas à ouïr la  
verité, là où nous pensions employer la Seree à des

rencontres modernes, & de nostre temps, la plus part aima mieux renouveler les anciennes responses, par lesquelles, pour le moins on pourra iuger de la liberté de parler d'un temps à l'autre. Que si ces rencontres vous faschent pour leur antiquité, & pour estre communes, ne les lisez point : que si vous voulez les sçavoir, ne vous en prenez pas à moy, qui fidellement les ay redigees, mais à ceux qui les ont dites. Toutesfois, à fin qu'on n'y soit trompé, il y a des rencontres de ce temps d'entre le Seigneur & subiect, & d'entre le maistre & seruiteur, mellees avec les anciennes. Or la rencontre qui occasionna ceste Seree, encores qu'elle fut de pareil à pareil, si est-ce que le *scomma & diderium* s'adresse à vn grand Prince, & à tout son peuple : parquoy ayant grande difference entre la parole & l'escriture, de peur de desplaire à perfonne, les ennemis pouuans venir amis, ie me passeray pour ceste fois d'escire la rencontre, vn peu aigre & poignante, qui fut dite toute la premiere : apres laquelle on se va mettre sur d'autres, pour monstrier qu'il y a des Seigneurs qui ont enduré de leurs gens des choses qu'il fescheroit bien à vne perfonne priuee de les endurer : tant ils ont esté doux & modestes. Il fut dit qu'on trouuoit par escrit qu'aucuns dirent à Philippes Macedonien, qu'il chassast vn sien courtifan, parce qu'il parloit mal de luy, qui n'en voulut rien faire, disant, qu'il valoit mieux que cestuy-cy dist mal de luy avec peu de gens, que par tout où il iroit. Et que ce mesme Roy Philippes parla de mesme modestie à ceux qui luy dirent : vous auez fait tant de biens aux Grecs, & ils disent tout



plein de mal de vous, quand il ne fit que respondre, Regardez qu'ils feroient si ie leur faisois du mal? Et qu'il endura qu'une femme luy dit : l'appelle de Philippes à Philippe estant sobre. On adiousta qu'Alexandre n'estoit pas plus mauuais que son pere, car vn iour entendant que ses soldats parloient mal de luy pres de sa tente, de ce qu'il les auoit logez en vn lieu incommode, il ne leur fit que dire, mettant la teste en leur loge : Si vous n'allez plus loing parler mal de moy, ie vous en feray repentir. Mais qu'Agatocles s'estoit monsté plus rude à ceux, qui estans assiegez par luy dans vne ville, luy demandoient : Potier, quand payeras-tu les soldats? qui leur respond, Quand i'auray prins vostre ville : car l'ayant prinse les vendit tous à l'encan & plus offrant : leur disant, si vous m'injuriez iamais, ie le diray à vos maistres. Et ce Roy de Potier vne autre fois ayant prins vne autre de leurs villes, il en emmena tous les serfs, leur disant : l'auois promis de laisser vostre ville libre, aussi fais-ie, disoit-il, car ie n'y laisse pas vn seruiteur. Conrad Empereur, fut-il adiousté, ne fut pas si mauuais, & se monstra bien meilleur Prince : car ayant assiégué le Duc de Bauieres à Vingbourg, lequel se rendit à sa mercy, sans composition, la Duchesse & les femmes impetrent de luy de pouoir emporter sur leurs espauls, tout ce qu'elles pourroient. Ce bon Empereur voyant comme ces femmes emportoient leurs maris & enfans sur leurs eschines, & entre les bras, trouua le fait si pitoyable, qu'il les laissa tous sortir sans aucune rançon, encores qu'on l'eust bien offensé. Ceux de la Serée se faisoient de

rencontres modernes, & de nostre  
aima mieux renouveler les anciens  
lesquelles, pour le moins on pourra  
de parler d'un temps à l'autre. Que  
vous faschent pour leur antiquité, &  
munes, ne les lisez point : que si vo  
voir, ne vous en prenez pas à moy,  
ay redigees, mais à ceux qui les ont  
à fin qu'on n'y soit trompé, il y a de  
temps d'entre le Seigneur & subj  
maître & seruiteur, meslees avec les  
rencontre qui occasionna ceste Ser  
fut de pareil à pareil, si est-ce que l  
*rium* s'adresse à un grand Prince,  
ple : parquoy ayant grande differen  
& l'écriture, de peur de desplaire à  
mis pouuans venir amis, ie me passe  
d'écriture la rencontre, un peu aigre  
fut dite toute la première : apres  
mettre sur d'autres, pour monst  
gneurs qui ont enduré de leurs gen  
roit bien à une personne priv  
ont esté doux & modestes. Il  
escriit qu'aucuns dirent à  
il chassast un sien courtisan  
luy, qui n'en voulut rien faire  
que cestuy-cy dist mal de luy  
par tout où il iroit. Et que ce m  
de mesme modestie à ceux q  
saiét tant de bien. Grecs

mal de vous, quand il ne fit que répondre.  
 Mais qu'ils feroient si le leur faisois du mal?  
 endure qu'une femme luy dit : l'appelle de si  
 à Philippe étant sobre. On adinstra qu'il n'estoit  
 pas plus mauvais que son pere, car si ce  
 n'est que ses soldats parloient mal de luy, par  
 de ce qu'il les avoit logez en ses maisons.  
 Il ne leur fit que dire, mettant la main sur  
 vous n'allez plus loing parler mal de moy, &  
 seroy repentir. Mais qu'Agostin leur  
 plus rude à ceux, qui estoient assiegez de  
 ville, luy demandoient : Faler, quel sont  
 soldats? qui leur respondit. Quant luy  
 plus rude à ceux : leur dist, si vous n'estes  
 le droy à vos maisons. Et ce luy de Faler  
 fois ayant pris une autre desentente, les  
 sous les seris, leur dist : Faler, quel sont  
 laisser vostre ville libre, sans faire d'offense, car  
 pas ne seroyent. Car le Empereur, luy  
 ne fut pas si mauvais, & le malin des  
 Priors : car ayant assiege la ville de Faler,  
 lequel se rendit à la mercy, sans combat.  
 Dache à les hommes impudens de luy de  
 emporter sur leurs espalles, tout ce qu'ils  
 estoient. Ce bon Empereur voyant comme les  
 emportoient leurs corps, & enleva sur leurs épa-  
 les, & entre les bras, comme le fait il d'ordinaire, qu'il  
 laisse tous sortir sans aucune charge, & qu'il  
 eust bien offensé. Ceux de la ville

ces contes tant de fois contez, quand quelqu'un s'avança de mettre en avant une rencontre moderne d'un grand Seigneur Breton, lequel ne se fâcha point d'une poignante replique, laquelle luy fut faite par un moindre que luy. Ce Seigneur Breton demanda en une grande assemblée, où il y avoit des gens suffisans & doctes, de quel país estoit le bon larron, qui fut cloué en la croix à la dextre de Iesus-Christ. Chacun en ayant dit son opinion, & la plus part qu'on n'en trouvoit rien, ce Seigneur Breton, va dire que d'assurance il estoit de Bretagne. Et lors un de la Serée luy va respondre, que veritablement il le croyoit, parce que c'estoit un bon larron. Ce Seigneur Breton ne se fâcha nullement de ce qu'un François l'avoit attaqué, non plus qu'il fit de deux responses que luy firent deux de ses serviteurs. La premiere fut que ce Seigneur Breton se plaignant à un de ses gens de sa goute, ce serviteur respond à son maistre, Vous n'aurez de long temps pipe pleine, puis que vous n'avez que la goute. La seconde response luy fut faite par son cuisinier, auquel son maistre avoit commandé, ayant une grande compagnie à souper, d'accoustre encores quelque autre chose. Le cuisinier, nommé Renouillet, demande à son maistre assez rudement, Que voulez vous que j'accoustre ? Son maistre luy respond, De la merde. Par Dieu, luy respond ce cuisinier, ie l'accoustreray bien, mais vous chercherez qui la mangera. Une fesse-tondue nous va lors faire un conte d'un autre cuisinier, lequel estant à gages chez un gentil-homme, bon mefnager, ne sçavoit comment prendre congé de son maistre, car s'en voulant aller de sa mai-

son, le maistre demande à ce cuisinier s'il n'estoit pas bien aise, & s'il n'estoit pas bien payé de ses gages. Le cuisinier respond qu'ouy, mais qu'il auoit peur, demeurant long temps avec luy, d'oublier son mestier. Ce mesme Seigneur Breton, fut-il adiousté, ne se fit que rire de son seruiteur qu'il enuoya pour sçauoir qu'on crioit à son de trompe, qui ne voulut iamais dire à son maistre ce qui auoit esté crié : ains en lieu de luy dire, respondoit à son maistre : Ha ! vous me voulez surprendre, pour me faire dire le secret de la ville, & me faire accuser de trahison, ie n'ay garde de le vous dire. Chacun s'efforçant d'apporter sa rencontre, vn autre de la Seree commença à dire, qu'un Prince de France ayant trouué vn de ses gentils-hommes à table, luy auoit dit, Tu es bien là à ton aise, tu es en la place des niais : & que le gentil-homme luy auoit respondu, Vous y estiez hier, Monsieur : parquoy pardonnez moy si j'ay prins vostre place. Et tout d'un train va conter la franchise d'un seruiteur enuers son maistre, lequel maistre estant malade auoit donné à son valet par son testament, tous ses vestemens : car ayant ouy comme son maistre dictoit au Notaire, le donne à mon seruiteur tel, mes habillemens, ce valet les va tout incontinent prendre, & s'en habille. Son maistre gardant encores le liét, & recognoissant ses habits, que son valet portoit, luy va dire : Veritablement ie t'ay baillé mes habillemens, mais c'est apres ma mort. Le seruiteur luy respond, Mourez quand vous voudrez, ie ne l'empesche pas. Le maistre print si grand plaisir à ceste response, & voyant son seruiteur vestu de ses habits, qu'il disoit

que cela l'auoit fait guarir, laissant ses vestemens à son valet, en fit faire d'autres, & ne le voyoit iamais ainsi accoustré, qu'il ne se print à rire. Je m'en vay, va dire vn de la Serée, vous conter vne plaisante rencontre qu'un gentil-homme se fit à foy-mesme, respondant à son seruiteur. Ce Seigneur,

*Qui quelquefois va voir sa vigne,  
Et la fait clorre de halliers,  
D'aubespain, plantez à la ligne :  
Où se pourmenant il aguigne  
Le labeur de ses iournaliers,*

trouuant vn iour des pourceaux en ceste vigne, va dire à vn de ses gens, que celuy à qui estoient les pourceaux, lesquels gastoient sa vigne, estoit vn sot, vn lean, vn coqu & cornard, parent de Moyse. Lors vn de ses eruiteurs, qui cognoissoit les bestes de la maison, luy va dire : He l monsieur, ce sont les vostres. Par Dieu, respond ce gentil-homme, puis que ie l'ay dit, ie ne m'en desdirai point. Or à fin que cognoissiez mieux l'humeur de ce Seigneur, vous noterez qu'ayant vne impression cornuë en la teste, remplie de minutes, estant pressé par son seruiteur de se hastier : lequel luy disoit, Hastons-nous, Monsieur, il s'en va tard, il est plus de sept heure à ma montre : ce maistre luy respond, Vous me pressez par trop. Ne sçauriez-vous retarder vostre montre d'une heure, à fin que nous ayons assez de temps ? Estant ce gentil-homme arriué au logis, il se couche : & se voulant leuer matin, va

dire à son seruiteur, Leue-toy, & regarde à la fenestre pour veoir s'il est iour : lequel luy ayant respondu, Monsieur, on ne void nullement le iour : son maistre luy replique : le ne m'esbahis pas si tu n'y vois goutte, sot que tu es, pren la chandelle allumee, & la mets hors de la fenestre, & tu verras s'il est iour. Puis son maistre luy demandant, Quelle heure est-il ? le ne sçay, monsieur, respond le seruiteur, ie ne le puis veoir à mon quadran, parce que le Soleil est couché. Et bien, repliqua son maistre, N'y sçauriez-vous regarder à la chandelle ? Ayans acheué ces nouuelles rencontres, par faulte d'autres, on se met encores sur les anciennes, plusieurs les trouuans meilleures que celles de nostre temps. Le premier qui se messa d'en conter va dire que Timothee ne fut point mauuais à ses subiects, qui le mirent en vn tableau, où en dormant il prenoit les villes : voulans dire par là, qu'il ne les forçoit pas par sa vertu & par son industrie, mais par hazard & fortune. Car en lieu de s'enquerir qui estoient les auteurs de ce pourtraict, ne dit autre chose sinon, Si ie prens les villes en dormant, regardez que ie ferois en veillant ? Et quand on luy disoit, que son peuple parloit mal de luy, l'accusant de beaucoup de vices, il respondoit, qu'il feroit & viuiroit si bien, qu'on ne les en croiroit point. Vn autre va dire qu'un Roy ne parla point en cholere à ses subiects, qui ne luy vouløient permettre de faire contre les Loix, & en dispenser, en luy disant, Que les Edicts pendus vne fois és colonnes ne se pouuoient iamais oster : quand il leur repliqua, le ne veux pas que l'Edict soit osté, ie veux seulement que le tableau

pendu à la colonne soit tourné pour ceste fois. Vn Romipete voyant que ces contes à la fin pourroient ennuyer, pour estre si communs, va faire vn conte du Pape Leon, lequel ne parla point mal des François, encores qu'il ne les aimast gueres, qui l'auoient pourtrait en la gallerie de saint Ange, bien ample, gros & large, & au dessous de son siege & ses jambes auoient escrit ces deux vers :

*Leon Pape à la grosse panse  
Ne fit iamais de bien en France.*

Mais dit seulement à celuy qui auoit leu ceste rime, Escry au dessous, *Ni ne fera*. Le Pape Iules, repliqua quelqu'un, ne porta pas si patiemment ce que luy dit le seigneur Dominique Treuifan, lors que ce Pape pensa accabler les Venitiens : & si ne fut pas si modeste que de ses Cardinaux, qui ne se courroucerent point, ains au contraire firent leur profit de la taxe libre que leur fit Raphaël d'Vrbain, excellent peintre, estant par eux conuié à dîner. Car apres estre issus de la table, on monstra à toute l'assistance, comme chose miraculeuse, vn tableau de ce Raphaël, auquel estoit figuré le pourtrait de saint Pierre & de saint Paul : à fin que chacun iugeast de son excellence. Ayant ce tableau esté regardé de toutes parts, il fut loué de tous, reserué de ces deux Cardinaux, qui dirent que le tableau estoit bien fait, & bien elabouré, mais que les deux Apostres auoient vn peu la face trop rouge & coloree. Raphaël d'Vrbain, voyant qu'ils auoient condamné son labeur,



leur va dire : Messieurs, ne vous esbahiffez dequoy ces deux saints Apostres font vn peu trop rouges sur la face, car ie l'ay fait expressément : pource qu'au Ciel ils font ainsi rouges que vous les voyez en ce tableau, de la honte & vergongne qu'ils ont que l'Eglise soit gouvernee par si mauuais Pasteurs. Les contes des Papes, & de leurs Cardinaux, estans acheuez, on retourne en nostre France, pour reciter deux ou trois responses qu'on a fait à nos Rois assez libres, dont ils ne se sont point offensez. La premiere est du Roy Charles, lequel estant repris par vn des principaux de sa Cour, de sa trop grande liberalité, & qu'estant Roy si pauvre il deuoit auoir egard à ses debtes infinies : ce gentil Prince, en lieu de trouuer mauuaise ceste remonstrance, se print à rire, & se tournant vers le Roy de Nauarre, & autres Princes & Seigneurs là presens, ostant son bonnet de dessus la teste, & le tenant en sa main, alla à chacun d'eux, leur disant : Donnez quelque chose, pour l'amour de Dieu, à ce pauvre Roy. La seconde rencontre est d'un de nos Rois, lequel ne trouua point mauuaise la response d'un gentil-homme (encores qu'il semblaît trouuer mauuais dequoy on auoit fait les Officiers de iudicature alternatifs) à qui le Roy auoit demandé comme il pourroit trouuer argent pour la guerre qu'il auoit sur les bras, quand il luy auoit respondu, que pour recouurer argent promptement, n'y auoit meilleur moyen que de faire son Royaume alternatif. La tierce fut du grand Roy François, lequel ne trouua mauuaise la repliche d'un gentil-homme, qui luy demandoit vne grace pour vn sien parent, lequel auoit fait vn

homicide. Car le Roy luy ayant dict, le ne sçay comment ie vous puisse octroyer ce que demandez, sans offenser la iustice, & sans donner hardiesse & licence à mille autres de faire ce qu'a fait vostre parent, & beaucoup pis : m'assurant que vous cognoissiez, que laisser vne faulte sans iuste punition, est donner ample matiere d'en faire plusieurs autres, par aduenture pires que la premiere. Celuy qui demandoit le pardon, va repliquer à la Majesté : Combien, Sire, que les Loix ordonnees pour la terreur des mal-faïcteurs, imposent aux mesfaïcts la peine : les constitutions d'icelles ne sont neantmoins, & ne doiuent estre tant stables, que considerant la qualité des personnes, ne se puisse amollir leur rigueur, par ceux qui ont autorité sur elles : ains les plus sages du monde, font ressembler la Loy à vn homme obstiné, qui ne s'induit iamais à faire autre chose, que ce qu'il s'est mis vne fois en la teste : & pour ceste cause disent, qu'un sage Prince, qui a autorité sur les Loix, ne doit tousiours executer la Loy, en tout temps, en tout cas, & en toutes personnes, d'une mesme façon. Et c'est pourquoy, disoit ce gentil-homme, l'on a accoustumé de dire, que la Loy escrite est comme vn tyran inexorable, & que le Prince est la Loi douce & benigne, le Prince souuerain ayant le pouuoir de donner la vie luy tout seul, sans aduis ne deliberation d'autre conseil que de luy-mesme. Le Roy lors luy va dire, apres auoir bien ouï ses raisons, Encores faut-il sçauoir comme ce pauvre homme a esté tué. Ce gentil-homme, qui sollicitoit la grace, va respondre au Roy, Comment il a esté tué, Sire, d'un grand coup d'espee tout au tra-

uers du corps. Le Roy se prenant à rire, luy octroya ce qu'il demandoit, sçachant bien comme ce mort auoit esté occis. Car qui est celuy qui voudroit contredire à la douceur & humanité? Le contraire, de condamner & mettre à mort, il ne le peut, & ne le doit faire sans conseil, finon que le procès ait esté fait selon les loix. On conta puis apres le bon naturel d'un grand Prince de France, à qui son fils auoit escrit vne lettre fort outrageuse : en la responce de laquelle ce bon pere, en lieu de le menacer, & se courroucer à luy, encores qu'il en eust grande occasion : ne mist autre chose à la fin de sa lettre, fors seulement : Je prie à Dieu qu'il te donne ce que ton cœur desire, ma vie sauue. Il fut apres cela dict, que ce bon pere auoit veu en Platon que les malédictions & courroux du pere & de la mere sont dangereux aux enfans : & qu'il n'y a priere que Dieu plus volontiers exauce que celle du pere enuers ses enfans. Et pourtant qu'on doit sur tout prendre garde aux malédictions & bénédictions que les peres donnent aux enfans. Qui estoit cause (ainsi que l'Escripture nous enseigne) que les enfans estoient anciennement si ialoux les vns des autres, à qui emporteroit la benediction du pere, craignant plus sa malediction que la mort. Vn des contes de ce temps, de ceux lesquels estans grands seigneurs endurent patiemment la repliche de ceux qu'ils veulent piquer & moquer, est d'un grand monsieur de nostre ville, qui voulant rire, va demander à un sien proche voisin, lequel trauailloit en sa boutique : Vient-çà, dymoy, pour la pareille, combien vous estes de cocus en vostre rue. Ce voisin voyant que ce monsieur l'atta-

quoit, luy va respondre : Nous pouuons bien estre vne douzaine, monsieur, & si ie ne vous conte point. Ce fut à monsieur de s'oster de là, & à regarder si perfonne les auoit ouïs. Voilà, adioustâ vn de la Serée, comme il semble qu'Apollon n'adresse à perfonne tant cestuy sien commandement, Cognoi toi toi-mesme, qu'à celuy qui veut blasmer ou iniurier autrui : de peur qu'il ne leur aduienne qu'en disant à autrui ce qu'ils veulent, ils oyent qu'autrui leur die ce qu'ils ne veulent pas : à ceste cause qui veut aller les pieds nuds, ne doit semer des espines : pource qu'il aduient ordinairement, ce dict Sophoclés, que

*Qui laisse aller sa langue iniurieuse  
A reprocher qualité vicieuse,  
De son bon gré vainement à autrui,  
Le mesme il oit puis apres mal-gré luy.*

l'ay enuie de vous dire, commença vn autre, deux bonnes responfes & rencontres de quelques Iuges superieurs faictes à des Magistrats leurs inferieurs, encores qu'elles ne soient pas du seigneur à son subiect. Vous sçauiez tous, disoit-il, que de toute ancienneté les Cours des Parlemens repriment tous les Iuges Royaux, & tous les Conseilliers Presidiaux, qui sont sous leurs Parlemens, & que le Roy se rapporte à eux de la suffisance & du sçauoir de ceux qu'il a pourueu en office. Or il se presenta n'a pas long temps, deuant Messieurs du Parlement de Paris, vn designé Conseillier Presidial, pour estre par eux interrogé & reçu à faire le serment.

Vn des Presidents de ce Parlement luy demande, Si par la loy du Velleian la femme se pouuoit obliger & respondre pour son mary. Ce Conseillier Presidial ayant respondu qu'ouy, le President luy demande s'il estoit marié, & apres auoir dict qu'ouy, il luy va dire, Faites donc venir vostre femme, & elle respondra pour vous.

Ceux de la Serree auoient trouué ceste rencontre si bonne, qu'ayans enuie de sçauoir l'autre, ils n'oserent rire, de peur de la faire oublier. Celuy donc apres auoir acheué la premiere rencontre, commença ainsi l'autre. En ceste mesme Cour de Parlement, il se presenta de là à quelque temps vn autre Conseillier Presidial, de mesme qualité, mais non pas de mesme Prouince : lequel ayant sa prouision au poing, & sa Loy, que Messieurs luy auoient donnee, se presente pour estre interrogé & receu, s'asseurant de quelque faueur, pour estre fils d'un riche marchand. Messieurs les Conseillers de la Cour luy demandent sur la Loy deux ou trois questions : à pas vne desquelles il ne respondoit nullement, & si ne disoit mot. Le President pensant que ce fut par timidité qu'il demeueroit muet. (comme il est souuent arriué à de bien-habiles gens) luy va dire deux & trois fois, Monsieur mon amy, respondes à l'une de ces questions. Messieurs les Conseillers de Paris (encores que ce soient les Magistrats les plus benins, gracieux & sages qui se puissent trouuer en toute nostre France) ne se peurent tenir de rire, quand vn des leurs, voyant qu'on ne le pouuoit en forte du monde faire respondre, leur va dire : Ce ieune homme

a apprins de son pere, que qui respond paye. Apres que nous eufmes ry de ces deux contes, quelqu'un de la Serree demanda à celui qui nous auoit appresté à rire, si ces deux Conseilliers designez auoient esté refusez : lequel luy respond, qu'il n'en scauoit rien, & qu'il n'y estoit pas. On trouua ces deux rencontres si bonnes, que personne n'osoit en dire ne de nouuelles ne de vieilles : & n'eust esté qu'il n'estoit pas tard, on se fut retiré pour les aller conter à ceux qui ne les auoient pas ouyes. Le maistre de la maison fasché qu'on s'en alloit plustost que de coustume, reuenant à l'antiquité, nous remit en memoire ceux qui aux vieux temps auoient parlé à leurs Seigneurs plus librement qu'il n'estoit decent à vn subiect. En premier lieu il dit qu'Afclepiade parla vn peu trop librement, lors que soupant en la maison d'un Satrape orgueilleux, ce Satrape luy demanda en se mocquant, pourquoy c'estoit que des febues blanches & des noires fortoit tousiours le ius noir : quand il luy respondit : Mais toy, dy moy pourquoy des coups d'escourgees blanches & noires, les playes sont semblables ? taxant par là le Satrape d'auoir esté serf. Puis nous recita qu'un subiect osa dire à vn tyran, qu'il s'esbahissoit comment sa mere l'auoit peu porter neuf mois, veu que pas vne ville ne l'auoit sceu endurer neuf iours. Auguste ne trouua point mauuais, disoit-il encores, ce que luy fit vn sien amy, qui luy donnoit souuent des vers, auquel Auguste ne luy en donnoit rien. Mais vn iour Auguste luy en donnant des siens, & le Poëte les ayant trouuez bons, mit la main en sa bourse, & donna de l'argent à Auguste : lequel

cogneut bien sa faulte, & que vouloit dire cela mesme. Auguste, disoit-il, ne trouua point mauuaise la responce que luy fit vn gendarme, lequel ayant esté reprins par luy de ce qu'il mangeoit & beuuoit en vn Theatre, & qu'il auoit sa maison où il pouuoit prendre ses repas, auoit repliqué à Auguste, Tu n'as point peur de perdre ta place. Je ne diray point, va dire vn de la Seree, pour estre trop commun, la liberté de parler de Diogenes à Alexandre : car Alexandre luy ayant demandé, Ne me crains-tu point ? En lieu de respondre, Diogenes demande à son rang à Alexandre, Es-tu bon ou mauuais ? Alexandre confessant qu'il estoit bon : Et qui craindra vn homme de bien ? repliqua lors Diogenes. Quand Alexandre luy disoit : Sçais-tu pas bien que ie suis Alexandre ? Diogenes luy respondoit, Et toy, sçais-tu pas bien que ie suis Diogenes ? Il reprenoit souuent l'ambition d'Alexandre : lequel ayant ouy dire à Democrite qu'il y auoit plusieurs mondes, fit creuser & cauer la terre pour combatre les Antipodes, qu'on croyoit en ce temps-là : mais depuis ceux qui les ont maintenus, ont esté censurez & reprins : car Lucrece s'en mocque, Laſſance n'approuuant pas ceux qui mettent des Antipodes, Sainct Augustin les niant aussi. On adiouta que Philoxenus se porta si librement à l'endroit du Tyran Denys, qu'il ne sceut faire semblant de trouuer bons des vers que luy recitoit Denys, encores qu'il en eust esté mis en prison : & toutes les fois que Denys luy recitoit ses vers, ne pouuant seulement les escouter, retournoit en la prison. Avec ceste liberté, ce Philoxenus aimoit si peu la flatterie, qu'un iour que Denys

luy demanda s'il n'auoit pas bien esmeu les auditeurs à pitié, il osa bien luy dire, Ouy vrayement : car il n'y a eu personne qui n'ait eu pitié & compassion de toy, & de ton oraison. On mit en auant vne vieille rencontre (laquelle pourtant ne peut enuieillir) d'un Pyrate, lequel estant prins par Alexandre & accusé par luy de vollerie, luy repliqua, Ce que ie fay avec vn seul nauiere, me fait nommer Pyrate & voleur, toy qui le fais avec beaucoup de nauieres, te fait appeller Roy. On conta encores vne responce assez hardie d'un Crispus à celui qui luy demandoit s'il n'y auoit personne avec Domitian l'Empereur, quand il luy dit, Il n'y a pas seulement vne moufche : sçachant que Domitian estant seul prenoit les moufches. La cruauté de Neron, fut-il adiousté, qui faisoit mourir tous ceux qu'il sçauoit pouoir paruenir à l'Empire, ne peust empescher qu'on ne luy dist : Si ne peux-tu pas tuer celui qui te doit succeder. Antonius Pius ne trouua point mauuaise la responce d'un de ses moindres seruiteurs : auquel il auoit demandé, estant au logis de ce seruiteur, d'où il auoit recouuert tant de colonnes de Porphyre, quand il luy dit, Lors que vous serez en vne maison estrange, foyez sourd & muet : Antonius faisant son profit de cest aduertissement. Ces vieux contes commençans à fascher, on en va mesler parmy quelques nouueaux, & voicy le premier. Vn Roy de France pria vn grand Seigneur, qui estoit son subiect, d'aller en quelque lieu pour son seruice : ce qu'il refusoit absolument, disant au Roy qu'il auoit peur de perdre sa teste en cest affaire, & que celui auquel on le vouloit enuoyer estoit vn meschant



homme. Le Roy pour luy perſuader d'y d'aller ſans crainte, luy va dire, Que pour ſa teſte il en auroit trente mille : les Princes ne craignans point de gager la vie de trente mille hommes, où ils ne couchent rien du leur : ce grand Seigneur va reſpondre au Roy, Je craindrois, Sire, que de toutes ces teſtes il n'y en eut pas vne qui me fuſt bonne. Il auoit peur qu'on ne luy fiſt comme Sforce Duc de Milan, qui fiſt trencher la teſte à l'Eſcuyer Merueilles, Ambaſſadeur du Roy François premier. Apres on ſe va mettre à parler des Ambaſſadeurs, leſquels ont vſé de paroles trop libres, meſmes iniurieuſes, enuers les Princes à qui ils auoient à faire, leſquels n'en eſtoient irritez. Il ſe trouue qu'un Legat Athenien fut ſi outrecuidé de reſpondre au Roy Philippes, qui luy demandoit, Que puis-ie faire qui ſoit agreable au peuple Athenien ? & de luy dire, De te pendre. Vn autre Legat Athenien ſe trouua plus modeſte : car le Roy Philippes trouuant mauuais dequoy il eſtoit venu ſeul Ambaſſadeur d'Athenes pour parler à lui : ce Legat lui va dire, vn à vn, ſeul à ſeul : parquoy le Roy admirant ceſte liberté, ſe va excuſer ſur ſa maladie, qui l'empeschoit de luy faire reſponſe : ceſt Athenien lors luy replique, qu'il n'eſtoit pas venu là pour luitter contre luy. Ce Roy Philippes, va dire quelqu'un, ne ſit pas comme vn Tyran barbare, lequel commanda, il n'y a pas long temps, de cloier le bonnet à la teſte d'un Ambaſſadeur, pour ne s'eſtre pas deſcouuert en parlant à luy : nonobſtant que ce Legat s'excufaſt ſur l'ancienne couſtume de ſa Republique, par laquelle il eſtoit defendu à leurs Ambaſſadeurs de ſe

descourir iamaïs deuant quelque Roy que ce fust, faifans leur legation. Et cela ne luy deuoit pas estre nouueu : car les Seifes des Mores, les Tolopans des Turcs, & les Sarcoles des Ianiffaires, n'ostent iamaïs leurs bonnets, fussent ils deuant vn Roy. Possible aussi que ce Roy barbare eust opinion qu'il estoit venu pour l'espier, repliqua vn de la Serée : car Commynes dit qu'un Ambassadeur quelque chose qu'il vienne faire, est tousiours vn honneste espion ; partant les Grecs & les Romains leur bailloient des gardes, qui par forme de les honorer & accompagner, obseruoient & confideroient leurs actions. Je ne trouue pas bon, commença à dire vn autre de la Serée, d'estre aussi si familier, & libre, & si peu respecter les Princes : dautant qu'il n'y a point d'amitié entré vn Seigneur & son subiect : l'amitié consistant en vraye egalité, les Rois & Princes n'ayans point de pareils : mais sont comme la flamme, laquelle estant vn peu loing, nous esclaire, que si elle est par trop prés, elle nous brulle : beaucoup faifans comme le Satyre, lequel voyant reluire le feu, trouué par Promethee, le trouua si beau que le voulant baïser, il se brulla. Parquoy disoit-il, Abraïm en Turquie, Cremonnel en Angleterre, Enguerrand de Marigny en France, font veoir à l'œil qu'on doit s'approcher du Prince comme du feu. Cest Enguerrand, va dire vn autre, fut par trop audacieux : lequel ayant toute sa vie gouuerné paisiblement Philippes le Bel, fut enquis apres le decès du Roy qu'estoit deuenus telle somme de deniers qu'on luy demandoit. Ayant respondu qu'il l'auoit liurée à Charles de Valois frere dudit Philippes,

la Prince s'excusant, dit, qu'il en auoit menty : ce qu'Enguerrand ne put souffrir, ains sans auoir esgard à la grandeur de celuy à qui il parloit, osa bien dire que c'estoit luy qui mentoit. Ce qui le fit pendre à Montfaucon. Et ie pense, adioustâ-il encores, que la conuersation des Princes, tant soit-elle à honorer, doit estre euitee autant qu'il est possible, suiuant l'exemple du vase de terre, lequel refusa la compagnie du pot d'airain : estant celuy bien aduisé, lequel respondit à Lyfimachus, qui luy demandoit, Et que veux-tu que ie te donne ? Tout ce que tu voudras, mais que ce ne soit rien de ton secret. A ceste cause aucuns disent qu'il ne faut point s'approcher des Princes, ou qu'il leur faut complaire : & par là semblent approuuer les flatteurs, qui sont la vraye peste des grands Seigneurs. Parquoy il me semble que Solon dit bien mieux, quand il dit, Ou il ne faut point s'en approcher, ou il leur faut dire la verité : le bon Roy Louys XII. se plaignant que de son temps personne ne la luy vouloit dire : ce qui estoit cause qu'il ne pouuoit sçauoir comme son Royaume estoit gouverné. Et pour en sçauoir la verité, il permit les Theatres libres, & voulut que sur iceux on iouast librement les abus qui se commettoient tant en sa Cour, comme en tout son Royaume : pensant par là apprendre & sçauoir beaucoup de choses, lesquelles autrement il luy estoit impossible d'entendre. Ie trouuerois bien meilleur, repliqua vn autre, pource que les Theatres sont par trop Satyriques, qu'il y eust vn tronc aux principales villes de France, duquel le Gouverneur de la Prouince auroit la clef, comme il se pratique à Milan :

où il est permis de mettre toutes choses qui concernent l'Estat, & accuser ceux que publiquement on n'oseroit deferer, & dont il seroit dangereux d'en dire mal. A ce propos, disoit-il, Demetre Phalere voyant qu'on taifoit la verité aux Princes, & qu'ils ne sçauoient sinon ce qu'il plaifoit à leurs gouverneurs, conseilloit à Ptolomee de lire tous les liures qui parloient du gouvernement des Royaumes, & des choses concernans l'Estat, & que là il trouueroit escrit ce qu'aucun ne luy oseroit dire, & que par ce moyen le Prince sans rougir de sa part, & sans le danger d'un autre, pourroit clairement veoir ce qui luy seroit bon de faire. Que si les Princes ne prennent plaisir à lire, ou qu'ils n'en ayent pas le loisir, il seroit bon qu'ils se rendissent communicables à leurs subiects : car en ce faisant, il est impossible qu'ils n'entendissent beaucoup d'affaires : & ne faire pas comme les Perfes, & autresfois les François, lesquels faisoient tenir leurs Rois enclos & cachez dans leurs Palais, sans se manifester & monstrent qu'une fois ou deux l'annee. Tout au contraire des Parthes, qui ont tant desiré la douceur & affabilité en leurs Rois, qu'ils en priuerent un de l'administration du Royaume, pour auoir esté aux nopces d'un grand Seigneur, & refusé d'aller à celles d'un pauvre homme. Moyennant, adioustoit-il, que ces Rois & Princes ne fussent pas entachez d'une trop grande simplicité, familiarité, & bonté, se laissant aller du tout au plaisir de ceux qui les possèdent ; sans les ofer contredire, ni rien refuser, cela causant de grands maux : car ces Princes pensans euitter un blâme leger, en les refusans, consentent le plus souuent au mal, pour

n'oser contredire, de peur d'estre blafmez, & fâcher quelqu'un. Et m'affeure qu'en ceste frequentation des Princes avec leurs subiects, les Seigneurs scauroient tout l'estat & gouuernement de leurs Royaumes & Seigneuries, & comme le peuple se comporte entr'eux, & enuers luy : moyennant que les Rois & Princes tinissent secret ce qu'ils apprendroient de leurs subiects, tant de ce qui toucheroit le bien de leur peuple, que leur profit & honneur, comme ils veulent que leurs subiects taisent leurs affaires : estant vne chose si preiudiciable à vn Estat, de diuulguer vn conseil & vn affaire, que les Perles l'ont estimé capital : disans qu'ayant la nature fait la langue la plus petite de tous les autres membres, il estoit à croire que celuy qui ne la pouuoit brider, n'estoit pas aussi pour commander aux autres membres du corps plus grands. Quelqu'un, en confirmant ce qu'il auoit dit, que le Prince se trouue bien de communiquer à son peuple, va dire que mesmes les maistres & maistresses le plus souuent se font bien trouuez d'auoir demandé conseil & communiqué de leurs affaires à leurs seruiteurs & seruantes, & auoir suiuy leur conseil & aduertissement. Et pour le prouuer commença à conter vn plaissant conte d'une chambriere, laquelle pensant pour foy, conseilla si bien son maistre, qu'elle le deliura, & tous ceux de la ville, d'un grand deshonneur & affaire, si nous nous en voulons rapporter à Plutarque, qui le recite ainsi : Ceux de la ville de Sardis furent assiegez par les Smyrniens, lesquels iurerent de iamais ne bouger de là, que ceux du dedans ne leur eussent enuoyé leurs femmes pour coucher avec elles.

1

Et comme ceux de Sardis furent reduits à telle necessité, & qu'ils estoient prests de faire ce que leurs ennemis demandoient, ils vont le tout communiquer à leurs seruanes. Et entre les autres, il se trouua vne chambriere de bon esprit & de bonne volonté, laquelle voyant son maistre Philarcus en grand'peine, & tous les citoyens de Sardis fort tristes, aimans leurs femmes, qu'il falloit abandonner aux estrangers, s'adressa à son maistre, & le reconfortant luy va dire par grande charité, qu'il ne falloit que choisir les plus belles garces de seruanes qui fussent en la ville, & les habiller en femmes de bonne maison, des vestemens de leurs maistresses, & les enuoyer ainsi à leurs ennemis qui les assiegeoient, au lieu de leurs femmes, & qu'ils n'y cognoistroient rien. Toutes les autres seruanes, de mesme affection, & d'un bon zele, en conseillerent autant à leurs maistres, & les prioient de le faire ainsi, & qu'au retour rendroient les vestemens à leurs femmes, & qu'elles n'eussent point de peur de les perdre : & n'y auoit pas vne chambriere qui ne s'efforçast de leur faire ce seruice toutes les fois qu'il leur plairoit le commander : mesmes les plus laides en voulurent estre, combien que la seruante de Philarchus n'eut conseillé à son maistre que de prendre les plus belles & iolies d'entre elles, & les moins belles disoient que tant plus qu'elles seroient, elles auroient moins d'affaires : n'ayans moins d'affection enuers leurs maistres & maistresses que les belles qu'on vouloit choisir, & seroient aussi bien leur deuoir en cest affaire que les plus mignonnes & poupines. Ce qui fut fait : car & les vnes & les autres, bien vestues des vestemens

de leurs maistresses, furent enuoyees au camp des Smyrniens, se preffans à la porte à qui seroit la premiere, pour monstrier la bonne enuie qu'elles auoient à faire plaisir à leurs maistres & maistresses. Toutesfois il y eut quelque murmure à la fortie, beaucoup de femmes craignans de perdre leurs vestemens : car elles iugeoient par elles-mesmes, que si elles trouuoient ces Smyrniens habiles, & que leurs amoureux embrassemens leurs vinssent à gré, & y prissent plaisir, que la plus-part de ces chambrieres ne retourneroient plus en la ville, mais seroient bien pour les suiure. Estans ces seruantes de retour, elles s'en trouuerent si bien qu'elles dirent à leurs maistres & maistresses, qu'ils ne les espargnassent point pour cest affaire, & qu'elles laisseroient toutes choses pour leur faire tousiours ce plaisir-là. Et en memoire de ce bon tour, & pour aucunement les recompenfer de ce bon seruice, & qu'à iamais il en fust memoire, il fut arresté en la maison de ville de Sardis, que tous les ans, à tel iour qu'elles furent au camp des Smyrniens, on celebreroit vn iour de feste, qui s'appelle encores aujourd'huy *Eleutheria* : au iour de laquelle feste les seruantes porteroient les vestemens de leurs maistresses, & ne feroient rien tout ce iour que faire bonne chere & danfer aux despens de la ville. Toutesfois il y eut du mescontentement d'aucunes chambrieres, qui disoient que ce iour n'estoit representé qu'à demy, & qu'il faudroit bien pour solenniser entierement la feste, & pour vne souuenance à iamais, & pour recognoissance du seruice qu'elles auoient fait à la ville, que tout le reste y fust, qui est le principal de

la feste, & pourquoy elle a esté instituee, & qu'après les auoir habillees (qui n'est qu'une fois l'an) des habillemens de leurs maistresses, elles fussent enuoyees tous les ans à mesme iour aux Smyrniens, à fin qu'il leur souuint mieux de ceste mutation de robbes, & pourquoy ceste feste tous les ans est celebree. C'est donc vne bonne chose, commença à dire vn autre, que les maistres communiquent avec leurs chambrieres. Vous auez veu le grand bien qui en est venu : mais ie vous assure qu'il est encores meilleur, & plus necessaire & pour le Prince & pour ses subiects, que le Seigneur, tant grand soit-il, communique & hante avec son peuple : la mauuaise & finesse des flatteurs estant la seule cause pour laquelle les Princes sont empeschez de prester l'oreille à leur peuple, encores que les subiects facent leurs doleances & plainctes en toute crainte & reuerence : & n'est point tant la malice, & la grandeur, & arrogance des Princes, qui les empesche de respondre à la requeste des pauvres, que la seule meschanceté & malice des flatteurs : lesquels ne permettent que les grands qu'ils possèdent, voyent, entendent & parlent, que par leurs yeux, leurs oreilles, & leur bouche, s'efforçans sur tout de ne laisser approcher des Princes qu'ils gouuernent, les gens de bien & vertueux : faisant comme vn mauuais peintre, lequel ayant fort mal peint des coqs, commandoit à son valet de chasser bien loing de sa peinture les coqs naturels. Non seulement, fut-il adiousté, les flatteurs chassent les gens d'honneur & de vertu, mais aussi se donnent garde de laisser approcher de telles gens qu'eux, ne se pouuans les flatteurs comporter les



vns avec les autres, comme deux chiens ne peuvent ronger vn mesme os. Mais s'il est mal-aisé, demanda quelqu'un, de pouuoir discerner l'amy du flatteur, le flatteur estant vn doux ennemy? Il fut respondu, qu'il estoit facile au Prince de receuoir le flatteur au lieu d'un bon seruiteur & amy : dautant, disoit-on, que le loup est semblable au chien, & aussi que l'amy est semblable au flatteur : & voilà pourquoy le Seigneur bien souuent au lieu de bons chiens de garde reçoit de mauuais loups. Il me semble, repliqua vn de la Seree, que le Prince peut cognoistre les flatteurs à leurs gestes & actions, & que le Roy Alphonse d'Aragon, & Alexandre le grand (ayans tous deux le col vn peu tors, cestuy par nature, l'autre par coustume) voyans leurs Courtisans tournant le col de trauers, pour imiter leurs imperfections, pouuoient bien penser qu'ils faisoient cela pour leur complaire : aussi bien que ceux de Mithridatés, qui luy bailloient leurs membres à inciser, saigner, brusler, ventoser, scarifier, & cauteriser, pour estre en sa bonne grace : parce qu'il prenoit plaisir à la Medecine, & Chirurgie, qui pour lors estoient conioinctes. Et si Denis le Tyran, encores qu'il n'eust gueres bonne veüe pouuoit bien veoir que ses domestiques luy vouloient complaire, quand le seruans à table se heurtoient l'un l'autre, & se faisoient tomber les plats, pour dire qu'ils ressembloient à leur maistre, ne voyans pas mieux que luy : Demetrius Poliorcet aussi pouuoit bien cognoistre Cynethe estre vn flatteur, quand il luy disoit, estant tourmenté d'une toux frequente, qu'il sonnoit fort doucement & harmonieusement du gosier en touffant. Et

nous aujourd'huy pouuons bien recognoistre les flatteurs, à ce que de tant loing qu'ils voyent rire les grands, ils se prennent à rire comme eux, sans sçauoir pourquoy : que si leurs Seigneurs trouuent bon ou bien fait quelque chose, & aussi eux, encores qu'ils ne sçachent que c'est. Ce n'est pas du iourd'huy, repliqua quelqu'autre, que les subiects imitent tant qu'ils peuvent leurs Seigneurs, encores qu'imitation soit le vray signe d'ignorance : Diodore disant que les hommes de son temps estoient tellement cousus aux conditions de leurs superieurs, qu'ils les contrefaisoient en tout & par tout, le subiect se façonnant aux humeurs de son Roy, tel maistre tel valet, selon le Seigneur la mesnie est duite. Car, comme l'on void par preuue certaine, tels sont les peuples que sont les Seigneurs : tant parce qu'il leur semble qu'ils œurent honorablement quand ils suiuent la trace de leurs Princes, qu'aussi parce qu'ils esperent, ce faisant, leur estre beaucoup plus agreables. Les riches sur tout, fut-il adiousté, deuroient prendre peine à cognoistre les flatteurs, pour se garder d'eux : car, ce dit Plutarque, comme le bois augmentant le feu est consumé par iceluy, aussi les richesses nourrissans les flatteurs, sont consumées par eux : & comme les chiens, ce dit Phauorinus, nourris par Aëton ont tué celuy qui les nourrissoit, aussi les flatteurs deuoreront les richesses qui les nourrissoient : les flatteurs semblans les coillons, lesquels ayans mangé vn grain de bled, & l'ayant creusé, le laissent vuide, vont à vn autre. Que pleust à Dieu que les Princes haïssent autant les flatteurs que le grand Alexandre, lequel ietta dans l'eau le

Poëte Cherille, & son liure qu'il auoit fait de ses gestes, l'oyant flatter & mentir. Ainsy en aduint-il à Aristobulus, descruant le duel & combat particulier d'Alexandre contre Porus : car Alexandre ayant prins le liure le ietta au milieu du fleuve Ydaspis, sur lequel il nauigeoit lors, disant à Aristobulus qu'on lui en deuoit faire autant. Ce mesme Alexandre ne put endurer l'outrage de ce maistre maïsson, qui lui promettoit de tailler & former le mont Athos à sa semblance, voire de l'accoustrer encores royalement, & de mesme façon que luy : ayant en vne main vne belle & grosse cité, & que de l'autre tomberoit vn gros fleuve en la mer. Le bruit est, disoit-il encores, qu'Alexandre dit vn iour ces mots : le voudrois volontiers retourner vn peu en vie apres ma mort, à fin de cognoistre en quelle deuotion les hommes d'alors liront les choses d'aujourd'hui : car ce n'est pas merueilles si maintenant ils les louangent & caressent, veu qu'ils cuident tous entrer en ma bonne grace par ceste grande flatterie. Nous trouuons que le Roy Antigonus ne voulut iamais endurer la flatterie de Hermodotus, lequel en ses poësies l'appelloit Dieu, & fils du Soleil, disant, Mon *Lafanophore* le nie : estant vne terrine & vaisseau approprié à recevoir les excremens du ventre. Si est-ce, fut-il repliqué, qu'il en y a qui approuuent la flatterie, parce qu'elle nous propose deuant les yeux quels nous deuous estre, & si les vertus & vaillances qu'on nous donne sont en nous, & si ce qu'ils disent est vray. Et ne sçay qu'une seule chose, disoit-il, là où on ne flatte point les grands, c'est à piquer les cheuaux : ceux qui leur monstrent sçachans

bien que le cheual ne cognoist point qui est le subiect ou le Seigneur, le maistre ou le valet. Mais és autres choses, on les flatte, & on les mene de telle sorte qu'ils ne voyent, ni entendent, ne parlent, que par l'organe de ceux qui les gouvernent, & par vne opinion anticipée & vn preiugé qu'on leur aura imprimé en la teste : comme pourrez iuger par vne histoire, que si elle n'est du iourd'huy, aussi n'est-ce pas de ce temps seulement que les grands se laissent gouverner & seduire par des pipeurs, flatteurs & suborneurs : ce que les Egyptiens ont bien donné à entendre par leurs sacrees lettres hieroglyphiques, qui ont representé l'homme circonuenu par les flatteurs, par le Cerf, lequel se laisse piper aux chants harmonieux & doux sons d'instrumens. Et voicy que dit l'histoire. C'est qu'anciennement les grands Seigneurs & le peuple prenoient vn singulier plaisir à ouïr des personnes qui de leur gorge & estomach contrefaisoient & imitoient le jargon, ou le cry, ou le chant des bestes. Dequoy aujourd'huy n'est resté sinon Ian des Vignes, Tabary, & Franc-à-tripe. Or il y auoit vn Parmenion, qui contrefaisoit si bien le cry & grongnement d'un porc, que le Prince disoit qu'il estoit impossible de faire mieux : combien qu'il eust vn competeur qui au iugement des mieux aduisez, le surpassoit en cela. Toutesfois quand cestuy estoit sur le theatre, ce Seigneur disoit tousiours, *Non agit Parmenio*. Celuy qui contredit contre Parmenio, pour monstrier au Prince qu'il se laissoit aller à la volonté de ceux qui le possedoient, vn iour en entrant sur le theatre, prend vn pourceau dessous son manteau, le faisant grongner & crier. Le Sei-

gneur ne laissa pas pourtant à dire, encores que ce fut vn cry d'vn petit pourceau : Il n'y a que Parmenio. Alors celuy qui auoit le pourceau dessous son esselle, le laisse aller : faisant entendre à tout le peuple que oe Prince se laissoit trop aisément couler là où ses gens vouloient. C'est bien au contraire d'vn bon Empereur, repliqua vn autre, lequel tant s'en faut, qu'il se laissast transporter aux siens, qu'il ne voulut pas qu'vn Badin fust affranchy à la clameur du peuple, encores que son maistre le consentist : reputant plustost cela à force que volonté. Cesar, adioustoit-il, ne voulut consentir aux plus grands de sa suite, qui luy persuadoient de se venger du Tribun Aquila, lequel auoit osté la couronne qu'on auoit mise sur la teste de sa statuë, encores que Cesar mesmes l'eust trouué mauuais : mais au lieu de les croire, & se venger de luy, il mettoit tousiours à la fin de ses graces & mandemens, Pourueu qu'il plaise au Tribun Aquila. Denys le Tyran ne fut pas plus mauuais que luy, lequel s'esmerueilla plustost de la liberté de parler d'vne femme de Sicile, que d'entreprendre de la punir de la priere qu'elle faisoit pour luy. Tybere, disoit-il encores, combien qu'il fust cruel, ne se faschoit point quand on luy disoit que plusieurs murmuroient de ses cruautéz, ains disoit qu'es citez libres les langues deuoient estre libres : les Tyrans mesmes estimans qu'il falloit que les langues fussent libres, en vne cité libre : & se contentoient de sçauoir, que telle maniere de gens, qui leur faisoient la guerre du bec, n'auoient autre puissance de leur nuire : les plus grands Rois & Princes n'en faisans iamais grand cas. Comme

il se trouue de Ptolomee, Roy d'Egypte, lequel se rail-  
lant à vn Grammairien en la presence des plus grands,  
luy demanda qui auoit esté pere de Pelee, pere d'A-  
chille : le Grammairien fut si osé de luy respondre, Je  
te le diray, si tu me dis, qui fut le pere de Lagus : ce  
Lagus son pere, ayant esté simple soldat de Philippes  
de Macedone. Et pourtant Ptolomee ne s'en fit que  
rire, & enuoya le Grammairien en paix. Philippes n'en  
fit pas moins, adiousta-il, ne prenant point à mal vne  
demande qu'on luy fit, encores qu'elle ne fust raisonna-  
ble : mais seulement r'enuoya les demandeurs avec vn  
ingenieux & piquant mot, comme on doit faire à tous  
ceux qui demandent plus qu'il ne faut : car ayant vaincu  
les Atheniens, voulut vser de magnanime liberalité en  
leur endroit, r'enuoyant tous les prisonniers sans rançon.  
Puis fut par eux requis de leur rendre tout ce qu'on  
leur auoit osté. Ce qu'ayant entendu Philippes, va dire,  
Il semble aux Atheniens qu'ils ont perdu au ieu de  
petits enfans, veu qu'ils demandent leurs espingles :  
voulant dire, que les Atheniens ne se recordoient pas  
comme la moindre commodité qu'il plaist au vainqueur  
laisser, doit estre receuë & estimée pour vne grande  
grace. Alors vn de la Seree va repliquer, que les grands  
n'estoient pas si vicieux & mauuais qu'on les fait : que  
si on leur donne des imperfections, c'est que les grands  
sont subiects à plus de reprehensions que les petits,  
estans obseruez de plus près : mesmes sont repris de  
petites choses, qu'on ne recognoist au peuple, si le  
Poëte ne ment :

*Tant plus est le peché à tous manifesté,  
Comme plus le faillant est hautement monté.*

Et comme dit quelqu'un, les vices du Prince pour estre personne publique, ne paroissent pas moins qu'une tache qui est en la face. Et qui fait, disoit-il, que les petites fautes apparoissent grandes en la vie des Princes, si ce n'est pour l'opinion imprimée en l'esprit des hommes, que les Gouverneurs & Magistrats, comme appelez en une chose grande, doiuent estre nets de toutes fautes & imperfections? Et puis ne sçait-on pas bien à combien de blâme, & à quelle enuie est exposé & subiect celui qui a les autres à gouverner? s'il est iuste, on l'appellera cruel: si pitoyable, il est mesprisé: si liberal, on l'estime prodigue: s'il veut garder argent, il est tenu pour auaricieux: s'il est pacifique, on le tient pour couard: s'il est courageux, il est réputé temeraire & ambitieux: si graue, on le dira superbe: si affable, simple: si solitaire, hypocrite: s'il est ioyeux, dissolu: & me souuient, adioustoit-il, de quelqu'un, qui voyant aller bien viftement un grand Seigneur par la ville, le va aduertir d'aller tout bellement par la rue: car, lui disoit-il, Aristote maintient que le pas tardif est signe de grauité & de sagesse, lequel Prince respondit en se moquant: Si vous & Aristote auiez autant d'affaires que moy, vous iriez bien encores plustost, voulant dire qu'il faut retarder ou auancer son pas selon que les affaires sont pressées. Que les petites fautes, adioustoit-il, apparoissent grandes aux Princes, les Thebains accusoient Pani-

cule de ce qu'il crachoit fouent : les Lacedemoniens notoient Lycurge d'auoir la teste baiffée. Les Atheniens murmuroient de leur Symonide, parce qu'il parloit trop hault. Les Romains blafmoient Scipion, de ce qu'en dormant il ronfloir trop hault. Les Vticenfes, Caton, de ce qu'il mangeoit à coup, & des deux costez. Pompee estoit inciuil, de ce qu'il se gratoit avec vn doigt. Cymon aimoit le vin. Lucullus auoit table trop friande & somptueuse. Hannibal alloit tousiours defaiguilleté & l'estomach defcouuert. Iules Cesar portoit sa ceinture de mauuaife grace. Ce qui me fait conclure, difoit-il, que puis qu'on remarque ces petites choses aux grands, ne les reprenant point aux petits, qu'on ne leur laiffe point passer les grandes fautes, si on a la moindre opinion qu'ils les ayent faictes. Ou bien qu'il faisoit aux hommes qu'en eux seuls il n'y eust quelque chose à redire. Que quand on void à vn homme quelque grande perfection, on ne faudra de l'attaquer. Le bon Caton, tant iuste fust-il, fut cinquante fois accusé, les accusations receuës, & autant de fois abfolt. Que les plus grands font plus doux & meilleurs qu'on ne pense, va commencer à dire vn de la Serée, ie le vous feray cognoistre en vous contant la bonté, benignité & courtoisie de deux ou trois Princes de nostre temps. Courtoisie estant vne humaine & gracieuse liberalité, accompagnée d'une modestie & honesteté de mœurs : ainsi appelée des Cours des bons Princes, esquelles telle vertu reluit. Le Duc de Ferrare, difoit-il, aimoit fort la chasse, & faisoit des loix fort rigoureuses contre ceux qui luy desroboient le plaifir que les grands Seigneurs se font tousiours refer-



uez : toutesfois il ne voulut iamais que perſonne fuſt pendu pour cela. Mais pour leur faire peur, quand il ſe trouuoit quelqu'un qui pour autre choſe auoit gagné la mort, il le faifoit pendre, ayant à ſon col vn Faſan, ce dit louio : ſe monſtrant bien plus clement que l'Empereur Tybere, qui condamna à la mort vn pauvre homme, pour luy auoir deſrobé vn Paon. L'Empereur Galienus traita bien plus doucement vn marchand lapidaire, qui luy auoit vendu de fauſſe & artiſcielle pierrerie, pour de bonne & naturelle : car l'ayant condamné à combattre vn Lion, fit ſortir au theatre, où eſtoit ce faux lapidaire, au lieu d'un Lion vn Coq, l'appariteur lors criant, *Impoſturam fecit, & paſſus eſt*. Vn comte Italien, n'y a pas long temps, ſupporta d'un criminel vne grande liberté de parler : lequel eſtant condamné à eſtre fuſtigé, & le rencontrant par la rüe, où on le fuſtigeoit, & le voyant marcher grauement, comme ſi on ne l'eût point preſſé par le derriere, ayant pitié de luy, & eſmeu de compaſſion, luy va dire, Et mon amy, que ne te haſtes-tu ? tu ſerois par ce moyen plus toſt deliuré de tourment, & ne ſouffrirois pas tant de mal. Mais ce miſerable, en lieu de luy en ſçauoir gré, & l'en remercier, va diré à ce Comte, Quand on te donnera le fouët marche à ta diſcretion, & te fais fouëtter, comme tu voudras, maintenant que i'y ſuis, ſouffre que i'aïlle à mon aïſe, & me laiſſe fuſtiger à ma guiſe. Ce meſme Comte, adiouſta-il, ne print point à mal la reſponſe d'un villageois, lequel venant en la ville de ce Seigneur, avec bon nombre de femmes, le Comte luy diſant, Tu conduis beaucoup de cheures à noſtre foire :

le bon-homme luy respondant : Monsieur il me semble que ie n'en mene pas assez en lieu où il y a tant de boucs. Regardez, acheua cestuy-cy de dire, la liberté d'un fuiet, & la benignité du Seigneur. Il n'y a icy aucun, commença-il à dire, qui n'ait ouï dire, & qui n'ait cent & cent fois diët, en vostre gorge, marchand de Paris, mais ie ne sçay de cent s'il en y a vn qui en sçache le sens & la raïson, & dont cela est venu : l'ayant sceu, il nous seruira pour monstrier la debonnaireté & patience des grands Seigneurs. C'est qu'un Prince enuoïa son fils en France, tant pour voir les façons & mœurs du païs, que pour apprendre la langue. Et sur son despartement le pere auoit commandé à son fils, sur toutes choses, qu'estant en France, il ne faschast perfonne, qu'il ne print point de querelle, qu'il se gardast de dire au moindre vn seul mot qui le peust fascher. Estant ce fils arriué à Paris, bien accompagné de Gentils-hommes & seruiteurs, il s'en va vn iour en la boutique d'un marchand pour acheter des draps de foye. Ce marchand de Paris, voyant qu'on ne luy promettoit à son gré ce que sa marchandise valoit, en ferrant & ploïant ses velours va dire à ce Seigneur, bran, bran. Ce monsieur, luy souuenant de la bonne admonitiôn de son pere, fort de la boutique, sans dire vn seul mot. De là à quelque temps, il s'en retourne en son pays, & estant aduert par les chemins qu'il n'estoit plus en France, mais qu'il estoit en ses terres, tournant le visage vers la France, va dire tout hault, En vostre gorge, marchand de Paris. Ce conte acheué, vne Fesse-tonduë va lors dire, il falloit donc bien que ce Seigneur eut apprins le Fran-

çois, & qu'il entendist bien que bran estoit merde à Rouën, qui ne la mange aux faux-bourgs. Apres auoir parlé de la bonté & douceur des grands Seigneurs, quelqu'un va conter de la debonnaireté d'une grande Dame, laquelle ne se fascha point de la responce d'un simple Gentil-homme : elle estant femme d'un Comte, plus riche & puissant, sans comparaifon, que le maistre de ce Gentil-homme, qui estoit aussi Comte. Car ces deux Comtes estans en Cour, il se trouua que ce Gentil-homme, qui estoit à ce petit Comte, parlant de son maistre à ceste Comtesse, & à ses Damoiselles, l'appelloit tousiours Monsieur le Comte simplement. Ceste Dame & les Damoiselles ne se peurent tenir de luy dire, que son maistre pouuoit bien auoir une queue. Ce Gentil-homme leur respond, Mes Dames, monsieur le Comte, nostre maistre, n'a point de queue pour nous, mais il en a bien une pour vous autres. Le ris n'empescha point qu'on ne recitast encore une histoire de la bonté des Princes, laquelle on commença ainsi. Le Duc de Florence aimant les choses rares & singulieres, comme font tous Seigneurs & vertueux Princes, il aduint qu'un Contadin sçachant cela, trouuant un Brochet lequel auoit pris un Renard, s'en va à Florence pour le presenter à son excellence. Mais trouuant les gardes du Duc, il ne put y auoir entree, qu'il ne promist à un des gardes d'auoir la moitié de ce qu'il auroit. S'estant présenté au Duc, il fut esmerueillé de voir un si cault animal attrapé en ceste forte : disant, cela communément arriuer aux plus fins & rufez, d'estre prins voulans prendre. Puis le Duc commanda qu'on baillast à ce rustique cent ducats : qui les

refusant prioit le Duc qu'on luy donnaist plus tost cent coups de baston. Le Duc esbahy, luy en demanda la raison : Pource, va dire ce villageois, que ie n'ay peu auoir entree à vostre excellence, sans promettre à vn de vos gardes qu'il auroit la moitié de ce que me feriez donner ; par ce ie vous prie me faire bailler cinquante coups de baston, & à luy cinquante, afin qu'il en ait la moitié, & autant que moy. Ce Duc de Florence fit donner à ce villageois les cent ducats, & les coups de baston à son gardien, & si le chassa de son seruice. Ce Duc de Florence fit bien plus, adiousta-il encores, où il monstra vne grande bonté & liberalité enuers vn citoyen : lequel ayant esté riche deuint pauvre : mais cela ne l'empescha de faire le Prince son heritier par son testament, le chargeant de nourrir trois filles qu'il laissoit, & de les marier, & leur bailler douaire, & de payer tous ses creditiers : ce que le Duc fit avec vne grande allegresse, & debonnaïreté. Veritablement, ce dist vn des plus graues de la Serée, ces Princes qui depuis ces derniers temps ont gouuerné Florence, ont esté remplis de toutes honestes vertus : & semble que Dieu ait referué ceste illustre race pour bien-heurer les hommes, dont la France entre autres s'est ressentie par l'auguste presence de l'incomparable Catherine, mere de nos Rois, que Dieu vueille conseruer en toute prosperité.





## QVATORZIESME SEREE.

*Des Decapitez, des Pendus, des Fouëttez, des Efforeillez,  
& des Bannis.*

C E qui occasionna ceste Seree à parler des personnes qui sont punies par iustice, & comme elles se sont portees à leur execution, fut vn conte qu'on fit durant le soupper, d'un qui ce matin auoit esté fustigé. Mais auant que le sçachiez, ie vous diray vn doute qu'on mit en auant, de ce qu'en France seulement on execute les condamnez à mort apres disner, & qu'on fouëtte & efforeille les autres criminels le matin : veu que quasi toutes les autres nations font le contraire, ou pour le moins, il est indifferent. Et pource que les raisons & des vns & des autres ne me contenterent point, ie ne les ay voulu mettre par escrit, & m'a suffi de vous mettre icy tout ce qui fut dit des condamnez par iustice : sans prendre garde si les contes & rencontres estoient en Henry Estienne, ou ailleurs : n'estant pas defendu que

plusieurs ouuriers ne s'esbatent en vn mesme sujet, sans que pour cela on ait occasion de se plaindre que l'un coure sur l'autre. Et la raison aussi veut, que tout ce qui est exposé en public, comme sont mesmes les liures, ne se puisse legitimement pretendre ni attribuer de personne en propre, ce dit le Seigneur de Vigenere. Que si ie suis accusé d'estre liberal du bien d'autrui : n'est-il point, dit Seneque, d'autant que tout ce qui est bien dit par quiconque soit, ie le puis dire mien. Et puis, il m'a esté force de colliger & les vieilles rencontres & les nouvelles de ceux qui ont esté atteints par iustice, pour satisfaire à tous : car il en y a qui aiment tant les choses vieilles, qu'ils mesprisent tout ce qui est de nouveau : & encores qu'il soit nouveau, s'ils le pensent vieil, ils le trouvent bon : ou au contraire, ceux qui aiment la nouveauté, laissent les vieilles rencontres : les trouuans bonnes s'ils les prennent pour nouvelles. Et qui ne sçait aussi, que les vieux contes peuuent estre nouveaux à ceux qui ne les ont point ouïs, & les nouveaux vieux à ceux qui desia les sçauent? Tant y a, que soient les rencontres bonnes ou mauuaises, plaisantes ou ennuiantes, tout ainsi qu'elles ont esté récitées, ie les ay escrites. Que si elles sont fades & sans sel, prenez-vous en à ceux qui les ont dictes : m'asseurant bien qu'elles seront trouuees bonnes ou mauuaises selon l'humeur de ceux qui les liront, les lourdes & fottes faceties estans le plus souuent les mieux receuës, & aussi que ie n'ay pas entrepris de contenter tout le monde, mesme Iupiter n'aggreé à tous. Que s'il se trouue quelques contes en ces Serees qui ne soient pas veritables, ie respondray

comme Paul Ioue, lequel estant blasmé de menfonge en son histoire, le confessa, adioustant neantmoins qu'une chose le confortoit, qui estoit l'assurance qu'il auoit que dedans cent ans il n'y auroit escript aucun, ne personne, qui dist le contraire de ce qu'il auoit mis en son liure, & par ainsi que la posterité croiroit tout ce qui estoit couché en son histoire. Pour commencer donc au premier conte, qui achemina ceste Seree à parler de ceux qui sont punis par Iustice, il fut dict qu'un mattois sortant de la prison, & sçachant bien qu'on l'auoit conuié à danser aux nopces de son compagnon, qui auoit esté marié, va dire au geolier : Mon hoste, ie vous prie d'apprester le dîner, ce pendant que j'iray faire un tour ou deux par la ville, assurez-vous, luy disoit-il, que ie demeureray le moins qu'il me sera possible. Ce n'est pas tout, adioustoit celuy qui faisoit le conte, car cestuy qui alloit faire un tour ou deux par la ville en attendant le dîner, fut lié avec un autre larron, lequel ne pouuant endurer le fouet si patiemment comme luy, se tourmentoit si fort qu'ils ne faisoient pas grand chemin : parquoy celuy qui se diligentoit d'aller, pour sortir plustost de la main du bourreau, va dire à cest impatient, l'aimerois mieux une autre fois estre pendu avec un autre, qu'auoir le fouet avec toy : & alors se voulant desfaire de luy, il tombe par terre, au moins sur le paué, car ie ne veux en rien mentir. Estant tombé, le bourreau le pressant un peu, il s'adresse aux assistans, leur disant, en tendant les bras, Hé! Messieurs, ie vous prie de m'aider à me releuer pour la pareille : mais il y fust encore, si luy-mesme

n'eust trouué le moyen de se releuer, ne trouuant personne qui luy voulust aider pour la pareille. Plus celuy qui nous recitoit ceste histoire, nous contoit qu'estant releué, & apparié avec son compagnon, il n'y auoit si petite ruelle & venelle qu'on ne les pourmenast, dequoy ce mattois fasché au possible, va dire : l'ay eu cest honneur d'auoir esté fouetté en toutes les meilleures villes de France, mais on me faisoit bien tant de faueur aussi qu'on ne me passoit que par les bonnes & grandes rues : où au contraire, sans aucun respect, il n'y a si meschante & puante voirie où l'on ne me mene, & là où personne ne me void : par ce, ie vous prie, disoit-il aux officiers de la iustice, me passer aux rues marchandes & frequentees, à fin que ie puisse voir & toute la ville, & tout le monde. Or estant en ces grandes & belles rues, il commença à se quarrer, & aller si bellement & graument, qu'un grand Seigneur de la ville, ayant pitié de luy, ne se put tenir de luy dire : He ! pauvre homme, que ne hastes-tu ton pas, pour fortir de ceste escorcherie ? Lors ce fouetté luy respond, Quand on te fouettera, fais toy fouetter à ta guise, & comme tu voudras. Ceste histoire acheuee, quelqu'un prenant la parole nous va conter qu'il auoit veu bailler du fouet à un autre, qui se faschoit bien de demeurer tant par le chemin, mais ne pouuant s'auancer, parce qu'on l'auoit mis sur un meschant asne, ce pauvre homme ne pouuant aller à cause de la torture, il disoit au bourreau, Hé ! monsieur le bourreau, donne en un petit à mon asne, aussi bien qu'à moy, pour l'auancer, tu vois bien qu'il ne va point. Il fut repliqué à ceux qui



auoient fait ces contes, qu'on ne trouuoit pas estrange ce que font ou disent ceux qu'on fouëtte, ou à qui on coupe les oreilles, mais qu'il estoit mal-aisé à croire que ceux qui sont condamnez à mourir, ayent peu faire & dire ce qu'on en conte. Que si on respond que ce n'est pas à l'acte de la mort que ces patiens font & disent des choses qui sentent leur homme affeuré, & ioyeux : on repliquera, que les maux que nous attendons nous molestent plus que quand nous les endurons : & que bien souuent on auance le mal qu'on craint, tant la crainte est vne mauuaise chose : estant l'attente de la capitale sentence, peine plus griefue, & troublant plus le delinquant, que l'exécution de la mort, ja certaine : parquoy il s'est trouué des personnes proches de la mort, qui ont fait & dict des choses aussi à propos, & d'aussi grande assurance, que s'ils n'eussent point esté condamnez à mourir. La Montagne recite du Comte d'Aiguemont, qu'il se trouua si affeuré près de sa mort, & si peu troublé, qu'il pria le Duc d'Albe de le faire mourir auant le Comte de Horne : à fin que sa mort le garentist de l'obligation qu'il auoit au Comte de Horne, qui s'estoit venu rendre sous sa foy & assurance. Regardez la bonté de ce Prince, lequel estant prest de mourir, vouloit, entant qu'il luy estoit possible, garder sa promesse : comme fit le bon Roy Louys XI. Et voicy l'histoire, qui vient bien au propos de la Seree. C'est qu'un pauvre malfacteur condamné à estre pendu par la Cour de Parlement, ainsi qu'on le menoit au supplice, aduifa le Roy, le priant de luy octroyer un don, & qu'il ne luy demanderoit de sa vie plus rien. Le Roy passant

outre luy va dire, le sçay bien que tu veux demander, c'est que ie te sauue la vie. Ce pauvre patient luy replique, Non, Sire, ce n'est point cela : que si ie le vous dy, me promettez-vous sur vostre ame d'accomplir ce que ie vous demanderai ? Le Roy avec serment l'ayant asseuré qu'ouy, moyennant qu'il ne le prie point de luy pardonner : ce pauvre pendu luy va dire, le vous prie seulement, Sire, de me baïser au cul, mais que ie soye mort. Le Roy qui vouloit tenir sa promesse, pour ne le baïser au cul apres sa mort, luy donne sa grace. Vn de la Seree, confirmant cecy, commença à dire : S'il n'estoit que les contes qu'on fait de ceux qui sont sententiez à mort, sont receus de toute l'antiquité, ie ne sçay si ie les croirois : toutesfois les ayans ouys, vous en croirez ce qu'il vous plaira, il n'y a point de ieu forcé. Et à fin, disoit-il, que chacun dise ce qu'il en sçait, voicy mon conte. Vn pauvre homme estant condamné à mourir, & passant deuant la boutique d'un chirurgien, requit la iustice de permettre qu'il fust saigné, priant le barbier de luy ouurir la veine. Le Preuost lors luy va respondre : Hé ! mon amy, ie le veux bien : mais que te seruira la saignée ? Le pauvre patient luy respond, Si fera bien me seruira : ne dit-on pas que la premiere saignée sauue la vie à vn homme ? Ie ne fus iamais saigné. Ce n'est pas tout : car estant bien loin hors la ville, où l'exécution se faisoit, il pria le luge de le faire parler au portier, pour chose d'importance. Quand le portier de la ville fut venu, ce criminel luy va dire, Mon amy, ne laisse pas pour moy à fermer la ville, ie ne sçay pas quand ie reuiendray. Puis estant à

l'eschelle, il se recommanda à tout le peuple qui estoit là, le suppliant de dire pour luy vn *Pater noster*, & vn *Aue Maria*, pour la pareille : mais plusieurs n'en voulurent rien faire, encores qu'il eust fait de belles remontrances à l'eschelle, & à reculons, parce qu'il auoit dict pour la pareille. Si vous croyez ce conte, va dire vn autre, cestuy-cy n'est moins à croire. C'est que ces iours on menoit pendre vn malfaieteur, lequel voyant que tout le monde y couroit comme au feu, leur va dire : Mes amis, ne vous hastez point tant, aussi bien ne ferez vous rien sans moy. Je ne m'esbahis pas tant, repliqua vn de la Seree, de ce que dist ce patient, que ie fay de la sotte commune de France (en laquelle ie comprends aussi des grands) qui appetite à voir executer & mourir de pauvres personnes miserables, tant soit leur mort cruelle : aimant mieux estre cause de la vie d'un, qu'en voir deffaire vne douzaine. Je m'affeure, disoit-il, que si ceux qui prennent plaisir à tels spectacles auoient leu Lipsius, quand il parle de la cruauté que les Romains exerçoient en leurs ieux de gladiateurs, ie ne les pense pas si barbares qu'ils les peussent voir : & toutesfois nous voudrions bien, dit-il, estans en lieu seur & eminent regarder deux camps se combatre, & les voir entretuer l'un l'autre : que si on pend vn homme, ou qu'on le decapite, dit encores Lipsius, qui est-ce qui, delaisant toutes affaires, ne se rendra au marché, pour voir le cousteau du bourreau tranchant la teste & les membres l'un apres l'autre, de quelque malfaieteur, ou pour le voir mourir à petit feu ? Nous n'auons point d'enuie, adioust Lipsius se plaignant de la peruerçité

de nostre nature, de voir naistre vn homme, & nous courons pour voir vn homme qui meurt sans maladie, & y allons avec aussi grande ferueur & deuotion comme on va veoir baptiser vn iuif. Vous faites, repliqua quelqu'un, suiuant Liplius, les Romains bien cruels en leurs ieux gladiatoires : si trouuons-nous que le peuple Romain s'esmeut de pitié de voir des Elephans dans vn theatre fermé de barres de fer, voyant qu'il n'y auoit ordre d'eschaper à ces pauvres animaux (auparauant non iamais veus d'eux) qui avec façon estrange, & avec cris & pleurs, eurent recours à la faueur & misericorde du peuple Romain : lequel ces Elephans esmeurent de telle sorte, que sans auoir regard à la magnificence de Pompee, tout le peuple s'en alla pleurant de la compassion qu'il auoit de ces pauvres & innocens animaux : maudissant Pompee, & luy souhaitant les malheurs qui peu apres luy aduindrent. Les Atheniens, adiouta-il, n'en firent pas moins, condamnant en l'amende celuy qui auoit escorché vn mouton tout vif : au contraire des Toscans du temps d'Aristote, lequel a escrit qu'au país de la Toscane on fouëttoit les esclaves au son des flutes & haut-bois : prenans plaisir, comme ie croy, de tourmenter ces pauvres gens. Vn de la compagnie, ayant accoustumé d'aller voir ces beaux ieux tragiques, va dire qu'on y alloit pour voir la constance de ces criminels : laquelle a esté en aucuns si grande, disoit-il, qu'on a veu des condamnés à mourir, qui n'ont laissé à parler tout ainsi comme auparauant : ce que croirez ayant leu que la Cour de Parlement de Tholozé ayant condamné vn *Gafcon* à mort, lui remontrant la grace qu'on lui

faisoit de le faire seulement decapiter, à cause des services qu'il auoit fait autres fois au Roy, leur respond, Cap de Diou, quand vous m'aurez osté la teste, ie donneray le reste pour vn viet-d'aze. Celuy qui auoit fait ce conte, quasi en se reprenant d'auoir parlé en ceste sorte, va dire, i'eusse bien dict autrement, mes Dames, mais ie ferois tort à la liberté de parler, & à la verité de l'histoire : laquelle adioust, que ceste responce mal à propos le fit condamner à la peine que meritoit le mal qu'il auoit commis : ne considerant pas que la peine capitale est la plus douce & foudaine qu'on puisse trouuer, encores qu'Auerroes ait dit auoir veu vn homme, lequel ayant la teste trenchee, & hors de dessus les espauls, ne laissa quelque temps d'aller çà & là. Vne Fesse-tondué, voulant s'aquitter de son conte, va dire ainsi. Vous croirez bien plustost mon conte, Messieurs, car celuy de qui ie vous veux parler, n'estoit pas condamné à auoir la teste coupee, mais seulement les oreilles. Et voicy ce qui en est. Vn bon Panadou de mattois, ayant esté condamné à auoir les deux oreilles coupees, fut conduit avec bonne compagnie hors la ville, pour l'execution. Mais luy voyant tout le monde y accourir pour luy voir oster les oreilles, & estant de bonne conscience, leur va dire, Messieurs mes amis, ne vous mettez point en si grande peine, aussi bien ne verrez vous rien, vous ne trouuerez pas là ce que vous pensez, ie vous assure qu'il y en aura bien de trompez. De tant plus il les aduertissoit, de tant plus le monde y accouroit, pensant qu'il feroit quelque tour de passe-passe, ou de magie, ou de forcelerie, se rendant

inuisible. Toutesfois, quand ils furent arriuez où se deuoit faire l'exécution, ils cogneurent bien que cest efforeillé estoit consciencieux & veritable : car quand le bourreau luy voulut couper les oreilles, il se trouua qu'il n'en auoit pas vne. Parquoi cest efforeillé, s'adressant à tout ce peuple, leur va dire, Vous auois-ie pas bien dit qu'il y en auroit d'affinez, & qu'on ne verroit rien, & qu'on perdrait ses peines? vous ne me vouliez pas croire? Les assistans, qui auoient perdu leur temps, mais non pas leur peine, commencerent à s'entre-regarder l'un l'autre, & se mocquer eux-mêmes d'eux-mêmes : & si en entrant en la ville on leur demandoit : Et bien, le galant auoit-il belles oreilles? Vous me faites souuenir, va dire un autre de la Serée, d'un criminel qui auoit esté condamné à auoir la langue coupee : lequel fit si grand'pitié aux Iuges, qu'il obtint que ses deux oreilles seroient coupees pour sa langue. Mais estans venus au lieu public, le bourreau voulant executer l'arrest, trouue que ce mal-faïcteur n'auoit point d'oreilles. Le peuple se riant de ceste ruse si gailarde, fit tant qu'il fut deliuré sans aucune punition : les Iuges aïsez à gagner, pource que ce pauvre criminel, apres auoir ouy sa sentence, en se tourmentant les auoit si bien esmeus à changer la peine, qu'un d'iceux luy ayant dit, que ce n'estoient pas eux qui le condamnoient, mais que c'estoit Bartole, Iafon & Balde : leur auoit repliqué, que ceux qu'il auoit nommez estoient faux tefmoins d'en auoir depofé, estant bien affeuré qu'ils n'y estoient pas quand il commit le crime dont on l'accusoit. Efcoutez, commença à dire vne Fesse-tonduë,

ce que i'ay leu d'autres luges qui ne furent pas si gracieux enuers vn criminel que les vostres : lequel ne put sauuer seulement vne de ses oreilles, encores qu'il eust avec vne bonne rencontre fait rire & les Magistrats, & tout le peuple. C'est qu'un Lieutenant ieune, & apprenty de Iustice, par l'aduis de ses compagnons, condamna vn larron en ces mots : Auons condamné & condamnons ledit accusé & conuaincu, à auoir l'oreille coupee. Ce coupeur de bourfes luy demanda foudain, laquelle, Monsieur? Le Iuge lors luy va respondre, en touchant sa propre oreille dextre, C'est celle-là. Or luy respond le malfaiteur, ie n'en appelle donc pas, & si vous voulez, moy-mesme vous la couperay. Ce President voyant que tout le monde rioit, se corrigeant, luy va dire, l'entends la tienne dextre. Ce qu'entendu par le criminel, il va lors dire, l'en appelle donc, puis que c'est mon oreille, & non pas la vostre. Mais il arriua que la Cour souveraine, luy sauuant la vie, le condamna à perdre les deux oreilles, & pour cela il ne laissa pas de retourner en son pais : où il ne fut pas si tost arriué, que ses parens luy demandent s'il auoit bien toutes ses oreilles : auxquels il va respondre, Comment les eusse-je rapportees? ils en sont si friands d'où ie viens, que si i'en eusse eu vn cent, ie n'en eusse rapporté pas vne. Ce conte acheué, il fut demandé qui faisoit tant estimer les oreilles veu qu'elles semblent inutiles. Je vous diray, va respondre quelqu'un, c'est qu'il semble que la memoire soit au bout de l'oreille : pource qu'on la tire par souuenance à ceux qu'on veut prendre comme pour tesmoins de ce qui s'est dit ou promis. Et aussi qu'an-

ciennement si on demandoit pardon aux Dieux de quelque parole dite à la volée, on se baifoit le doigt annulaire, & en touchoit-on la place de Nemefis (n'ayant point encore de nom en la langue Françoisfe) qui est derrière l'oreille droite, comme s'il y auoit aux oreilles quelque diuinité : mefme de ce temps icy, on fe gratte l'oreille droite quand on fe repent de quelque chose. Vn autre de la Seree alors va demander, pourquoy c'estoit qu'on ne coupoit les oreilles qu'aux larrons & coupeurs de bourfes, que les Latins appellent *Manticularij*. A qui il fut respondu, que c'estoit pour les recognoistre, & qu'estans ainsi marquez, on se donnaft garde d'eux : combien qu'aucuns n'approuuent ceste punition, parce que plusieurs se pourroient corriger, lesquels se voyans notez & deiettez de tout le monde, font contrainsts de continuer leurs larcins, autrement ils mourroient de faim, personne ne les voulans mettre en befongne : & fur tout se mettent à leur premier mestier, qui est de couper les bourfes : & encores que ce mestier soit vn peu dangereux, si est-ce vn des meilleurs qu'on puisse trouuer, dautant que la befongne n'est pas si tost faicte, que vous auez l'argent en la main. Que ce soit vn bon mestier, adiousta-il, il n'y a pas long temps qu'un de nos Magistrats blasfant vn criminel d'auoir prins vn rat par la queue, luy disoit, Et viença, mon amy, qu'as-tu faict toute ta vie que tu n'as appris vn mestier? Ce mattois luy va respondre, Hé! Monsieur, i'en auois bien choisi vn bon, si on m'eust voulu laisser faire. Le luge se prenant à rire, luy va dire, Encores tu t'es adressé à ton parent, & luy as



coupé la bourse? Hé! Monsieur, va dire ce criminel, qui ne la luy eust coupee? elle luy pendoit iusques sur les genoux. Puis ce coupeur de bourses disoit au Iuge, Monsieur, si vous sçauiez le tort & le dommage qu'on me fait, vous ne me retiendriez pas icy : vous me faites perdre ma foire. Le Iuge ne laissa pour tout cela à condamner ce coupeur de bourses à auoir vne oreille coupee, non tant pour le faire recognoistre, que pour l'intimider, s'asseurant d'estre pendu au premier robice qu'il feroit : ce Magistrat trouuant la vieille coustume de Bretagne trop rigoureuse, qui condamnoit tous les larrons à estre pendus, autrement, dit leur Loy, il y en auroit trop : & trouuant celle des Indes Occidentales plus douce, qui ne punissoit le premier larcin que de faire esclau le larron : encores s'il pouuoit rendre ce qu'il auoit desrobé, il estoit affranchy : mais s'il y retournoit pour la seconde fois, il estoit escorché ou sacrifié. Que si ces Indois veulent sçauoir si celuy-là qui est accusé a fait le larcin, ils le mettent aupres des ruches à miel, que si les mousches luy font la guerre plus qu'aux autres, ils s'assurent que c'est vn larron : car on tient en ce pais là, que les larrons font en horreur aux abeilles, aussi bien que les femmes qui ont leur cataminy. Il s'en trouua vn en ceste Seree, qui soustenoit que du vieux temps il n'y auoit point de coupeurs de bourses : le prenant de ce que Pythagore auoit dict, que tout ce monde n'estoit qu'une foire, & vn marché, où se trouuoient trois manieres de gens, les vns pour acheter, les autres pour vendre, & les derniers pour voir tant seulement la foire : & ceux-cy, disoit Pythagore,

estoyent les Philosophes, lesquels il estimoit les plus heureux. Or donc, inferoit-il, du temps de Pythagore il n'y auoit point de coupeurs de bourfes és foires, là où ils se trouuent plus qu'en autre lieu : autrement Pythagore eust dit, qu'il y auoit quatre fortes qui se trouuoient és foires : car ceux-cy n'y vont ne pour vendre, ne pour acheter, & ont bien autre chose à faire qu'à veoir le marché. Chacun se print à rire de ce syllogisme, iusques à ce qu'on demanda pourquoy on coupoit les oreilles à vn larron, plustost qu'un autre membre, & qu'il falloit bien que les oreilles eussent quelque preeminence par dessus tous les autres membres : veu que nous trouuons que les anciens quand ils vouloyent saluer, prenoient les oreilles de ceux à qui ils auoient enuie de faire la reuerence, & puis les baifoient : ceste maniere de baïser estant appelée *olla*, en prenant la teste pour le pot, & les oreilles pour les anses, comme nous trouuons en Clement Alexandrin. Et aussi que les Tartares, ayans vaincu les Polonois, leur couperent les oreilles par grande infamie, & en remplirent neuf grands sacs. Il fut respondu qu'on coupoit les oreilles aux larrons, plustost qu'un autre membre, pource qu'elles ne seruent de rien, estans sans mouuement, & sans grand sentiment : & parce qu'elles n'ont point de muscles ne de chair, il n'est pas aisé à les remettre, & ainsi demeurera tousiours ceste marque pour cognoistre vn larron : & aussi que pour n'auoir point d'oreilles, on ne laisse à traualier, & à gaigner sa vie. Si on pouuoit remettre les oreilles, va repliquer vn de la Seree, il s'est trouué des efforeilleux qui sont deuenus si riches, qu'ils eussent

baillé dix mille escus pour leur rendre les oreilles entieres, à cause du reproche & de l'infamie, s'estans par apres bien gouuernez. Parquoy, adioustoit-il, ie trouuerois bien meilleur, pour marquer les larrons, de les flestrir, & bailler la fleur de lys aux espaules : car l'en ay veu qui ayans fait quelques ieunesses en leur vie, se font puis apres bien portez, & vescu sans aucun reproche : que s'ils eussent esté efforeillez pour auoir esté larrons, estans en opprobre & reiettez d'un chacun, se fussent desesperéz, & eussent continué en leur mal. A ceste cause les anciens marquoient avec brulures les meschans, encores estoit-ce aux lieux qui ne sont point decouverts, à fin qu'ils eussent moyen de se repentir, & de conuerfer avec les autres : & appelloient ceux-cy Stigmatics. Il est vray, disoit-il, que Seneque dit, que si ces mauuais hommes estoient des plus à craindre, on leur mettoit ces marques & notes en euidence, & principalement au front : estans appelez *vultus inscripti*, & l'Adage dit, *Thraciæ nota*. Et pource qu'en les brulans on engrauiot sur eux quelques lettres, ceux qui estoient ainsi marquez s'appelloient *Literati*. Quelqu'un lors va repliquer, que ceste marque de flestriffure n'estoit pas perpetuelle, Pline ayant escrit ces caracteres se pouoir effacer avec fiente de colombe : parquoy il me semble que les Turcs marquent bien mieux aujourd'huy leurs esclaves, car on dit que pour leuer leur caractère, il faut couper toute la peau & la chair où elles sont engrauees & imprimees. Mais, demanda vn autre de la Seree, peut-on faire reuenir des oreilles à ceux à qui elles ont esté coupees, comme on fait des nez ? Et qui

m'en fait douter, disoit-il, est que j'ay veu des nez à ceux qui n'en auoient point leur ayans esté coupez. Paré dit, luy fut-il respondu, que si l'oreille n'est pas du tout trenchée, & qu'il en reste encore quelque portion, qui tient & prend nourriture, que la future peut consolider & reünir l'oreille. Ce qu'il dit auoir veu pratiquer, en ayant corrompu le bourreau, qui n'auoit coupé l'oreille qu'à demy à vn bon larron : & si celui à qui on ne l'auoit coupee qu'à demy n'auoit point senty de mal, le bourreau luy ayant frotté bien fort l'oreille qu'il luy vouloit trencher : comme on fait à ceux qui se font percer les oreilles, pour y mettre des bagues ou des perles : mesmes que ce frottement peut empescher la douleur à ceux qui se feroient percer & la peau & la chair, car la rarité & la chaleur venans du frottement, garantissent de toute douleur : l'esprit estant exclus aussi par le frottement de la part où est le nerf : & puis la douleur qu'on fait en frottant, empesche vne autre douleur. Les autres ont escript, disoit-il encores, que si vous prenez du marbre du grand Caire, appelé des Anciens *Memphitis*, & qu'il soit reduit en poudre, & appliqué en liniment avec du vin-aigre, & en enduisez les parties que voudrez couper ou cauteriser, on ne sentira pas grand mal & douleur. Je ne sçay, va dire vn autre, si c'estoit la peur de la douleur, ou l'honneur, ou la follie, qui fit demeurer tout vn iour, & vne nuit, vn fol attaché à vn poteau par vne de ses oreilles, laquelle y estoit clouée. Ce Triboulet appartenoit à vn de nos Rois, à qui on rapporta que son Sibilot estoit cloué par l'oreille à vn poteau, lequel auoit deliberé de plustost

mourir de faim que de defchirer fon oreille, & s'oster de là. Le Roy en eftant aduerty, & que c'estoient les pages qui auoient ainfi accoustré fon Zany, l'alla trouuer, & le voyant en ce poinct, entrant en cholere, demanda à tous : Est-ce point vous qui auez fait cela ? Foy de Prince, disoit le Roy, si ie sçauois qui c'est qui l'a ainfi attaché par l'oreille, ie le ferois pendre. Il ne se trouua personne qui l'eust fait, quelque inquisition que le Roy en peust faire, & iuroient tous que ce n'estoient pas eux qui luy auoient ainfi cloué l'oreille, & qu'ils ne l'auoient pas fait. Ce pauvre fol voyant le Roy fâché, & en cholere, luy va dire, Sire, aussi n'est-ce pas moy. Le Roy se prenant à rire de la simplicité de son fol, le fit defcloüer, & medeciner son oreille. Continuant ceux de la Seree le propos des oreilles, vn d'icelle commença à dire : C'est vn grand cas de la diuersité des païs, & qu'on trouue honorable en vne region, ce que l'autre abhorre du tout. Alexandre d'Alexandrie dit qu'en Scythie ceux qui n'ont point d'oreilles font les plus honorez, & que le Roy les coupe à ceux qu'il aime, & estiment cela à vn grand honneur. Au Peru les plus grandes oreilles font les plus belles, & les estendent autant qu'ils peuuent par artifice. Les autres, disoit-il, se font percer les oreilles pour y mettre des bagues, ou pour y appendre des rubis, ou des perles : ce que les Grecs tenoient pour vne marque de seruitude : & si disoient quand ils vouloient exprimer vn plus grand desir de se venger qu'ils n'auoient de force, le luy tronçonneray les oreilles à belles dents. Il me fouuient, va dire vne Fesse-tonduë, d'vn plaissant conte : c'est qu'un

dépeupler ma garenne : autrement que ie tuërois son mitou. Son chat ne laissant à venir comme parauant, ie le prins vn soir, l'ayant prins, & voyant la bonne mine de ce chat, & qu'il faisoit si bien la chatemite, ie n'eü le cœur de le tuer, sçachant aussi l'amitié que son maistre d'Hermite luy portoit, & ne fis autre chose à ce maistre chat que de luy couper ses oreilles, à fin qu'il n'entraist plus en mes clapiers, à cause de la terre qui luy entreroit dans les conduits des oreilles, ne les pouuant plus couvrir. Ce chat estant de retour fit grande pitié à son maistre, & de iour en iour deuenoit maigre, ne mangeant plus de lapereaux non plus que l'Hermite. L'un & l'autre estant bien fasché dequoy on leur coupoit les viures, le maistre du chat s'aduise de luy faire vn petit capuchon, d'un vieux des siens qu'il auoit laissé, dont il coëffe son chat. Ce chat sentant ses oreilles bien couuertes, s'affeurant que la terre n'entreroit point dedans, commence comme auparavant d'aller à la chasse, & entrer plus hardiment que iamais dans les clapiers de ma garenne. Vn iour visitant ma garenne, & voyant mon mitou ainsi accoustré, faisant si bien la chatemite, ie n'eus le courage de le chasser, & encores moins de le tuer, prenant si grand plaisir de le voir, que ie ne me pouuois contenir de rire de sa contenance, si bien que souuent i'allois en ma garenne, pour voir mon dommage, & pour voir ce mitouïart qui emportoit mes lapereaux tous en vie à son maistre : aimant plus que iamais mon voisin d'Hermite, pour m'auoir appresté du passe-temps, ayant ainsi remedié à la fortune de son chat, & à la sienne : encores qu'avec la perte de mes

connils, il me coustoit tousiours quelque chose, mes voisins me venans visiter, pour voir l'industrie du maistre & du chat. Apres auoir ris de ce conte, laissant les oreilles, on se remet encores de plus belles sur les pendus avec des plus vieux contes. L'un contoit qu'on menoit un iour pendre le plus homme de bien de leur ville, lequel pria la iustice qu'on ne le passast point par une rue où demeroit un marchand à qui il estoit obligé à prinse de corps, ne par une autre rue, parce qu'ils s'y mouroient de peste. Puis en le conduisant au suplice, parce qu'il pleuvoit bien fort, il se plaignoit des luges, dequoy ils faisoient pendre les gens quand il pleuvoit. Estant à la potence, il demanda à boire, toute passion alterant : mais il ne voulut boire apres le bourreau, de peur de prendre la verole. Quelqu'un lors va demander, dont venoit l'alteration de ces pauvres patiens, veu que la peur & crainte qu'on a d'endurer quelque peine & tourment, refroidit, comme on void les plus hardis de ces miserables trembler. On luy fit response, que la chaleur qui cause l'alteration, & la froideur dont vient le tremblement, n'estoient pas en mesme lieu : la froideur estant es parties externes, & la chaleur es parties internes. Ce qui se fait, parce que par la peur la chaleur delaisse le dehors, & se retirant au dedans eschauffe tellement les parties internes qu'il se cause une soif & alteration, la soif aduenant quand quelque partie du corps est dessechée. Et vrayement, assure quelque'autre de la Seree, pour cela, j'ay veu en France des lieux fondez & dotez à fin de bailler du pain & du vin à ceux qu'on menoit executer, qui passoient par là. Qui

me fait dire que nous sommes plus humains que les Atheniens, qui firent payer à Socrate la ciguë qu'il devoit prendre : que si nostre peuple de France eust eu la vie & la mort des criminels entre les mains, comme auoient les Romains, ils en eussent possible plus sauuez qu'il n'estoit besoing. Que le peuple de France soit pitoyable enuers ceux qui sont condamnez à mort, encores que ce soit iustement, ie vous conteray d'un criminel, qui faisoit tant rire le peuple, près de sa mort, qu'il fut deux ou trois fois en branle de le sauuer, & de l'enleuer : le bourreau mesme n'ayant le courage de le pendre, & le confesseur qui l'admonestoit ne se pouuant tenir de rire : car quand il luy remonstroit qu'il ne falloit point auoir regret de ceste vie, & que le corps n'estoit qu'un sac plein de vilenies & d'ordures, il disoit, qu'on lioit ce sac bien près de la gueule, parquoy sur tout il prioit le bourreau de ne luy toucher à la gorge, estant si chatouilleux qu'on le pourroit faire creuer de rire. Quand son prescheur l'admonestoit d'auoir bonne fiance en Dieu, & que le soir mesme il seroit à souper en Paradis avec luy, il respondoit, que ce seroit beaucoup s'il y pouuoit estre le lendemain à dîner. Son confesseur lors luy va dire : Mon frere, ie vous assure que vous irez aujour-d'huy souper avec Dieu. Ce pauvre patient luy replique, Allez y souper pour moy, car ie ieusne, j'aime mieux payer vostre escot. Son confesseur lors luy va dire, Mon frere mon amy, il n'est plus question de rire & de se gaudir, recommandez-vous à Dieu. Et pourquoy ? repliquoit ce criminel, puis que ie m'y en vay, ie luy porteray mes recommandations moy-mesme, que si



vouliez les porter pour moy, me feriez grand plaisir. Puis s'adressant au peuple, leur va dire, Hé ! Messieurs, ie vous prie de prier Dieu pour moy, & de chanter vn *Salus Regina*. Tous les assistans ayans chanté de grande deuotion, & d'une ardente ferueur, il va dire, Et Dieu soit loué, de ce qu'auant mourir i'ay fait chanter des cocus en plein hyuer. Le conte acheué, la plus part de la Seree ne pouuoit croire qu'un homme qui s'en va mourir peust tenir ce langage, sinon vn, lequel va dire qu'il ne s'esbahissoit point de la constance & assurance qu'ont aucuns executez à la mort : parce, disoit-il, que suivant Aristote, ceux qu'on mene à la mort n'ont nulle crainte, d'autant qu'ils sont sans aucune esperance. Et combien qu'il n'y ait rien plus contraire à l'esperoir que la crainte : toutesfois, comme dit monsieur Muret, plusieurs ont remarqué, que quand toute esperance est ostée, que la crainte ne peut estre : parce, dit-il, que l'esprit de celui qui craint est entretenu de quelque espoir : que si l'esperoir qui le soutient est tout perdu, il succombe, & est amorty, ceux qui craignent cherchans à se deliurer de la peine qui leur est proche : mais quand tout est desesperé, on ne se soucie plus d'eiter la peine. Mesmes, adioustoit-il, nous trouuons qu'on peut mourir de frayeur, de peur & d'apprehension : comme vous apprendrez par ce conte. Les Medecins de Mont-pellier demanderent vn gentil-homme à la Iustice, qui auoit esté condamné à auoir la teste trenchee : pource que la Iustice dudit lieu doit tous les ans à ceste faculté vn homme vif & vn mort, pour les anatomies. Or ce Gentil-homme leur estant accordé, ils luy dirent qu'ils le

vouloient faire saigner le pied en l'eau : comme la mort la plus douce, esleuë par Seneque. A quoy consentit le pauvre patient : lequel estant bandé, & mis au lieu designé pour sa mort, ayant le pied en l'eau, l'on luy pince seulement la veine, sans l'entamer, disant tout haut, ô que voilà de beau sang, pour luy faire à croire qu'il saignoit, le confortant comme l'on a de coustume de faire à ceux qui sont proches de la fin. Et voyant qu'il ne se mouuoit point, luy leuerent le linge de deuant le visage, & le trouuerent mort, sans qu'il eust rendu goutte de sang : par l'apprehension qu'il auoit de la mort. Celuy qui auoit raconté tout ce qu'auoit dict ce malfaiçteur, reprenant ses premieres erres, & acheuant la Tragedie, nous va conter qu'à la fin ce criminel s'adressant au peuple, luy auoit parlé ainsi : Messieurs, pour la dernière requeste, ie vous prie de ne dire pas à mes parents que vous m'avez veu pendre, car vous me feriez enrager. Il eust mieux rencontré, repliqua vn de la Serée, s'il eust dit, vous feriez enrager mes parents : à cause qu'il y auoit vne loy à Rome, qui se nommoit Falcidie, qui bannissoit le pere quand son enfant estoit repris de la Iustice, estimant qu'il ne l'auoit pas bien instruit & corrigé : estant la coulpe souuent retorquee au pere quand les enfans sont mauuais, lequel a failly à leur monstrier comme ils se doiuent gouverner. Et de fait, disoit-il, les peres le plus souuent sont cause du mal-heur de leurs enfans, & du leur aussi, à cause du mauuais exemple qu'ils leur donnent : les enfans ne prenans pas tant de garde à ce que dit le pere, qu'à ce qu'il fait, ayans plus de foy à leurs yeux qu'à leurs oreilles, & apprenans mieux par exemples que par

preceptes : comme porte la fable de l'escreuice, laquelle estant endoctrinee par sa mere d'aller en auant, & non point tourner en arriere, luy respondit, Montrez-moy le chemin, ma mere, & ie vous fuiuray. Le Seigneur de Pybrac, adiousta-il encores, monstre bien que c'est plus de faire que de dire, en vn sien quatrain :

*Le sage fils est du pere la ioye :*  
*Or si tu veux ce sage fils auoir,*  
*Dresse le ieune au chemin du deuoir :*  
*Mais ton exemple est la plus courte voye.*

Et comme recite Dion, le desir & aiguillon de nature nous pousse à engendrer enfans, mais les nourrir, & entretenir en bien les instruisant, c'est vn franc tesmoignage de vraye amour & charité. Nous lifons, disoit-il encores, en l'histoire des Suyffes, qu'il estoit ordonné que le pere executeroit son propre fils estant condamné à la mort, pour auoir fait vne si meschante nourriture : à fin que le pere fust aucunement puny de sa negligence à l'endroit de son fils, prenant fin par les mains de celui qui estoit autheur de sa vie. Si est-ce, repliqua vn de la Seree, que ie trouue la loy des Suyffes fort inique, aussi bien que celle qui veut que le pere soit puny, pour n'auoir reuelé la conspiration de son fils contre la Republique ou contre le Prince : la loy ayant en grand'horreur le pere qui pourchasse la mort de son fils, & l'accuse, comme il se trouue en la loy *Milites, de re militari*, aux Digestes : & treuve de telle sorte estrange, que le pere accuse son fils, que quand cela aduient, les

Juges ne condamneront le fils qu'à l'exil, encores qu'il eust merité la mort, tant elle trouue mauuais, & contre nature, l'accufation du pere contre le fils : & y a des peres qui ont ainfi fauüé leurs enfans. Auffi, adioustoit-il, les Docteurs tiennent, que le pere ne doit estre puny pour n'auoir reuelé la conspiration de son fils contre la patrie & le Prince : le pere aimant plus son fils que soy-mesme : car il se trouue que Charlemagne ne sçachant du pere ou du fils qui auoit tué vn homme, fait semblant de les vouloir faire pendre tous deux : alors le pere confessant le meurtre fut pendu, & son fils relasché. Si ne faut-il pas trouuer estrange, va dire quelque autre, si les anciens corrigeoient les peres pour la faulte de leurs enfans, puis qu'ils punissoient les enfans, encores ieunes, si feuerement : parce que nous lifons que le fils de Caton en l'aage de quinze ans fut banny, pour auoir rompu vne buye de terre, entre les mains d'une fille, qui alloit à l'eau, & le fils de Cinna aussi, pour estre entré en vn iardin, & cueilly des fruiçts sans permission : & si trouuons que les Éphores condamnerent vn pere en l'amende, parce qu'il enduroit que ses deux enfans eussent procés & querelle ensemble. Aucuns de la Seree trouuerent mauuais que le pere portast la peine du fils, & le fils endurast pour le pere : car, disoient-ils, si le pere donne à ses enfans des enseignemens & des loix de la main droite, & ils les prennent de l'autre main, quel tort luy peut-on imputer ? Car, disoient-ils, de punir le pere pour le peché de ses enfans, ou le fils pour le peché du pere, ceste loy est faicte plus pour diuertir le pere d'encourir ceste faute, que pour punir les enfans

quin'ont point offensé : car combien, dit Halicarnasseus, que telles punitions ayent quelque raison politique, toutesfois on a veu par experience que Dieu n'a iamais donné d'enfans à ceux qui ont tué & executé les enfans pour le peché du pere : & que les Princes ne se sont bien trouué d'auoir exercé cruauté à l'endroit des ostages, personnes innocentes de foy. Il leur fut respondu, que si le pere estoit soigneux à enseigner son enfant de bonne heure à metre la main droite, qu'il ne deuiendroit gaucher, & qu'il ne se falloir esbahir si le pere ayant souffert que son fils s'aidast de la gauche, & en fist habitude, s'il ne peut puis apres luy oster ceste coustume. Et de peur que ce fils ne prenne vne mauuaise coustume, que le pere fut tout se garde que le fils ne conuerse avec personnes desbauchees & mal-viuantes : ce que declara bien vn Philosophe, disant à vn ieune homme, Dis moy avec qui tu vas, & ie sçauray comme tu vis. Quelqu'un de la Seree, homme de bien, ayant vn mauuais enfant, nous va dire, que le plus souuent les peres font tout ce qu'ils peuuent pour enseigner leurs enfans à bien viure, qui ne laissent à se perdre, tant la ieunesse est volontaire. Pensez-vous, adioustoit-il, que Dedale eust rien oublié de monstrier à son fils pour le faire voler ? toutesfois il ne laissa à tomber. Et pource que i'en ay trouué des vers, ie ne sçay où, fort bien faits, vous ne vous repentirez de les escouter :

*Dedale crioit à son fils,  
Afin de luy donner courage,  
Vole comme ie t'ay appris,*

*Suy toujours la moyenne plage :  
 Mais l'enfant proche du naufrage  
 Difoit, le ne suis plus en l'air,  
 Ne m'appren plus donc à voler,  
 Monstre-moy plustost comme on nage.*

L'inuention de ces vers ayant esté louée d'un chacun, on va demander qui auoit esmeu l'Empereur à punir les enfans pour le crime du pere. Il fut respondu, que le pere craignant naturellement plus le mal de ses enfans que le sien propre, se gardera tant plus d'encourir les fautes desquelles la punition redonde sur ses enfans : ce pere s'abstenant de mal faire non pour luy, mais seulement pour ses enfans. Vn Drolle, voulant encores rire, se met apres ces pendus, & va soustenir que l'homme qu'on pend, ne meurt pas pour estre estranglé, & luy ferrer la gorge, mais que c'estoit parce que par la strangulation le vent & l'air estoient empeschés d'entrer & paruenir par la trachiartere dedans le thorax, pour nourrir & rafraischir le cœur, & les parties vitales. Car combien, disoit-il, que l'homme ait le corps plein de pores & conduits, par lesquels l'air & le vent peuuent penetrer iusques aux parties qui en vivent : toutesfois parce que ces voies ne font pas assez grande attraction d'air pour r'afraischir le cœur, & les parties vitales, comme la trachiartere, ne faut s'esmerveiller si par compression & serrement de ceste partie, on meurt. Que si le thorax auoit vn conduit par lequel l'air peut aussi aisément paruenir au cœur, comme il fait par le gosier quand il n'est point empesché, pour estre pendu &

estranglé on ne mourroit point. De là vient, adioustoit-il, qu'on a veu pendre des malfaiteurs qu'on ne pouuoit faire mourir par l'estranglement : à cause qu'ils auoient le thorax & la poitrine ouuerte par vne playe ou par vne fistule, dont ils pouuoient receuoir assez d'air pour nourrir & temperer les parties vitales. Et le peuple voyant cela l'impute à miracle, & plusieurs fois a voulu empêcher l'exécution de telles gens : inferant auoir esté condamné fausement sur la deposition de faux tefmoins : ou bien iugeoit qu'ils estoient forciers, ou qu'ils auoient vne hostie sur eux, comme le President Gentil, qui en fut trouué saisi par le bourreau auant l'exécution. Le peuple aussi, estant misericordieux, a souuent voulu sauuer de pauvres criminels, quand en les pendant la corde venoit à rompre, ou que le bourreau eust failly à les faire mourir promptement : mesmes qu'il y a des Iuriconsultes qui tiennent qu'on doit abfoudre les pauvres patiens qui eschapent ainsi de la mort, si le criminel a tousiours protesté de son innocence, pensans que ce soit vn miracle : & aussi que les Allemans ne font iamais mourir vn accusé, s'il ne confesse le crime, quoy qu'il soit conuaincu de cent tefmoins. A propos de ceux qui sont eschappez & sauuez du gibet, va dire vne Fessetondue, ie trouuay l'autre iour vn mattois qu'on disoit auoir esté pendu, lequel estoit si tacroux & bruslé que vous eussiez dit qu'il auoit esté vn mois pendu à vn poirier. Ce qu'il me confessa, & m'assura d'auoir esté pendu huit iours, mais quand il sentit qu'il sentoît & puoit, qu'il auoit couppé la corde, & s'en estoit venu de par-deçà, comme on pouuoit voir. Mais s'il est vray,

demanda vn autre, que les pendus estans morts en vne potence, tournent tousiours le visage vers le Soleil? Que si cela se fait, disoit-il, ou c'est qu'ayant le col tourné & oblique, ils semblent regarder de tous costez, ou que la chaleur du Soleil attire à soy ce qui est humide. Puis demanda encores, si on fait tort à vn homme qui est condamné à mourir, de luy commuer sa peine, & si on le peut faire par les loix : parce, disoit-il, que i'ay leu dans Monstrelet, qu'un franc-archer de Meudon estant condamné à Paris à estre pendu & estranglé, pour plusieurs crimes commis par luy, le supplice luy fut commué par le Roy : apres luy auoir esté remonstré par des Medecins & Chirurgiens, que plusieurs estoient trauallez de pierre & de collique passion dont estoit fort molesté ce franc-archer, & qu'il seroit bon pour plusieurs, qui estoient persecutez de telles maladies de voir & sçauoir les lieux où lefdites maladies estoient concretes, & possible qu'il ne mouroit point des incisions qu'on luy feroit. L'ouuerture estant faite, on regarde le lieu de l'dites maladies, on considere l'humeur qui les caufoit. Puis estans les playes bien cousuës, & les entrailles proprement mises en leur lieu, il fut si bien pansé & medicamenté, qu'il guerit : le Roy luy donnant sa remission & de l'argent. Que s'il estoit permis, disoit-il, de commuer les peines des condamnés à mort, on pourroit rendre vne anatomie parfaite, non pas d'un homme viuant, car cela est par trop cruel, mais en baillant aux sententiez à mort deux ou trois dragmes de pauot, meslees avec du vin : cela prins, vous les verriez mourir en dormant, & si verriez, estans ouuerts, comme ce breu-



usage leur auroit saisi le cœur; qui auroit empesché de diffiper tant soit peu les humeurs, & de refferrer & boucher les voyes & conduits des venes & arteres, & si les gros esprits ne se perdront point en ce cadauer qu'on veut anatomiser, comme nous voyons qu'il se fait en nos communes anatomies : où plusieurs fois ie me suis trouué. Et me fouuient, disoit-il, qu'une fois ie fus avec permission demander vn pendu au bourreau de nostre ville, pour faire vne section en l'eschole de Medecine : l'ayant contenté avec peine, parce qu'il me disoit qu'il ne gaignoit rien, & qu'il demeurait en vne meschante ville, & qu'il y auoit long temps qu'il n'auoit pendu ne fouetté personne : il me remercia, disant qu'il estoit à mon commandement, & que ie ne l'espargnasse point. Vn de la Seree lors va prier la compagnie de laisser ces sections aux Medecins & Chirurgiens, encores qu'il sceust bien que par l'ignorance de l'anatomie plusieurs estoient tombez en de grandes erreurs. Plato ayant pensé qu'il n'y auoit qu'un conduit pour boire & manger, & pour respirer, & Hippocrate ayant creu que le boire descendoit aux poulmons. Et pour nous diuertir de ces escorcheries, il va faire vn conte d'un efforeillé, qui commença ainsi, Mon voisin notable & riche marchand me conta qu'il vint en sa boutique vn homme d'assez bonne façon, qui luy demanda combien il luy vendroit vn crespé de la longueur d'une de ses oreilles iusques à l'autre. Ce marchand y allant à la bonne foy, regarda s'il auoit le visage bien large, & conuindrent de prix ensemble. Lors l'acheteur descourant sa teste, & montrant vne de ses oreilles qu'il auoit encores, il se trouua que l'autre estoit à plus

de dix lieues de là, attachée à vn poteau. Parquoy ce mattois vouloit à toute force, & fuyant le marché, que ce marchand luy donnast autant de crespes qu'il y auoit de distance depuis vne de ses oreilles iusques à l'autre. Le vendeur entrant en cholere, l'appella larron, efforeillé, meschant & affronteur : toutesfois à la fin se prenant à rire, il luy bailla sans argent vn crespes pour son chappeau. Et si m'a dit mon voisin marchand, que cest efforeillé a le bruit aujourd'huy d'estre homme de bien, s'estant bien gouverné, tellement qu'on ne luy peut reprocher le passé : la loy des Romains ayant ordonné, que si vn homme a vescu dix ans, se gouvernant en bon citoyen, qu'on ne le puisse recercher du passé, ni luy reprocher à l'aduenir. Et aussi que les Perles ont vne loy de ne condamner à mort vn homme, s'il n'est conuaincu d'auoir fait plus de mal que de bien : & encores si c'est vne personne illustre, ils ne font que luy despouiller sa robe & tiare, & ayant le tout pendu, le battent comme si c'estoit la personne mesme : ne faisans pas comme les Meridionaux & Septentrionaux, qui pour vne legere & petite faute punissent de mort les conuaincus : ayans ceux-cy tousiours esté plus rigoureux à la punition des crimes, que les Grecs, Romains & Gaulois, & que tous les autres peuples habitans entre les deux Poles & extremités : lesquels ont esté plus curieux d'empescher par bonnes loix & instructions qu'on ne commist les maux, qu'à les punir rigoureusement, là où au contraire, les Meridionaux & Septentrionaux ont esté plus soucieux de punir avec feuerité les vices peptrez, que d'instruire la ieunesse, & l'empescher par bonnes

ordonnances qu'elle ne fist mal, estant vn des bons moyens qui soit, ce dit Xenophon, quand on vise à rendre plustost des subiects esloignez de tous mesfaits, qu'à les punir & chastier. Vous trouuerez, adioustoit-il à ce propos, que la plus grande partie de la Grece faisoit mourir les condamnez à mort avec de la ciguë, comme de la plus douce mort qu'ils pouuoient trouuer, encores ceux de Chio y mesloient de l'eau afin d'en oster l'amertume, & ceux d'Athenes du vin, pour rendre l'operation de la ciguë plus subite, la chaleur du vin faisant penetrer la vertu plus aisément dans le corps : les autres faisant mourir les criminels avec le ius d'absinthe, comme de la plus douce mort. Quant aux Romains, l'Empereur Trajan reprint aigrement vn Centenier depute pour executer Papinian, pour luy auoir treché la teste avec vne dolouëre, luy disant qu'il le falloit executer par glaiue, qui auoit moins de douleur & d'infamie : & l'Empereur Galba ayant condamné vn citoyen Romain à estre pendu & estranglé, pour auoir empoisonné son pupil, commanda qu'on luy blanchist sa potence, afin de quelque peu amoindrir l'infamie. Suetone conte d'vn autre Empereur, lequel quand il interrogeoit vn criminel, il luy disoit, Vous n'avez pas fait cecy, vous n'avez pas fait cela, tant il luy faschoit de condamner vn homme à mort. Mesmes que nous lifons qu'vn des plus grands tyrans qui fut iamais, lors qu'on luy presentoit à signer le iugement d'vn preuenu, qui deuoit estre conduit au supplice, s'escricoit qu'il eust voulu ne sçauoir pas escrire. Et disoit-on de ce tyran qu'il ne pouoit estre bon, puis qu'il n'estoit pas mauuais aux meschans : les autres disoient de lui, Il

Jeut bien qu'il soit bon, puis qu'il l'est aux mefehans mefmes. Les Tribuns Romains ayans condanné vn homme à mourir, s'efcriant qu'il meuroit à tort, eftant innocent du crime dont il eftoit accusé, & l'accufateur difant qu'il ne fe foucioit pas s'il mouroit iuftelement ou iniuftelement, cela eftant paruenue à leurs oreilles, ce iugé à la mort par la feule parole de fon ennemy, fut abfous. Cest exemple, va repliquer quelqu'un, est bien contraire à ce que font plusieurs grands Seigneurs, qui veulent que les punitions precedent les accusacions, & les preuues, & les condamnations aillent deuant les probacions : comme il arrive ces iours paffez d'un Monsieur, qui vouloit faire mourir vn homme fans informations, & quand le Iuge luy difoit : Hé ! Monsieur, il n'a pas gagné à estre pendu, il luy respondoit, S'il ne l'a gagné à ceste fois, il le gagnera bien à vne autre : ce Monsieur voulant faire pratiquer vne vieille coustume de Flandres : où l'on faisoit mourir l'accusé sur la feule prefomption, puis on faisoit le procès au mort. Ce qui se pratique encores aujour-d'huy, ce dit Munster, sous la seigneurie d'Auftrie, où ils font mourir vn homme au moindre indice qu'il soit larron, sans luy faire autrement son procès : que si puis apres il est trouué innocent, ils le font dependre, & enter-rer honorablement. Il n'y a pas long temps, adiouffoit-il, qu'un Iuge Preuostal condamna par preuention vn homme à estre pendu & efranglé : le Iuge ordinaire blaifmant ce Preuost d'auoir mal iugé, fut cause que de là à quelques iours ce Preuost des Marefchaux assemble du conseil, & leur demanda qu'il faudroit faire à vn homme qui auroit commis vn tel crime. Ils vont tous

opiner qu'il auoit gaigné à estre pendu. Lors il leur va dire, Messieurs, ie suis bien aise d'en auoir eu vostre aduis, car cela est desia fait. Le peuple Romain, repliqua quelqu'un, ne faisoit pas ainsi, qui ne condamnoit iamais à la mort principalement, qu'avec de grandes preuues, & encores, tant auoit peur de faillir, à la moindre occasion reuouquoit sa sentence. Les Grecs aussi tenoient à l'absolution, quand le procès se trouuoit party : la Montagne trouuant mauvais d'auoir abolý la forme des Anciens, laquelle declaroit l'accusé du tout absous, si la preuve n'estoit claire & entiere de tous points : & si nous blasme d'auoir receu que la punition doie estre augmentee ou moderee selon la preuve de plus ou moins : car, comme il dit, l'accusé l'a fait, ou ne l'a pas fait. Quelqu'un lors va dire qu'on ne pouuoit faillir aux procès criminels, quand on a Dieu deuant les yeux : lequel permet que le plus souuent le criminel mesme s'accuse, toutmeschant, commettant vn malefice, estant aussi tost prisonnier de la iustice, comme il a commis le mal : la peine tenant compagnie à l'iniure, & , comme dit Platon, la peine ne suiuant pas le peché, mais est contemporanee & naissant quand & le crime : car, ainsi que dit de Montagne, quiconque attend la peine, il la souffre : quiconque l'a meritee, l'attend : & , comme dit Lipsius, aucun des viuans ne porte crime en la poitrine, qu'à n'ait à dos la Deesse de vengeance, le supplice du peché estant né avecques voire dans le peché : de telle sorte que Nemesis suit tousiours le criminel, & pour dire avec Euripide ;

*D'vn pas tardif tacitement marchant  
En temps & lieu raira le meschant.*

Et comme dit quelqu'autre :

*Tout ce qu'il void l'estonne, & craint ses propres yeux :  
Aussi tousiours vn cœur honeste & magnanime  
Se condamne soy-mesme, & rougit de son crime,  
Quand mesme il ne verroit que la terre & les cieux.*

Et comme les condamnez à estre pendus, portoient eux-mesmes leur gibet, disoit-il, selon la coustume des Romains, aussi ceux qui commettent le mal, se sentent frapper tous les iours à petits coups par leur esprit bourreau, à l'imitation de Caligule, qui commandoit par cruauté au bourreau de frapper de telle sorte le patient qu'il se sentist mourir. Et encores que cest Empereur eust des forces pour defendre sa meschanceté, si est-ce qu'il n'auoit iamais repos, ains effrayé & en crainte se refuseilloit souuent comme tourmenté de merueilleuses passions. Neron aussi apres auoir tué sa mere, confessoit qu'en dormant il estoit troublé par elle, & tourmenté de furies qui le brusloient de torches enflammées. A ceste cause Epicure disoit, qu'vn homme coupable pouuoit bien trouuer vn lieu où se cacher, mais non pas où il se puisse fier d'estre bien caché, la punition du mal estant au mal mesme : dautant que la crainte accompagne la meschanceté parmy les choses assurees, pouuans quelques malfaiçeurs estre

deliurez de la peine, mais non pas de la crainte : n'y ayant rien en la vie seur & libre que l'innocence. Ce que pourrez iuger par celuy qui tua & foula aux pieds les arondelles, & par celuy qui dit à des gruës, qui voloient en l'air, Voilà les tefmoins d'Ibicus : & par celuy qui par coniecture voulut demonstrier pourquoy ceux qui auoient pillé vn temple auoient laiffé en iceluy vne bouteille, & qu'elle leur seruoit. Toute la monnoye, va dire vn autre, fut descree, estant rongnee. L'Edict estant publié à Limoges, vne petite fille incontinent s'esleue apres auoir ouï le cry, appellant sa mere tout hault, luy disant, Ma mere, dites à mon pere qu'il ne rongne plus la monnoye, car elle ne se mettra plus. Cela fut cause qu'on alla visiter la maison du pere de ceste fille, là où l'on trouua deux ou trois sacs de rongneures : dont il fut bouilly en huile. A ce propos vn de la Seree va conter qu'une grand Dame, n'y a pas long temps, fut assassinee par ses parents mesmes : ce qui ne se pouuoit auerer par recherches humaines : mais vn des meurtriers surprins d'une fiebure continuë, descouurit luy-mesme son peché. Puis reuenu en santé, il fut prins par sa propre confession : & convaincu du fait, il accusa tous les auteurs de l'assassinat : & luy fit-on accroire qu'il ne refuoit point en sa maladie, quelque chose que en peussent dire les Medecins. Et ay veu souuent des hommes & des femmes malades, qui ont descouuert en refuant toutes les fautes par eux commises : dont plusieurs se trouuerent plustost cornus qu'escornez. Et pour monstrier, adioustoit-il, que Dieu ne permet point que sur tout les meurtriers demeurent impunis, il s'est trouué, n'y a pas long temps, vn proces

criminel d'un meurtre commis en la personne de la fille de monsieur du Moulin, étant mariée, massacrée en son logis. Entre les coniectures pregnantés qu'allegua l'Advocat contre ceux qui estoient soupçonnez du meurtre, va dire en plein Senat, que la fille du Moulin s'estoit apparue de nuit à son mary, non dormant, ains veillant, & luy auoit déclaré & spécifié par nom ceux qui l'auoient tuee elle & ses petits enfans, le suppliant d'en faire la vengeance. l'adiousteray, disoit-il encores, vn autre procès criminel intenté au Parlement de Bretagne, contre vne femme qui auoit tué son mary : laquelle fut condamnée à estre pendue, apres auoir esté conuaincue en ceste forte. C'est que le frere du mary defunct entrant en la maison, où son frere auoit esté occis, l'ombre & spectre de son frere luy apparoit, qui le conduit près d'un charnier, où sa femme l'auoit enterré, puis disparut. Esmerueillé, il besche en cest endroit, contre le vouloir de sa belle-sœur, où il trouue le corps homicidé demy pourry. La femme étant apprehendee par soupçon, & mise à la torture, confesse le forfait. Quelqu'autre prenant la parole, nous va dire que beaucoup de crimes ont esté auerez, en regardant les coupables, parce qu'ils tremblent au moindre bruit qu'ils entendent, changeans de couleur, & estans tousiours en doute. Et non seulement les hommes tremblent de peur, quand ils se voyent en danger, mais aussi les animaux & bestes brutes, principalement s'ils sont sur l'eau en vn bateau : & à ce propos, ie m'en vais en faire vn plaissant conte, qui ne fera point hors du propos de la Seree. Ie me trouuay, commença-il à dire, il n'y a que deux iours,



avec plusieurs autres en vne gabarre, pour passer l'eau avec nos montures. Or y auoit-il en ce bateau vn Capitaine, & vn Cordelier, qui auoit vn asne, lequel trembloit comme la fueille, tant il auoit peur de l'eau. Ce Capitaine regardant ainsi trembler cest asne, demanda à ce beau-pere, pourquoy son asne trembloit si fort. Lequel luy respond gaillardement, Si vous auez la corde au col, les fers aux pieds, & vn Cordelier aupres de vous, comme a mon asne, i'ay grand peur que vous trembleriez encores plus que luy. Ceux de la Seree commençoient à rire, quand celuy qui auoit fait le conte leur va dire, Ce n'est pas tout, il faut qu'entendiez comme ils se despartirent. Car ce Capitaine estant picqué, va dire, à ce moine, qui fortoit du bateau avec son asne (ayant payé ce qui estoit deu au batelier, dès l'entree du bateau, comme faisoient les Romains) ie prie à Dieu qu'il vous donne ce que i'ay merité. Le Cordelier touchant son asne, sans s'amuser à ce qu'il disoit, luy va dire, l'en ay vne grande partie. Comment cela, repliqua le Capitaine? C'est, respond le frere mineur, que i'ay vne ceinture de corde, & vn fouët pour toucher mon asne : ayant la corde & le fouët, ay-ie pas vne partie de ce que vous auez merité? Encores que ce Capitaine trouuaft bonne ceste rencontre, ne s'en faisant que rire, si ne put-il retenir ce beau-pere ne son asne : dont tous ceux qui estoient dans le bateau furent bien marris, pensant que ce Cordelier en deust bien dire d'autres. Vn de la Seree ayant ouy parler du fouët du Cordelier, nous va demander pourquoy les Romains tenoient à plus grande ignominie d'auoir le fouët, que d'estre con-

damnez à la mort? Il luy fut respondu, que le peuple Romain auoit l'honneur en si grande recommandation, qu'il aimeit mieux mourir que d'estre fouëtté : au contraire des Turcs, qui ont le cœur si abieët & si bas, qu'ils ne trouuent pointignominieufe la punition du fouët : les Turcs faifans bien fouuent fouëtter leur Haga, leur Vifir, leur Baffa, leur Beglierbey, leur Saniaque. Et encores maintenant, adiousta-il, il se trouue des perfonnes qui ont le cœur si hault & genereux, qu'ils n'attendent point qu'on les face mourir en public, mais se tuent eux-mefmes, encores qu'ils ne foient condamnez à la mort : eftant bien dauantage de se tuer, n'estant point condamné à mourir, que d'endurer constamment ce qu'on ne peut euite. Il fut repliqué à cecy que c'estoit pluftoft faulte de cœur & pufillanimité, de ne pouuoir vertueusement attendre ce qui nous est arrefté d'en-haut, que courage, de l'auancer, comme nous pouuons remarquer du grand Roy François, lequel ordonna, que deux qui s'estoient coupez la main l'un à l'autre, parce qu'on les vouloit enuoyer aux galeres, feroient pendus. Les Romains difpenfoient de la guerre ceux qui estoient bleffez au poulce, comme s'ils n'auoient plus la prinfe des armes assez forte : parquoy Augufte confifqua les biens à vn cheualier Romain, qui auoit par malice, & pour faire fraude à la Loy, coupé les poulces à deux fiens ieunes enfans, pour les difpenfer de la guerre. Vatinius parauant ayant esté condamné à perpetuelle prifon, pour s'estre coupé le poulce de la main gauche, pour s'exempter de la guerre. Et auffi que Martianus dit, que si quelqu'un s'est voulu tuer, & il n'a peu, qu'il

est puniffable : celuy qui n'a pitié de foy-mefme, ne la pouuant auoir d'un autre, encores que ceste Loy n'ait peu empescher que plusieurs grands perfonnages Romains ne se foient auancez leur mort : ayans la vertu, l'honneur, la liberté en fi grande recommandation, qu'ils euſſent pluſtoſt enduré mille morts, que contreuenir à leur eſtime & reputation. Quelqu'un à ce propos prenant la parole, nous va conter qu'il n'y auoit pas long temps que deux foldats, preſts de mourir, debatoient de la gloire & de l'honneur : car eſtans près à executer, l'un pria ſon compaignon de luy octroyer un don : le quel luy demande, hé ! que veux-tu que ie face ? ne vois-tu pas l'eſtat où nous ſommes ? que ſçaurois-ie faire pour toy ? Si feras bien, s'il te plaift, luy repliqua ſon compaignon : c'eſt que tu me faces ce bien & ceſt honneur, que ie ſois pendu le premier, & auant toy. C'eſt grand cas, luy reſpond-il, que tu as touſiours aimé l'honneur & la gloire, & en toutes choſes eſtre des premiers. Va, ie le veux, luy va-il dire, à la charge que tu n'y retournes plus. Seneque à ce propos, adiouſta-il, dit que Caius Iulius ioüoit aux eſchets, lors que la ſentence donnee contre luy par Iules Ceſar luy fut prononcee : & qu'il dit à celuy qui ioüoit contre luy, Sçaez-vous que c'eſt, n'allez pas dire, quand ie ſeray mort, que vous m'avez gaigné, & me ferez teſmoins, parlant aux aſſiſtans, que i'ay plus beau ieu que luy. On dit qu'apres eſtre ſententié, qu'il le conta à ſon geolier, & qu'il eſcruitt deux ou trois paires de lettres, comme s'il en euſt attendu la reſponſe. Il n'y a pas deux iours, commença un Drolle à nous conter, qu'un gentil-homme aimait

mieux confesser que son pere & son grand-pere auoient esté punis de mort par la iustice, que d'estre estimé & mis avec les vilains & roturiers, tant la noblesse luy enflloit le cœur. Nostre Roy Henry, disoit-il, à qui Dieu vueille donner bonne vie, pour soulager son peuple de tailles & subides, beaucoup de perfonnes durant la guerre se difans gentil-hommes, enuoya par tout son Royaume des Commissaires, pour s'enquerir de ceux qui estoient d'ancienneté nobles. Et pour le sçauoir, ses commis firent commandement à tous ceux qui vouloient iouyr du priuilege de Noblesse, d'apporter leurs tiltres & comparoistre par deuant eux. Entre autres il comparut vn Cadet, bien gentil-homme, & d'ancienne maison : mais ne pouuant en sorte du monde prouuer sa noblesse, le Commissaire luy va dire : Monsieur, apportez moy seulement le partage qu'avez fait avec vostre frere aîné, par là ie verray si avez partagé noblement. Ce Cadet luy respond qu'il n'auoit iamais partagé avec luy, & que son aîné auoit tousiours tout retenu par force : & qu'il ne sçauoit rien prouuer de sa noblesse, sinon que deux de ses predecesseurs auoient esté decapitez par la iustice, & qu'on ne decapitoit en son païs que les gentils-hommes. Ce Commissaire se prenant à rire, luy va dire, il faut bien que soyez en ce païs gentils-hommes, car vous estes mauuais vilains. Ceux de la Serée ayans acheué de rire, se remirent sur vn propos qu'on auoit commencé, de ceux qui patiemment & constamment auoient enduré la mort. Et commença à dire quelqu'un : Ce n'est rien de la constance & assurance qu'ont eu les Grecs ne les Romains à endurer la

mort, aupres des Sauvages & Barbares, si nous voulons croire à ce que nous en trouuons par escrit : car i'ay leu, & ay ouy dire à gens dignes de foy, quelle asseurance & constance ont les Margejas & Toupinamboults, lesquels estans prins prisonniers en guerre, ne laissent à engraisser, & à se resjouir, encores qu'ils sçachent que leurs ennemis les nourrissent & engraissent, pour puis apres les manger, les ayans assommez. Et tant s'en faut qu'ils soient contristez alors qu'on les veut tuer, qu'au contraire, faultans, danfans, rians & beuuans ils vont à la mort : se vantans, avec vne audace incroyable, d'auoir mangé des parents de ceux qui leur veulent casser la teste : & qu'ils le mangent hardiment, s'asseurant vn iour en estre vangé par les siens : aussi les voisins de ceux-cy les appellent Caribes, qui est autant à dire comme hardis & courageux. Et si ay leu aux Essais de Montagne vne chançon faicte par vn prisonnier, qui ne sent aucunement la barbarie, où il y a ce traict : Qu'ils viennent hardiment trestous, & s'assembtent pour dîner de luy, car ils mangeront quand & quand leurs peres & leurs ayeulx, qui ont seruy d'aliment & de nourriture à son corps : ces muscles, dit-il, ceste chair, & ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore : sauourez les bien, vous y trouuerez le goust de vostre propre chair. Vousdriez-vous vne plus asseuree constance à la mort, que d'Arria, femme de Petus, laquelle persuadant à son mary de se tuer, pour euitier la cruauté de l'Empereur, arrachant l'espee de sa playe, elle luy presenta, avec

ceste parole, *Pate non dolet* : dont ont esté faicts ces quatre vers :

*Castu suo gladium cùm traderet Arria Pato,  
Quem de visceribus traxerat ipsa fuis :  
Si qua fides, vulnus quod feci, non dolet, inquit,  
Sed quod tu facies, id mihi Pate dolet.*

Les Ethiopes, dit vn autre, n'en font gueres moins : car ayans condanné vn homme à mourir, ne font que luy enuoyer vn signe, veu lequel, il luy est permis de se faire mourir de telle espee de mort que bon luy semblera : & si font si asseurez & constans, que c'est vne grande honte à ceux qui ne le font, & à tous les parents, tant ils ont en grande recommandation la reuerence qu'ils portent à leur Roy & Magistrat : encores que la peine redouble, quand celuy qui la souffre se la fait soy-mesme. Et se trouue qu'un de ce pais-là condanné à la mort, & la voulant eschapper, fut estranglé par sa propre mere. Lors quelqu'un repliqua, qu'il ne trouuoit pas bonne la coustume de ceux-là, qui permettent aux criminels de se faire mourir eux-mesmes, ne la coustume des Grecs, qui font mourir les condamnez en la prison : me semblant, disoit-il, que ceux font mieux qui font mourir les criminels publiquement, à cause de l'exemple & de la peur qu'on y prend. Et qui ne craindroit, disoit-il, d'estre pendu, voyant vn malfaieteur qui l'est ? Veut que les bestes craignent, & se corrigent, si on punit

quelqu'une de leur espece. Et à fin qu'on n'en doute, Pline escrit qu'un Capitaine Romain, estant en Afrique, trouua vn pais tout desert, à cause des Lyons qui le gastaient, & qu'en prenant cinq ou six qu'il fit pendre, il n'y eut en toute la contree puis apres pas vn Lyon qui fit aucun mal à personne : & ainsi la region se peupla. Et encores qu'en ce pais icy on punisse les voleurs & larrons publiquement, pour exemple, & qu'on les face mourir d'une mort bien cruelle, si ne void-on pour cela moins de crimes : là où les Barbares, entre autres les Perles, se châstient fort bien, encores qu'ils n'endurent nul mal, en prenant seulement leurs hauts chapeaux pointus, & leurs robes, que l'on pelle poil apres poil, & qu'on fouët deuant eux : car pour cela, vous les verriez avec pleurs crier & prier qu'on cesse, sans plus y retourner, là où ceux de ceste region ne s'en feroient que moquer. Et comme il y a des peuples, adioustoit-il, qui se corrigent aisément, & confessent librement leurs crimes, aussi en y a-il qui sont incorrigibles, & qui iamais ne confesseront le mal fait, avec toutes les tortures qu'on leur puisse bailler : comme il se pourra confirmer par une simple femme, nee d'affranchis, qui ne voulut par toutes gehennes & tortures reueler la conspiration faite contre Neron, & aim mieux endurer toutes cruautés, & mesme se tuer, pour sauuer & defendre des estrangers à elle incogneus : là où les Senateurs & Cheualiers Romains, sans auoir souffert aucuns tourmens, deceloient & nommoient les plus chers parens & amis qu'ils eussent, & si mettoient des personnes en peine, qui n'estoient point des complices.

Et, comme Tacite dit, que ceste femme merite bien vn nom (& la nomme Epicaris) pour n'auoir pas decelé de si grands Seigneurs, il eust aussi mieux fait, à l'exemple de ceste femme, s'il eust passé sous silence les Senateurs & Romains accusez de ceste coniuration. Et pour ce, repliqua vn de la Seree, que vous auez dit que ces grands Seigneurs accusez de la mort de Neron en accusoient qui n'en estoient nullement coupables, ie veux maintenir que la torture est vne chose sur laquelle on ne peut prendre grand iugement : Elian disant, que les Egyptiens enduroient si patiemment les tourmens, qu'ils mouroient plustost en la torture, que de dire la verité, & aussi que nous trouuons qu'un sacrilege, nommé Sambicus, ayant pillé le temple de Diane, ne voulant confesser le larcin, fut par l'espace d'un an tourmenté & gehenné iusques à la mort, dont est venu l'adage, *Sambico grauiora pati*. Et suis, adioustoit-il, de l'opinion de Montagne, qui dit que la torture est plustost vn essay de patience que de verité : car, comme il dit, la douleur me fera aussi bien dire ce qui n'est pas, comme ce qui est : que si celui qui n'a pas fait le mal est assez patient pour supporter ces tourmens, pourquoy ne le fera celui qui l'a fait, pour sauuer sa vie ? & aussi qu'en l'extrémité de la mort ou du tourment, peu de fois ou iamais, les meschans disent verité : qu'ainsi soit, vn esclau de Caton, estant conuaincu de larcin & gehenné, dit que Caton estoit participant au larcin. Qui donc estoit plus digne de foy l'esclau & le tourment, ou Caton ? Vn de la Seree, qui auoit esté en Turquie, nous va dire qu'il se trouuoit peu de personnes qui puissent en-



durer la torture de ce pais-là, & qu'elle est si violente, que sans rompre les ossemens, & sans beaucoup se travailler, on en tire la verité : laquelle torture se fait en mettant des pointes entre les ongles & la chair des pieds des malfaiteurs. Toutesfois, il va dire par apres qu'il auoit apprins depuis peu de temps, qu'il n'y auoit douleur si grande, que celle qui vient de la distillation d'eau froide sur le nombril, & qu'il n'y auoit gehenne qui peult tant tirer d'un criminel, que ce tourment, tant affeuré & resolu qu'il fust : combien qu'aucuns affeurent que les Millepedes, Cloportes, ou porcelets sain& Antoine, appliquez & retenus sur le nombril, font plus grand'rage & tourment. Parquoy ie ne puis penser, disoit-il, que ceux qui endurent les tortures patiemment, & sans rien confesser, ne portent sur eux quelques charmes, ou caracteres, ou breuets : car autrement ils ne scauroient endurer la moindre peine de ces tortures & gehennes : tous ces fortileges les rendans impassibles. Dequoy se doubtons les Iuges, font bailler aux criminels qu'on veut torturer, d'autres habits, & si les font tondre, principalement s'ils sont accusez d'estre enchanteurs & forciers : de peur qu'ils ayent certains caracteres ou versets engrauez ou escripts sur leurs testes, comme cestuy-cy prins de la Passion, *Non comminuetis os ex eo* : aussi qu'on dit qu'estans tondus, ils sont plus mols & susceptibles de sentir les douleurs, comme on dit de Samson tondu par Dalida, Hippolytus de Marfiliis estant en ceste folle opinion, que les charmes peuuent empescher qu'on ne sente la torture, dit qu'il faut souuent interroger le criminel, de peur qu'il n'vse de char-

mes, & die des mots, comme cestuy-cy : *Quem queritis? Iesum Nazarenum.* Et fait le conte d'un tailleur, lequel fut mis plusieurs fois à la question, sans rien confesser, & assura cest Hippolytus, qu'il n'auoit rien senty de tous les maux qu'on luy pensoit faire, par le moyen d'un gasteau duquel il auoit mangé, qui estoit composé de farine de froment, destrempee avec lait d'une mere & d'une fille. Mais s'ils ont prins quelques breuuages, repliqua quelqu'un, que pourra faire le Iuge? Car Albert afferme que la pierre nommee mephite, puluerisee & meslee en eau & beurre, & prise par celui qui doit estre torturé, fait qu'il ne sentira aucun mal. Cardan dit aussi que celui qui fera oingt d'opium, de chelidoine, de safran, & de la mouëlle & de la gresse d'un homme, avec de l'huile de lesards, ou s'il boit du vin, où il y aura eu dedans par huit iours de la semence de *portulaca marina*, que cela empeschera de sentir aucun mal, & par consequent de ne rien confesser. Toutesfois, selon aucuns, de Marfilis est digne d'estre moqué, qui a crey ces charmes, & qui vloit de contrecharmes : & disent qu'il est experimenté que toute la recepte qu'on baille à ceux qu'on met en torture, afin qu'ils ne sentent la douleur, n'est autre chose que le saumon destrempé en eau claire qu'on leur fait aualler, qui a ceste propriété de faire entierement assoupir les sens. Je trouuerois bien encor meilleur, va dire un autre, sans les bourreller tant, si Plin dit vray, qu'on donnaist aux criminels soupçonnez de quelque delict dedans du vin, une herbe nommee archimenide : laquelle beuë fait dormir, & estans endormis on tirera

d'eux la confession du faict beaucoup mieux que par toute autre forte de torture & question. Que si on ne peut trouuer de ceste herbe, il ne faut que leur donner bien à boire de bon vin, car il n'y a point de meilleur & plus doux tourment que le vin, pour faire dire des choses qu'on ne sçauroit autrement iamais sçauoir, avec toutes les peines qu'on pourroit inuenter, la verité estant au vin : à ceste cause Platon dit verité estre fille de Bacchus. Je trouuerois encore plus seur, va repliquer vne Fesse-tonduë, de peur que vos charmes & receptes ne fussent veritables, qu'on me fist sortir de prison, si i'estois criminel, comme Vier dit qu'il fut fait à Venize, où l'on trouua moyen de sauuer vn prisonnier, le faisant fortir avec tous les autres, en mettant vne certaine herbe contre les ferrures, lesquelles s'ouurirent incontinent. Puis adioust, qu'il nous diroit bien comment sans herbes ne enchantemens deux accusez de crime sont fortis de la prison, & sauuez. Le premier, commença-il à dire, estant en vne basse-fosse, fit le malade, & demandant confession, on luy descend en bas, où estoit ce criminel, vn Cordelier, lequel fut estranglé par ce prisonnier, lequel prenant les habillemens du Confesseur, se fait monter en hault, & le Geolier pensant que ce fust le Cordelier, le laisse fortir. Le second prisonnier fut quasi sauué en mesme façon : car la femme de Ferrand de Gonçales, Prince d'Italie, voyant son mary prisonnier, & en danger de sa vie, le fut voir : laquelle conseilla à son mary de prendre ses habillemens, & qu'elle prendroit les siens : ce qu'il fait, & le mary estant habillé en femme, & la femme en homme, elle

demeure en la prison, & le mary se sauue, & le laisse-on sortir pensant que ce fust sa femme, estant vestu de ses habillemens. Mais si ceste femme a esté punie, disoit-il, pour auoir fait vn acte si vertueux & recommandable, ie ne l'ay sceu iamais sçauoir. Or bien, va dire vn autre, laissons-là ceste pitoyable femme, & parlons vn peu des executeurs de la haulte iustice : ce qui ne sera hors du propos de la Seree, car ce sont eux qui pendent, qui fouettent, & font tous autres actes de punition corporelle : les Latins les appellent *carnifices*, & les François, bourreaux : leur nom & leur office n'ayans point esté anciennement si infame & reietté qu'il est maintenant de plusieurs nations. Car il a esté vn temps, que les gardes, les ministres, & les satellites des Princes & Magistrats faisoient ce que les bourreaux font maintenant. Les satellites d'Herodes couperent dans la prison la teste à saint Iean. Saül commanda à ses gardes de mettre la main sur les Prestres, qui auoient baillé des viures à Dauid. Les soldats du Preteur Pilate crucifierent Iesus-Christ. Aux guerres ciuiles, on s'est toujours aidé des gens-d'armes à faire les executions & les mandemens de ceux qui y commandent : lesquels executeurs puis apres on a en grand' haine & crainte, ceux mesmes qui les ont mis en besongne, estimans qu'ils en feroient bien autant contr'eux, depuis qu'ils se sont desbordez à telles meschancetez. Et encores qu'aujourd'huy les bourreaux ne facent rien sans commandement de la Iustice, si est-ce que cest office n'est pas beaucoup enuié, & si vn bourreau est mort, ou recusé, on est en grand' peine d'en trouuer vn autre, car c'est

vne mort d'auoir affaire à eux. Escoutez donc, adiouta-il, comme vn mattois fut accoustré pour auoir recusé vn bourreau, & dict mal du mestier : fondant sa recusation, que luy & le bourreau qu'on luy vouloit bailler, auoient eu querelle ensemble, & que depuis il s'effloit vanté que si iamais il tomboit entre ses mains, qu'il l'accoustreroit en chien courtaut. Le luge, qui estoit apprentif de iustice, reçoit ses causes de recusation, & enuoya querir vn autre bourreau. Estant venu on luy met ce mattois entre les mains, qui fut fouëtté à poids de marc, pour auoir recusé & dit mal d'un de son estat & vacation : encores que ce mattois luy eust promis de l'argent pour le traicter doucement, & luy permettre d'aualler avec du vin de la semence de *Bruca*, qui est de la Roquette : cela endurcissant si bien la peau, qu'on ne sent pas grand mal du fouët. Ce fouëtté, en se vestant, va dire à cest executeur de la haulte iustice, qu'il s'en repentiroit. Et de faict, de là à quelque temps, trouuant son bourreau en vne foire en attendant pratique, le va quereller, l'appellant traistre & meschant, de ce qu'il ne l'auoit pas prins en homme de bien, mais par le derriere : tellement que ce mattois en s'entrebant avec son bourreau, trouue moyen de luy mettre vne bourse en sa poche qu'il venoit fraischement de couper, les pendans saignans encores. Ce bourreau estant visité à l'institution de ce mattois, & trouué faisi de ceste bourse, fut condamné à estre pendu & estranglé : parce qu'estant vn des principaux de la iustice, on pensoit qu'il eust faict vn tel acte en pleine foire. Ne se trouuant point de bourreau pour faire

l'execution, nostre mattois s'offre à faire l'office, ayant enuie d'auoir sa reuange. Estans tous deux à l'eschelle, le bourreau qui est icy le patient, enuifageant celuy qui le vouloit pendre, luy va dire, Est-ce pas toy à qui i'ay baillé le fouët n'y a pas long temps, & tu me dis que ie m'en repentirois, & qui l'autre iour à la foire me voulus outrager, disant que ie t'auois prins par le derriere, & non pas en homme de bien, & par le deuant? Serroit-ce point toy qui mis en ma poche vne bourse coupee? Il n'auoit quasi pas acheué, disoit celui qui faisoit le conte, de dire tout cela, que le mattois, qui est à ceste heure le bourreau, luy va bailler la jambette de Breton, en luy disant, Hé! vous jafez. Le Preuoist voyant qu'on auoit auancé ce criminel, voulut sçauoir ce que le patient auoit diët, & demanda à celuy qui l'auoit ainfi ietté : Qu'est-ce que ce pauvre homme disoit? que ne l'as-tu laissé parler à son aise, sans tant le hastier? Ce mattois de bourreau luy respond, Il jasoit trop, & si commençoit à refuer. Ceux de la Seree commençoient à rire, encores que ce fust vne Tragedie, quand quelqu'un leur va dire qu'il vouloit faire vn conte d'un Iuge qui ne vouloit pas qu'un bourreau, qu'il auoit enuoyé querir bien loing de là, perdist ses peines : disant à ceux qui assistoient au procès avec luy, Messieurs, ie serois bien d'aduis que l'accusé fust absous, mais puis que le maistre des oeuvres est venu, il vaut mieux qu'il soit pendu : autrement quand on aura affaire de luy, on n'enourniroit pas. A la verité, disoit celui qui faisoit le conte, vous sçaez que c'est vne mort d'auoir affaire à eux, & pource qu'ils ne sont gueres de leur mestier,

ils se font tenir : que si vous ne leur voulez bailler ce qu'ils demandent, ils vous diront, Faites-le vous mesmes : & aussi qu'on ne les met en besongne que le moins qu'on peut, estans les bourreaux reiettez de tous ceux qui les cognoissent : parquoy, adioustoit-il, ie voudrois que l'executeur de haulte iustice fust separé du peuple, & habillé en telle forte qu'on le peust remarquer d'auec tous les autres : & ie trouue bon ce qui se pratique en quelque contree de nostre France, où le bourreau a vne potence au deuant de son vestement, & l'eschelle par le derriere. Quelqu'un se prenant à rire, & se fâchant d'ouïr parler des bourreaux, les haïssant sur toutes choses, pria la compagnie de luy bailler audience : l'ayant obtenuë, il va commencer ainsi. Il y auoit vne grand' Dame, laquelle estant à Marseille alla visiter les galleres, comme c'est la coustume des estrangers, tant pour les voir, que pour leur distribuer quelque aumosne, & achepter d'eux quelques petites singularitez qu'ils sçauent gentiment faire. Or ceste Dame en visitant ces pauures forçats, & leur distribuant de son bien, leur demandoit combien il y auoit qu'ils estoient à la cadene, puis les interrogeoit pourquoy ils y auoient esté mis. La plus-grand'part de ces galleriens luy disoit franchement, & à ses Damoiselles, dequoy ils estoient accusez : sinon vn genereux soldat, qui ne voulut iamais confesser pourquoy il estoit là. Toutesfois importuné par ceste Dame, & par ses Damoiselles, en fin leur va dire, qu'on l'auoit accusé d'auoir eu affaire à vne Oye, parce, leur disoit-il, qu'on luy auoit trouué vne plume sur son chose. Ceste Dame estonnee de la

grandeur de son courage, cogneut bien qu'il ne falloit jamais rememorer le mal qu'ont fait de pauvres gens, ne pourquoy ils sont punis, la memoire ne leur faisant que rengreger leur peine. Si est-ce que ceste Dame l'ayant enuifagé, le recogneut, & se fâchant de sa responce, luy va dire : Mais comment auriez-vous fait ce de quoy on vous accuse? car on dit qu'ayant esté prins des Turcs, qu'ils vous ont châtré, & qu'outre ils vous ont coupé vostre cas, comme ils font aux eunuques qui gardent leurs femmes. Lors ce forçaire va repliquer, Ma damoiselle, les Turcs m'ont fait plus de faueur qu'aux autres, car ils m'en ont encores laissé quatorze pouces, à vostre commandement. Possible, adiousta quelqu'un, que ce braue soldat ne vouloit pas confesser ce qu'il n'auoit pas fait : car bien souuent par vengeance, par faux tesmoins ou pour estre mal informé, ou par corruption, ou pour n'entendre pas bien vne loy, vne coustume, ou vn fait, on baille de mauuaises sentences, comme vous entendrez cy apres, mais que ie vous aie dit, auant que fortir des Galeres, comme vn Iuge condamna vn criminel à seruir le Roy de forçat és galeres par effigie : & comme vn autre Iuge fit pendre vn ieune enfant, pour auoir outragé & battu son pere : puis il fut trouué par ceux qui cognoissoient bien sa mere, qu'il n'auoit point meffait ne offensé son pere, mais ouy bien le mary de sa mere. Que s'il auoit outragé sa mere, qui est tousiours certaine, on ne scauroit faillir à la punition. Et ceste incertitude de pere, disoit-il, est cause que les Atheniens pouuoient bien se marier à leurs sœurs de pere, mais non pas à leurs sœurs de pere



& de mere, qu'ils appelloient *germanas sorores*, comme m'a appris monsieur Muret : qui dit que Cimon fut banny des Atheniens, pour auoir espousé sa sœur de pere & de mere, qu'il appelle *germanam*, & non pas sa sœur de pere, qu'il nomme *consanguineam sororem* : n'estant pas en quelque pais defendu le mariage qui est fait entre le frere & la sœur de pere à cause de l'incertitude du pere. Vn de la Seree repetant ce qui auoit esté dit qu'on auoit pendu vn qui n'auoit pas battu son pere, va dire que s'il estoit son parent, il feroit retracter la sentence à cause de l'infamie du gibet. Auquel il fut repliqué, qu'une mort n'estoit point plus honteuse qu'une autre, sinon entant que le patient est spectacle des assistans : car ce n'est la mort, mais le crime, qui fait le vitupere : & qu'un Euesque de Strasbourg ne trouua point les fourches patibulaires estre vne chose si infame qu'on l'a faict : veu qu'il estima tant le gibet, qu'il se fit enterrer apres sa mort au pied d'une potence, pour la memoire de la Passion de nostre Seigneur Iesus-Christ. Vne Fesse-tonduë alors va dire, que c'estoit vne belle chose qu'un gibet, & bien superbe & exaltee, dautant qu'on ne peut monter plus haut : & à ce propos nous conta d'un à qui les Bohemiens, & diseurs de bonne aduenture, auoient faict à croire qu'il seroit vn iour quelque grand personnage, & ils dirent vray, car il fut pendu ; & voici l'Epigramme d'un Martial François :

*Et Nostradamus & Rembure,  
Et tous les Deuins plus vantez*

*Ont esté par toy frequenter  
Pour sçauoir ta bonne aduenture :  
Ils ont predict que tu serois  
Vn iour plus hault que tous les Rois :  
Et voicy qu'on te mene pendre.  
N'ont-ils pas dit la verité?  
Car tu t'en vas si hault monté,  
Que nul ne veut si hault pretendre.*

Nostre Fesse-tonduë voyant qu'on ne rioit point de son conte, en va faire vn autre en ceste sorte. Il n'y a pas long temps qu'en nostre ville vn mattois fit vn bon tour à vn Lieutenant : c'est que ce Iuge le voulant mettre prisonnier, & estans tous deux à la porte de la prison, se vont prier à qui entreroit le premier. Le mattois, que le Iuge vouloit emprisonner, luy va dire, Monsieur, ie n'entreray pas auant vous, il ne m'appartient pas, ie ne feray pas, s'il vous plaist, ceste faulte. Le Iuge entré en la prison, le galand de mattois tire la porte à luy, & le r'enferme dans la prison, & s'oste de là, ce pendant que ce Iuge veut faire l'encrou de son prisonnier. Mais ce Iuge fut bien esbahy qu'en lieu de faire l'escrou de son mattois, on fait le sien : & encores plus quand il vid tous les prisonniers, qui mettans la main sur luy le contraignent à payer sa bien-venue, sans auoir esgard à toutes ses remonstrances. Le conte acheué, on disputa s'il falloit dire l'encrou ou l'escrou, apres que quelqu'un de la Serce eust dit que c'estoit vn mot Grec, qui signifie

*intrudere*, selon monsieur Cujas. Laissant ce doute, & sans bouger de la prison, quelqu'un va soutenir que c'estoit mal fait de tenir les personnes si long temps prisonnières, veu que la loy dit que la prison est pour la garde & non pour la peine. Ce qui fut confirmé par Plutarque, qui dit que les Lydiens auoient vne loy, par laquelle ceux qui auoient mauuaise langue estoient confinez pour demy an en vn lieu separé, & que plusieurs fois estoit aduenu que telles gens eslisoient plustost de demeurer trois ans en galere, que non pas vn demy an renfermez. Et puis nous va dire, qu'il aimeroit mieux estre banny toute sa vie, que d'estre vn an prisonnier : parce, disoit-il, que nous deuons tenir le firmament pour les bornes de nostre país, & nul au dedans d'icelles se doit reputer pour estranger & banny : & que Socrates disoit, qu'il ne pensoit pas estre d'Athenes ni de Grece, mais du monde : & que quand on disoit à vn Grec, les Synopiens vous ont banny, Et moy, respondit-il, ie les ay confinez dedans leur país de Pont, à la charge qu'ils n'en bougent iamais : trouuant ceux qui l'auoient exilé plus bannis que luy, qui pouuoit aller par tout ailleurs, & y viure autant bien qu'en son país. Et puis nous contoit que ce Grec banny de son país, arriuant en vne petite Isle, où les habitans estoient bien pressez, demanda à son hoste pour quelle crainte on bannissoit les delinquans, & que quand son hoste luy eust respondu, que c'estoit pour le crime de faux, luy va dire, Hé ! que ne fais-tu donc quelque fausseté, à fin de sortir de ceste estroicte prison ? Quelque autre se mettant à la trauerse à parler des bannis, va demander pourquoy les

Romains banniffans & exilans les meſchans, les dele- guoient à l'ifle de Sardaigne, pluſtoſt qu'ailleurs. A qui on fit reſponſe, que c'eſtoit à cauſe du mauuais air & du climat de ce païs-là, qui en peu de temps les faifoit mourir.

Ceux qui ſont bannis de Portugal, adiouſtoit vn autre, ou qui ont fait quelque cas digne de mort, ne laiſſent à aller & venir par tout Portugal, & ne les oſeroit-on mettre priſonniers, pourueu qu'ils meinent & portent vendre du bled, & diſent tout hault, *Traho didoigo*, c'eſt à dire, le porte du bled à vendre. Vn de la Seree, voyant qu'il eſtoit tard, & qu'il eſtoit temps de ſe retirer, nous va conter d'un Iuge qui eut bonne grace à bannir deux criminels tout à la fois, & par meſme ſentence, en diſant, Vn tel fortira de ce païs, & ſon compaignon courra apres : auſſi, va-il dire, ie ſuis d'aduis que la moitié de la compagnie forte d'icy, & que l'autre aille & coure apres, toutesfois ſans faire grand bruit, principalement ceux qui paſſeront deuant la maiſon de noſtre Cenſeur, & qu'ils facent comme faiſoient les Romains, leſquels en reuenans de ſoupper eſteignoient leur feu, & nommément quand ils paſſoient deuant la maiſon de Tiberius Gracchus, de peur qu'on eſtimast qu'ils s'addonnoient plus aux banquets, à la gourmandiſe, & au vin, qu'il ne falloir : ce Gracchus leur reprochant qu'ils faiſoient leurs foſſes avec les dents. Et encores qu'il ſoit bien nuit, leur diſoit-il, vous vous pouuez bien retirer ſans feu, ainſi que les Lacedemoniens, leſquels apres auoir ſouppé en la ville, ſe retiroient en leurs maiſons ſans torche ni lumiere, ne leur

estant permis d'aller la nuit, ni là, ni ailleurs, avec de la clairté : à fin qu'ils s'accoutumassent à cheminer par tout affeurément, sans rien craindre, la nuit ne le iour.





## QVINZIESME SEREE.

*Des Larrons, des Voleurs, des Picoueurs & Mattois.*

**D**VRANT les troubles, encores que les guerres ciuiles nous rendissent particuliers, chacun estant empesché, les vns à se sauuer, les autres à garder ce peu qui leur restoit, aucuns à secourir leurs parents, amis & voisins : si est-ce que quand on nous permettoit vn peu de respirer, nous ne laissions à nous assembler, & de manger & boire ensemble, à fin de nous resioûir autant que le temps le permettoit : &, comme dit vn des mieux disans de ce temps,

*Le feu, le vin, la table,  
Les chansons, & les ris,  
Et le ieu delectable  
Recreent les esprits.*

*Qui est-ce qui n'oublie  
Tout l'importun effort*

*De la melancholie  
Compagne de la mort?*

*Quand la table chargee,  
De mille mets plaisans,  
Void la troupe arreegee  
Tromper le cours des ans !*

*Et qu'en l'or qui escume,  
De main en main volant,  
Toutè la troupe hume  
Le vin doux & coulant ?*

*Vin qui seul est au boire  
Le vray fleuve d'oubly,  
Abyssmant la memoire  
Du soin enseuely.*

*Viuons, & pour l'enuie  
Des refueurs mesdisans  
Ne priuons nostre vie  
Du doux fruit de ses ans.*

*C'est louer en son aurre  
Cest excellent ouurier,  
Qui a fait le chef-d'aurre  
De l'yniuers entier,*

*Qu'yser à grand'largesse  
Des grands biens qu'il nous fait  
Pour benir sa haultesse  
De parole & de fait.*

N'a pas dit aussi ce sage Homere ?

*Je ne voy fin qui se doine choïsr  
Plustost que viure en ioye & en plaisir,  
Et estre assis à vne bonne table  
Avec bon pain & viande delectable :  
Finalement où soit vn sommelier,  
Qui pour verser ne se fasse prier.*

Mais au lieu de nous resjouir, en beuans & mangeans les vns avec les autres, il arriua qu'au commencement du souper on recita tant d'histoires Tragiques, qu'en lieu de nous recreer de quelques propos ioyeux, comme auions de coustume, on se met à reciter ces vers du precedent autheur :

*Quelle tempeste, hélas ! quel orage assez fort  
Pourroit bien égaller le furieux effort  
Qui tout au long d'vn an par la Françoisse terre  
A faict courir l'effroy de ceste horrible guerre ?  
Qui trainoit apres soi mille & mille malheurs,  
Pour faire à l'aduenir couler cent mille pleurs ?  
Si la posterité veut croire en nostre histoire  
Ce que ceux qui l'ont veu à peine peuuent croire.  
Quant à moy ie ressemble à ceux qui en dormant  
Songent vn cas estrange, & plein d'estonnement,  
Ils debatent en eux, mesmes durant leur songe,*



*S'il est vray ce qui s'offre, ou bien si c'est mensonge,  
 Auoir veu les François, iadis si bien vnis,  
 Eux-mesmes deuenir d'eux-mesmes ennemis,  
 Forcenez, insensez, & d'une rage extresme  
 Combatans leur prochain se combatre soy-mesme :  
 Auoir veu les subiects deffous vn mesme Roy,  
 Ne sçachans la plus-part ne comment ne pourquoi,  
 Se piller, se tuer, & pour s'entre-defaire  
 Implorer le secours d'une gent estrangere :  
 Je ne me pouuois bien persuader en moy  
 Que ie deusse à mes yeux adiouster tant de foy,  
 Et ne fust que du mal les trop viues atteintes  
 Ont trop bien fait sentir les choses n'estre feintes,  
 L'aurois pensé refuer, & serois incertain  
 Que ce fust chose vraye, ou bien vn songe vain.*

La plus-part de la Seree attribuant ces mal-heurtez  
 sur le temps, & regrettant infiniment d'estre venus au  
 monde en vn si desbordé aage, fut rembarree par vn  
 des leurs : lequel alleguant Seneque, va dire, que  
 ceux-là se trompoient grandement, qui attribuoient les  
 vices à nostre siecle, chacun s'en deschargeant sur le  
 temps : les vices estans és hommes, & non és saisons.  
 Que s'il veut, disoit-il, estimer la licence d'un chacun  
 siecle, on n'a iamais esté plus ouuertement vicieux qu'en  
 la presence de Caton, de Pompee, de Cesar, de Cice-  
 ron : quand Claudius, coupable d'adultere commis avec  
 la femme de Cesar, ayant violé la sainteté du sacrifice,  
 fut abfous par le maquerellage & prostitution des prin-

cipales Dames de Rome, qui fut exigé pour le salaire des luges. Nostre hôte ayant ouy ces discours, & voyant la compagnie plus triste que de coustume, va ordonner, que celui qui rafraischiroit les vieilles playes, & nous contristeroit, en nous faisant souuenir des choses passées seroit puny aussi bien que le Poëte Phrynicus pour auoir esmeu à compassion & à plorer les Atheniens, en leur exhibant vne Comedie de la prinse & destruction de la ville de Milet : & que Pol, excellent iouëur aussi de Comedie : lequel en representant vne, où il falloit exhiber vne douleur, apporta secrettement & les os & le cercueil de son fils mort : remplissant tout le theatre de vrais pleurs & gemissemens, dont il fut repris & puny. Que si vous voulez, disoit nostre hôte, parler des larrons, vous ne conterez que des larrecins ioyeux de Mercure, qui sentent le bon Patelin, ou le fin Panurge, ou le rusé Mattois. Et pour vous y acheminer, ie m'en vay vous conter ce qui arriua ces iours passez. C'est commença-il à dire, qu'il a esté crié que tous eussent à porter la croix : or est-il, qu'il s'est trouué vn maistre tailleur, qui n'en ayant point, à esté amené deuant le luge, qui luy demande pourquoy il n'obeissoit à l'Edict, en portant vne croix aussi bien que les autres. Lequel a respondu au Magistrat, qu'il ne pouuoit pas porter la banniere, & la croix, non plus que sonner les cloches & aller à la procession. Ayant acheué son conte, vn autre commença ainsi le sien. Il demeure, non gueres loin de mon logis, vn homme auaricieux (nommez-le bon mesnager si vous voulez) qui se plaignoit ces iours passez à vn sien voisin, assez bon vilain, de ce qu'il luy

falloit bailler en present la moitié d'un pourceau, qu'il vouloit faire tuer, l'ayant sauué durant le siege de la ville. Ce voisin luy conseille de le faire tuer secretement, & dire par tout qu'on luy auoit desrobé, & qu'aussi bien s'il ne faisoit cela, on prendroit son porc, & qu'encores qu'on l'eust marchandé, ces bailleurs de soing à la mule, n'en bailleroient rien, & ne faisoient que dire, apres qu'ils auoient prins & marchandé quelque chose, le vous enuoiery de l'argent par le borgne. Le maistre du pourceau trouuant bon ce conseil, va aßeurer son voisin qu'il le feroit ainsi, le priant de le tenir secret, & qu'il luy en bailleroit vne bonne rilee. De là à quelques iours ce pourceau fut desrobé par ce mesme voisin à qui le maistre du porc s'estoit conseillé, encores qu'il fust en vn bon tect en sa maison, & que ce soit vne beste mal-aïsee à desrober par sa gronderie : mais depuis on m'a dit que ce voisin qui auoit larronné ce pourceau, luy auoit baillé à manger le foye d'une souris dedans vne figue, & de la ceruelle d'un corbeau en vn morceau de pain. Ce bon mesnager bien fasché de son porc, se venant plaindre à son voisin, luy va dire que d'assurance on luy auoit desrobé son pourceau la nuit du leudy, & s'il n'en auoit pas ouy parler par la ville. Le voisin en le regardant luy va dire : ô que tu fais bien de dire comme ie te conseillay l'autre iour ? ma foy, tu fais si bonne mine, que moy mesme, qui sçay la farce, y serois trompé : ie m'asseure que si tu fais tousiours si bonne grimace, il n'y aura perfonne qui ne t'en croye. Cestuy qui auoit perdu son porc, aßeura avec iuremens ce voisin, qui

le sçauoit aussi bien que luy, que ce n'estoit point feinte, ne ce qu'il pensoit : & que veritablement on luy auoit defrobé son porc. Le voisin, faisant du fasché, luy va dire qu'il entendoit bien la morsure, & que c'estoit pour le frustrer d'une rillee, aussi bien que les autres. Veu l'auarice de cest homme, va repliquer vn de la Seree, ie croy que ce Conseillier l'auoit pluost fait par raillerie qu'autrement. Appelez-vous cela passe-temps & ioyeuseté, luy va dire celuy qui auoit fait le conte, de iouer vn tel tour à son voisin, tant taquin soit-il, apres vn long siege de ville, qu'on ne trouuoit rien dix lieues à l'entour? Pensez-vous que ce ne soit rien d'un bon porc bien gras, comme estoit le *porcus mysticus*, en si grande cherté de chair? Galien dit que la chair de pourceau, vn peu salee, à fin de corriger son humidité & viscosité, est la meilleure de toutes les chairs, & la plus delicate : parce qu'elle est temperee de chaleur & d'humidité. Auicenne dit qu'il n'y a chair plus conuenable au naturel de l'homme que ceste chair : l'une ayant grande ressemblance à l'autre. Que si vous auiez tasté, disoit celuy qui auoit fait le conte, des pourceaux des Indes Occidentales, qui sont nourris du marc qui reste des cannes de succe, vous confesseriez n'auoir iamais mangé de meilleure viande. Aussi n'y a-t-il point de viande plus à propos à la tauerne, & en plus grande quantité, que celle de pourceau, ni qui se puisse apprestier en tant de sortes, ayant bien cinquante diuersitez de goust : combien que ce soit tousiours chair de pourceau, que la saulce diuersifie, comme disoit l'hoste de Flaminius : n'entrant en cuisine viande plus à propos

pour toutes faulces, que celle-là, ne qui serue tant pour apprester les autres. C'est pourquoy les Comiques disent que les gourmands & hanteurs de tauernes, ne demandent que du pourceau, mesmement s'il est salé : le seruiteur de Plaute disant à ce propos, Quelle destruction ie feray du iambon & dy lard ? Les Romains, adioustoit-il encores, ont eu en si grand'estime le pourceau, au contraire des Iuifs, qu'ils auoient de coustume d'en manger du lard aux Calendes de Iuin, à la feste de la Deesse Carne, & si immoloient le pourceau au sacrifice de Cerés, parce qu'il signifie la fertilité de la terre, la truie faisant aucune fois d'une ventree seule bien vingt petits pourceaux : & si ne faisoient iamais trefues ny paix sans le pourceau, ni nopces sans l'immoler auant le souper. Que ce soit une bonne viande, vous le pourrez apprendre des anciens, qui mangeoient en leurs plus grands festins un pourceau, qu'ils appelloient le porc Troyen, parce qu'il estoit plein & farcy de tourtres, & autres oiseaux, comme Cincius reproche à ceux de son temps, leur persuadant de recevoir & garder la loy de Fannius. La chair de pourceau va repliquer un autre, fera tant bonne que vous voudrez, si est-ce qu'il n'est icy question que de harnois de gueule, encores entre voisins & amis, & ne scauroit estre dite qu'une raillerie ioyeuse & fine. Elle n'est pas si fine, luy fut-il respondu, que la corde n'y paroisse : & si celuy-là se met en grand danger d'estre accusé & surprins, qui se met à desrober un pourceau : aussi bien qu'il est malaisé d'enleuer furtiement un bournois d'abeilles, parce que ces mouches haïssent mor-

tellement & piquent à outrance les larrons, & aussi qu'on dit qu'un effain defrobé ne profite jamais. Que si vous vouliez soutenir, adioustoit-il un tour de passe-passe que j'ay veu faire à un Cordelier ie l'excuserois bien plustost, que le larrecin d'un porc : & voicy comme il en alla. Un Franciscain & moy estans à soupper en la maison d'un bon gentil-homme, il arriua que le fratre se met au beau milieu de la table, & pensant estre là en un bon lieu, & en la place des niais, il void que deuant luy la table n'estoit gueres garnie, & que les deux bons bouts estoient chargez de viande. Parquoy il se met à parler Latin, dire ainsi : *Ejuriunt medij, saturantur primi & imi : contra qui dicunt medium tenuere beati.* Le maistre de la maison, lequel, de bonne fortune pour luy, entendoit le Latin, va pouffer deuant luy force mets qu'on auoit seruy au haut bout de la table. Nostre Cordelier remerciant nostre hôte, commence à officier, & voyans qu'il restoit un pasté de venaison tout entier, le prend, & le met en sa manche, deuant tous, qui ne s'en firent que rire : mais moy, ie ne me peu tenir de luy dire le prouerbe Pythagoric, *Chreneci ne infideas* : & puis, comme l'interprete saint Hierosme, ie luy dy encores, *Frater nonne scriptum est, non esse curandum de crastino ?* Et ne sçavez-vous pas que ie ne sçay quel ancien dit :

*Celuy qui se soucie moins du demain  
Arriue plus ioyeux au lendemain ?*

Le Cordelier se doutant bien de ce que ie voulois dire, me respond : Aussi n'ay-ie foucy de demain, car i'ay vn pasté en ma manche. Le maistre de la maison nous voyans rire, & ayant sceu la responce gaillarde du Cordelier, commanda qu'on lui donnaist vn autre pasté, afin qu'il n'eust foucy ni du lendemain, ni du iour d'apres. Pourtant disoit celuy qui auoit fait ce conte, ie ne deuois point mettre cecy en ceste Seree, car il n'y a rien qu'une gallantise. Puisque vous avez trop parlé, repliqua vn de la Seree, vous n'aurez point la toile dont est question au conte que ie m'en vois vous faire. Il n'y a pas huit iours, commença-il à dire, qu'estant en vne foire, voicy arriuer vn homme, lequel voyant des villageois à double rang, ayans sur l'une de leurs espaules de pieces de toile qu'ils vouloient vendre, autant derriere que deuant, met son eschine contre celle d'un de ces vendeurs de toile, & tout bellement attache avec vne espingle, au deuant de sa jaquette, la toile qui pendoit derriere l'eschine de ce vendeur. Le le regardois faire, sans scauoir où il tendoit quand ie vey qu'en se tournant il se renge avec les autres vendeurs de toile, ayant la toile d'un de ceux-cy sur son espaule, comme les autres : en disant à celuy à qui il auoit si subtilement arraché sa toile de dessus son espaule (lequel se tourmentoit bien fort) si tu eusses ainsi attaché ta toile avec vne bonne espingle, comme i'ay fait, on ne te l'eust pas desrobée. l'estois marry, adioustoit celuy qui faisoit ce conte, de ce pauvre homme qui perdoit ainsi sa toile, & si riois, voyant avec quelle façon on la luy auoit fait perdre. D'y mettre ordre, il ne m'estoit pas possi-

ble : car ce pauvre homme se fourra si auant en la presse, que ie ne le vey oncques plus. On en feroit, va dire quelqu'un, vne aussi bonne farce comme du villa-geois, qui voulant vendre sa peau, se mit au rang des chanoines, qui auoient leurs aumusses sur les bras : ou comme on feroit d'un petit mattois de mercier, qui affronta un gentil-homme : & voicy comment. Ce porte-balle ayant desployé sur vne tombe de cimetiere, où se tenoit la foire, des espingles, des peignes, des flejollets, des Almanachs, & des las, il arriua un gentil-homme d'assez bonne façon, lequel achepta de ce blefche pour quatre ou cinq sols de sa marchandise, lui demandant le reste d'un escu. Ce petit mercier luy dit qu'il n'auoit point de monnoye, & qu'en luy donnant l'escu, il l'iroit changer & luy apporteroit son reste. Le gentil-homme luy ayant baillé l'escu : le petit mercier le prie cependant de bien garder sa boutique : où estant assis il attend longtems son homme. Autres gentils-hommes ses voisins, ayant remarqué tout cela, & se doutans bien de ce qui deuoit aduenir, s'approchent de ce gentil-homme, & luy demandent, Sire, combien vendez-vous vne aulne de galon. Lors il se leue de dessus la tombe & laissant la boutique & la marchandise, pria les autres merciers, qui sçauoient bien le tour de la matre, de ferrer la marchandise de ce bon marchand, & qu'il luy donnoit son escu, & que c'estoit un tour de Patelin. Un autre de la Serree va dire, que si on luy vouloit bailler audience, il conteroit un autre tour de Panurge, dont on pourroit tirer vne bonne farce à trois personnages, d'un Curé, d'un marchand, & d'un mat-



tois. Il se trouua, disoit-il, en vn Sinode vn mattois, enfant legitime de la matte, qui va voir à vn bon homme de Curé, qui auoit comparu à ce Cene, vne grosse bourse de cuir en son sein, les courroyes attachees à sa ceinture, à l'ancienne mode. Ce mattois prie ce Curé de luy faire vn plaisir : c'est de prendre la peine de venir iusques là aupres, en la boutique d'un marchand chappier, à fin d'essayer vne chasuble qu'il vouloit achepter pour son oncle, lequel estoit de la mesme grandeur & grosseur que luy. Estans tous deux entrez en la boutique, le marchand met sur le Curé la chasuble, pour luy essayer. Le mattois voyant son Curé enchapé, va dire au marchand, que la chape qu'il vouloit achepter pour son oncle, luy sembloit plus courte par deuant que par derriere. Le marchand luy respond, que la bourse du Curé, ainsi pleine qu'il auoit en son sein, en estoit cause : parquoy tous deux prièrent ce Curé de la laisser, ce qu'il fit incontinent. Mais il n'eut pas si tost posé sa bourse sur le tablier & contoir, que ce mattois ne s'en faist, s'enfuyant à toute force. Ce Curé voyant emporter sa bourse, fort aussi de la boutique, & tout chappé comme il estoit, court apres le mattois qui emportoit sa bourse, en criant, Au larron, au larron, il m'a osté ma bourse. Le marchand pensant que ce fussent gens attiltrez pour gourrer sa chasuble, qui estoit de velours cramoisi, va aussi apres le Curé, qui estoit chappé, criant au larron, au bailleur de foin à la mule, qui emporte & defrobe ma chasuble. Le peuple voyant ce Curé ainsi chappé, courir comme vn fol apres celui qui emportoit sa bourse, & le marchand

apres le Curé, qui estoit vescu de se chafuble, commence à les suiure, & à crier apres ce Curé comme apres vn fol & infensé, l'appellant Sibilot : mesme celuy qui auoit sa bourse, se retournant crie comme les autres, disant qu'il vouloit desrober la chappe. Somme toute, il y eut si grand'presse à voir ce pauvre Curé ainsi accusé, qu'on pensoit estre fol, que iamais il ne fut possible de voir la catastrophe de la Comedie. Vn autre prenant la parole, nous va conter que son seruiteur & luy auoyent ioué vne autre farce en Dialogue, faisant vn marché ensemble, commençant ainsi. L'auois ces iours passez vn seruiteur à qui ie baillois bons gages, parce qu'il manioit dextrement mes affaires : mais à la fin ie cogneu qu'il faisoit encores mieux les siennes. Toutesfois il me faisoit de le laisser, l'ayant accoustumé, & aussi qu'il auoit bonne enuie de demeurer avec moy : car ie n'eus iamais seruiteur qui ne fust en partie maistre, dautant que i'attends que mon valet se leue pour me leuer : qu'il s'habille pour m'accoustrer : qu'il desleue pour venir apres moy. Je le nourris & paye, pourquoi ? à fin que le plus souuent i'aille deuant, & qu'il vienne derriere. Or donc voulant faire vn accord & marché avec luy, ie luy dy, Yves (ainsi estoit son nom) ie sçay bien, & aussi qu'il est impossible, de faire ce que tu fais, & de t'entretenir si braue, pour dix fois autant de gages que ie te donne, il faut bien que tu me desrobes : mais à fin que ie t'en oste toute occasion, ie te bailleray deux fois autant de gages que tu en as, à la charge que tu ne me desroberas plus. Il me respond, Monsieur (ainsi m'appelloit-il quand il vou-

loit) ie ne sçauerois le faire, quand m'en bailleriez quatre fois autant : car i'y perdrois. Encores que ceste responce ne valust rien, si ne me fut-il possible de me tenir de rire, trouuant meilleure la rencontre que le seruiteur. Et si i'ay rencontré vn tel seruiteur, ma chambriere ne l'empire en rien : laquelle ne me demande point de seroice, moyennant que ie la laisse aller au marché, & à la prouision. Et pourtant ne l'vn ne l'autre ne laisse pas à trouuer maistre, & estre estimez bons seruiteurs, abus de nostre vie estant venu iusques là, que plusieurs vices sont deuenus & faits si familiers & communs, que ceux qui ne s'en sçauent ayder, & ne les sçauent pratiquer, sont estimez vicieux & lourdaux eux-mesmes. Et qui est cause de cela, sinon que personne ne se formalise & ne se soucie du tort qu'on fait à vn autre, moyennant qu'il n'y ait rien du sien ? Que si la coustume des Lacedemoniens estoit maintenant gardee, lesquels punissoient de la mesme peine celuy qui ne reprenoit la faute d'autrui faite en sa presence, que le mesme ouurier d'icelle, nous n'aurions pas tant de larrons & receleurs, & n'eusse pas esté desrobé aussi comme i'ay esté. Et voicy comment il en va, adiousta-il à ce que dessus. Vous sçauiez quel beau lieu c'est que Croutelles, & le plaisir qu'autrefois ceux de Poitiers y ont prins, & quels artisans il y auoit, & la subtilité & mignardise de leur tournerie, qui fera neuf quilles avec la pirouette, l'vn & l'autre d'yuoire, le tout ne pesant pas vn grain de bled. Mais les guerres les ont si bien tasterz, que ce n'est quasi plus rien, la plus part s'estans retirez à Poitiers, & ceux qui sont demeurez sont si

pauvres, qu'au lieu qu'ils acheptoient le bois pour faire leurs ourages, la pauvreté les a contraints de le prendre sans le demander. Vn iour estant là, ie fus aduertty qu'on coupoit tout mon bois, & que mon voisin, qui en auoit aupres de moy, & le voyoit & le sçauoit bien, n'en disoit mot, à fin qu'on ne se print au sien : parquoy ie luy dy lors, que si nous eussions esté en Lacedemone, qu'il eust encouru la peine du robice, aussi bien que celuy qui l'auoit faict. Apres ie m'en vais trouuer mon tourneur, & luy remonstre que ce n'estoit pas bien faict de prendre ainsi le bois qui n'estoit pas à luy. Mon tourneur me respond, qu'ils ne le desfroboient point, & que si quelquesfois ils prenoient du bois, qu'ils le tournoient dès le lendemain. Et combien que i'eusse proposé de le mettre en Iustice, ie le laisse là, apres qu'il m'eust assuré qu'il auoit tourné dès le lendemain le bois qu'il m'auoit prins : & aussi que i'eusse perdu d'auantage : dautant que ce tourneur m'auoit conté que les picoreurs estoient venus la nuit passée en sa maison, & qu'il s'esbahissoit pourquoy, veu que luy-mesme en plein iour n'y pouuoit rien trouuer. En oultre, ie ne voudrois pour rien du monde faire punir vn pauvre homme pour larcin : car si pour se deliurer de la faim le larcin est pardonné, ce pauvre prenoit-il pas mon bois pour auoir du pain, & pour viure ? Et aussi qu'il ne faisoit pas comme les autres larrons, qui desfroben de nuit, pour rien ne faire le iour : mais luy il desfroboit de nuit pour trauailler le iour. Le trouuay, disoit-il encores, vne fois vn pauvre homme qui emportoit mon manteau, ie ne fis autre chose que le luy oster d'entre

les mains, luy disant, le croy que vous estes venu icy tout seul, vous voudriez bien que mon manteau s'en allast avec vous, & qu'il vous tint compagnie, le vostre ne vous voulant plus seruir. Je ferois bien vn conte, va dire vn autre, qui ne feroit point hors de propos, si ie sçauois que ceux qui trouuent vne chose & sçachans à qui elle est, ne la rendent, fussent larrons. Luy auroit esté respondu, que cela estoit sans doute, il va dire, Escoutez donc comme vn de nos voisins, lequel se leue tousiours de bonne heure, pour trouuer quelque chose mal serrée du soir, amassa vne bourse vn de ces matins, bien remplie de ce qu'on y met. Estant de retour en sa maison, & trouuant encores sa femme au liç, il luy va dire : Tu ne feras iamais riche, tu es trop paresseuse, & grand' dormarde, regarde, disoit-il en desployant sa bourse sur la table, que i'ay trouué pour m'estre leué matin. Sa femme luy respond, Si celui-là qui a perdu sa bourse eust esté encores au liç, comme ie suis, vous ne l'eussiez pas trouuee. De là à quelques iours sa femme, qui estoit de meilleure conscience, luy demande qu'il auoit fait de ceste bourse : il luy respond qu'elle auoit trouué son maistre : ne disoit-il pas vray ? Quelqu'autre de la Seree va dire, qu'il n'estimoit pas beaucoup de perdre de l'argent, & qu'il ne craignoit gueres les voleurs, qui ne prennent que la bourse, mais qu'il trembloit quand on luy parloit des brigands, lesquels ostent la vie & l'argent. Et à la verité, disoit-il, estant ieune, & qu'on parloit des brigands, ie pensois que ce fussent quelques monstres ou bestes cruelles, tant peu alors il s'en trouuoit : estans les brigandages & voleries

si rares au temps passé, qu'il y auoit des contrees où les habitans respondoient de la feureté des chemins : & si payoient aux passans le dommage qu'ils auoient receu des voleurs. Et quant à moy, adioustoit-il, ie pense que le peage & la dace que nous payons aux Seigneurs, passans par leurs terres, se paye pour la feureté de nous, & de nos marchandises. Et si n'y a pas long temps, qu'en Italie il s'obseruoit que les habitans du pais respondoient de ce qui se faisoit par leurs chemins. Mesmes nous trouuons que les François ont esté si curieux du droit d'hospitalité, & que personne ne fust outragé en leurs terres, qu'ils punissoient de mort ceux qui auoient vollé vn estrangier, & ne faisoient que bannir ceux-là qui volloient vn des leurs, n'estant loisible de faire tort à vn estrangier, quand bien il en donneroit occasion. Et me semble, adioustoit-il, que les Ethiopiens punissoient plus griefuement leurs volleurs & larrons, que nous : car pour vn larcin, tant simple fut-il, ils faisoient creuer les yeux aux larrons, leur baillant puis apres vn esclauue public pour leur tenir compagnie, & les conduire par le pais, gaignans leur vie avec la lyre : que s'ils demeuroient plus d'un iour en vn lieu, on les faisoit mourir. Les Iuifs, disoit-il encores, ont esté en cela fort bons & iustes iusticiers : car si on auoit homicidé quelqu'un en leurs terres, & le meurtrier ne se trouuaist point, les Iuges les plus proches du lieu, où auoit esté commis le crime, pour appaier l'ire de Dieu, prenoient vne genisse, & se lauans leurs mains, disoient, Ne nos mains ont espandu ce sang, ne nos yeus ne l'ont point veu ; ô Iehous, ne nous punis pour ce mes-

chant meurtre. Mais aujourd'huy les voleries avec les meurtres, sont si frequents, & le nom de brigand si commun, que les petits enfans de ce temps n'en ont pas si grand peur que les grands. Que s'ils ne m'osloient que mon argent, comme fai& le bandolier & le voleur, que les Latins appellent *Excursor*, ils ne me feroient pas si grand'peur. Je vous diray, repliqua quelqu'un, pourquoy le bandolier ne tué point : c'est pource qu'il n'a point de peur qu'on l'empoigne, & estant accusé, qu'on le recognoisse : & aussi que ce mot de bandolier vient de *Vando*, qui ne signifie en Espagnol que faction, & *Vandero*, homme de faction : le Gascon (où ce mot de bandolier est le plus vsurpé) mettant en lieu de l'V, le B, comme il fait quand il dit, *Nil est aliud viuere, quàm bibere*. Apres qu'on eut dit que le mot de Brigand venoit du peuple Brigantin, fort cruel, comme le mot d'assassin d'un peuple de Perse, qui se nomme Assassin, aussi meschant que le Brigantin, le maistre de la maison demanda, qui auoit ainsi multiplié ces voleurs en nostre France. Il luy fut respondu, que cela venoit de ce que nous voulons imiter les Lacedemoniens qui ne vouloient qu'aucun citoyen s'employast à mestier quelconque, ains faisoient labourer les champs & faire les arts mechaniques à leurs Ilotes : & mesmes que ce mal-heur estoit en nostre France, que quand les mechaniques paruiennent à quelque degré, ou bien deuiennent riches, ils haïssent l'art qu'ils ont exercé, de maniere qu'ils ont honte qu'on le sache : & pour cela aucuns pensent que ce soit vne grande faute de donner matiere à un qui est excellent en son art, de se faire grand. Que si chacun,

fut-il dict, estoit employé à quelque estat ou mestier, vous ne verriez pas tant de gens s'amuser à voller, defrober & brigander. Et ce qui est cause qu'en la Turquie on ne trouue pas tant de larrons & volleurs qu'en France, ce n'est autre chose, sinon que par la Loy de Mahumet chacun est tenu de sçauoir quelque mestier, iusques au grand Seigneur mesme, & ses enfans : à fin que s'ils deuenoient pauvres, ils eussent moyen de gagner leur vie par leur travail. On trouue escrit que Solymen, Seigneur de Turquie, faisoit de sa main des Astrolabes, & des Horloges : & que le feu Dauphin, fils du Roy François, sçauoit fabriquer des armes, & qu'Auguste Cesar pour tenir sa famille armee contre les traicts de fortune, fit apprendre à ses filles à ouurer la laine : & que de nostre temps Guillaume de Vvitenberg, coronnel de l'infanterie Alemande, apprint l'estat de chauffetier, pour suruenir quand la fortune basteroit mal pour luy. Que si ceux qui n'ont apprins quelque art mechanique, & qui ne sçauent rien faire, sont prins des Turcs, ils sont fort mal traictez d'eux : les arts mecaniques et les mestiers estans en grand prix en Turquie : parquoy s'ils ont des prisonniers sçauans & de lettres, des Prestres, & gens d'Eglise, des nobles, qui ont vescu sans rien faire, ceux-là sont fort mal traictez : ceux qui les vendent ne voulans rien despendre pour ceux-cy, parce qu'ils ne sont vendibles. Ciceron en ses liures de Loix, raconte qu'un Romain n'eust osé aller par les ruës de la ville, s'il ne portoit l'enseigne de ce dont il viuoit : les Flamins & Prestres faisans porter deuant eux du feu, le Consul *habebat fasces*, le Cen-



leur portoit des tablettes, & ainsi tous les autres, pour monstrier ce de quoy les Romains se mesloient : lesquels s'employeroient tant au labour, qu'un iour qu'il estoit nécessaire d'enuoyer des lettres à deux ou trois iournees de la ville, ils ne peurent trouuer en toute la cité vn homme oisif pour les porter : sçachans les Romains qu'oisiueté n'est pas seulement l'occasion de plusieurs vains & lascifs pensemens, ains encor d'une mauuaise & vicieuse vie. Pour ce Caton souloit dire, que les hommes ne faisans rien apprennent à mal faire : Les oisifs estans odieux à Dieu, qui s'irrite fort si vn paresseux luy demande secours, puis que luy-mesme ne se daigne aider. Mais, repliqua quelqu'un, que respondrez-vous à Socrate, qui dit que le travail amene la seruitude, & que la liberté est sœur de l'oisiueté ? Et le preuue de ce que les Persans & Indiens, qui sont vaillans & fort libres, ne font rien, & vivent otieux : les Phrygiens & Lydiens, qui sont tousiours trauaillans, subiects à la seruitude, & à seruir. A ceste cause, disoit-il, ie ne pense pas que les larcins & voleries viennent de ne faire rien, mais plustost procedent de ce que nous dependons plus que ne monte nostre reuenu, & plus que ce que nous gagnons : car on dit communément, que qui veut faire le pet plus grand & gros que le cul (soit dit en reuerence) il rend le sang. N'ayant doncques le François de quoi estre braue & faire bonne chere, comme il auoit accoustumé, ne sçachant rien faire pour entretenir son estat, & ayant honte d'exercer vn mestier quand il en sçauoit vn, ne faut s'esbahir s'il s'adonne à tout mal, & à tout vice. Que pleust à Dieu, adioustoit-il, que la

Loy de Solon Athénien, pratique par les Egyptiens, eust lieu en ce Royaume, & que chacun deust tous les ans monstrier dont il viât, à peine de la mort : ou que la louable coustume des Corinthiens fust obseruee, qui demandoient à ceux qui faisoient bonne chere, dont ils viuoient, & où ils prenoient ce qu'ils dependoient & à quelle industrie ils pouuoient gagner leur despenfe. Que si leurs biens, & ce qu'ils gaignoient estoit suffisant & respondoit aux frais, & à leur despenfe, ils leur permettoient de iouyr de leur bien, & de leur labeur. Mais si les mises surpassoient & ce qu'ils possedoient de bien, & ce qu'ils gaignoient de leur estat, on leur defendoit de ne les faire plus, & continuans estoient punis. Qui faiât de ce temps, repliqua quelqu'un, que la France est toute pleine de larrons & brigands ? Ne feroit-ce point à cause de nos guerres ciuiles ? Erasme dit qu'en Allemagne y a force larrons & voleurs, à cause qu'il n'y a nation qui s'addonne plus à la guerre que les Allemans : parquoy ne se faut esmerueiller, dit-il, si estans accoustumez de piller à la guerre, en temps de paix ils ne peuuent oublier de faire ce qu'ils auoient accoustumé durant la guerre. Et comme la guerre fait les larrons, ce dit Machiaueli, la paix les mene au gibet. Je pense quant à moy, repliqua un autre, que nous retournons au vieil temps, où, comme dit Plutarque, le plus grand poinât d'honneur & de vertu estoit de tuer & voler. Aussi nous lisons en Thucydide, qu'un peu auant son age, il se faisoit de mesme en toute la Grece, & que le brigandage n'estoit point mesprisé : & quand on rencontroit quelques voyageurs ils

leur demandoient, Estes-vous brigahds, Messieurs? Mesmes Platon & Aristote ont mis entre les especes de chasse, le brigandage : comme aussi les Hebrieux appellent les voleurs, puissans veneurs : à quoy la Loy de Solon a en esgard, permettant communautèz mesmes à ceux qui *pradantur* : & Cesar parlant des Allemans, dit *Latrocinia nullam habent infamiam*. Vn bon drolle pour nous oster de la main des brigands, voleurs & meurtriers (lesquels mesprisans leur vie sont seigneurs de la nostre) commença à nous conter vn bon tour, qui fut ioué à celuy qui vouloit faire perdre l'argent à vn sien amy & voisin : disant ainsi, Vous sçauèz bien qu'on n'eust iamais plus grande occasion de cacher son argent que durant les guerres ciuiles : & orés qu'on le cachast si bien, que le plus souuent celuy mesme qui l'auoit caché ne le pouuoit trouuer, ces picoreurs de gens-d'armes ne laissoient à recognoistre le lieu où il estoit caché : si bien que la populace croyoit qu'ils s'aidoient de magie, par laquelle on trouue les threfors cachez. Mais auant que sçachiez qu'il arriua à ce cacheur d'argent, ie vous feray certains de ce que i'ay leu en vn Liuret, pourquoy c'est que les picoreurs & gens de guerre s'amusent tant à remuer mesnage, & bouleuerfer coffres, sacs, & bahus, chercher de tous costés, mesmes creuser la terre, & mette le nez par tout. Or il est escrit en ce Liuret, qu'une compagnie de soldats estans en vn bourg, ne laissoient coing ne corniere sans chercher, visiter, & creuser : parquoy on leur demanda, dont cela venoit que les gens-d'armes s'ouloient espier & fureter tous les lieux où ils estoient les maistres, & les plus

forts. Vn foldat balaftré leur en donna vne bonne raifon : leur difant, qu'un petit diable fut vne fois enuoyé d'enfer pour voir le monde, & pour fe defniaifer parmy les hommes : & que ce petit diable s'eftant mis tauer-  
nier près d'un bois, cinq ou fix foldats vinrent en fon logis, qui mangerent à vn repas toute la prouifion de la feptaine, demandans toujours viandes de renfort. Le diabloton, qui eftoit du nombre de ceux que les bonnes gens de village difent ne fçauoir que faire greffier le perfil, leur dit qu'ils auoient tout mangé, & qu'ils deuoient eftre faouls de ce qui euft peu contenter dix fois autant d'hommes qu'ils eftoient. Comment, ventre, teffe, dirent les foldats, penfes-tu pas que fi le diable eftoit cuit, nous ne le mangeraffions tout maintenant ? Le farfadet tout espouuenté s'enfuit d'où il eftoit venu, & dift à fes compagnons ce qu'il auoit veu & ouy : qui arrefterent de ne plus receuoir de là en apres foldats en enfer : de maniere que le mefme iour y eftans defcendus quelques-vns tout droit, la porte leur fut fermee, & lettres authentiques donnees, que d'orefnauant nuls foldats ne feroient receus en enfer : lefquelles lettres ils cherchent par tout, & n'y a coing ne corniere qu'ils ne vifitent, penfans trouuer leur lettre d'exemption, qu'ils ne peuuent recouurer. Et ce pendant grippent tout ce qu'ils trouuent, & s'accommodent de tout ce qui leur eft vtile & neceffaire, fachez de la perte de telles lettres, & priuileges. Voilà pas vne raifon, demanda celui qui faifoit le conte, digne de fon autheur, qui deuoit eftre quelque bon goulû, qui parloit ainfi à l'aduantage des foldats : defquels l'enfer feroit dés long

temps plein, s'il estoit ainsi qu'il se put remplir ? Or maintenant, disoit-il, pour acheuer le conte d'un qui vouloit cacher son argent, à fin que ces cercheurs de lettres d'exemption ne le peussent trouuer, il arriua, que ce cacheur s'adressa à vn qu'il pensoit bien estre de ses amis, & à qui il auoit plus de fiance : luy disant qu'il le vouloit mener en vn lieu, auquel il auoit delibéré de muffer & enterrer son argent, craignant mourir auant les guerres finies, & que cela fust perdu pour ses enfans. Ce qui fut fait : apres que cest amy eust promis avec iuremens toute fidelité au pere & aux enfans. Le pere ayant vn iour affaire de son argent, s'en va tout seul au lieu où luy & son compere l'auoyent mis : ne le trouuant point, ie vous laisse à penser s'il fut troublé. Au commencement il disoit, il faut bien que mes escus y foyent, puis qu'on ne les peut trouuer : car ie les ay si bien cachez, que ie ne les scaurois trouuer moy-mesme : comment donc est-ce qu'un autre les eust trouuez ? Quant à mon voisin, il est homme de bien : il est vray qu'il n'est pas riche, disoit-il apres, & qu'on dit qu'en pauureté il n'y a point de fiance : l'argent estant vne grande tentation, voire au plus consciencieux : mesmement en ces troubles que chacun est necessiteux. A la fin se plaignant de luy, & s'en doutant, disoit que son voisin auoit le miel en la bouche, & le rasoir à la ceinture, & que son voisin estoit vne pillule ensucree, & vn cuiure doré. Mais pour tout cela, ce cacheur d'argent ne ietta pas la coignée apres le manche : car s'auisant d'une subtilité grande, va dire à son voisin, qu'on luy auoit rendu cinq cents escus, qu'on luy deuoit, & qu'il

les vouloit mettre au lieu qu'il sçauoit, où ils audit mis les autres : le priant de l'accompagner vn iour à son loisir. Son voisin luy va dire, que son amitié & sa loyauté n'estoyent en rien diminuez depuis qu'il s'estoit fié en luy. Et cependant, pour attraper encores ces cinq cents escus, va remettre au cachet ce qu'il y auoit pris : s'asfeurant que si son compere ne trouuoit son argent là où tous deux l'auoient mis, qu'il n'auroit garde d'y en mettre plus. Celuy à qui estoit l'argent caché, se doutant bien que son compere feroit ce qu'il fit, s'en va à ceste cachette, & trouuant son argent, l'emporte sans le conter : disant par apres à son voisin, qui le pressoit de l'accompagner pour aller cacher les cinq cents escus, qu'en telles affaires il n'appelleroit iamais de tesmoins. Tous ceux de la Seree louèrent & l'inuention & l'inuenteur : & le trouuerent plus aduisé à recouurer ce qui estoit bien esgaré, qu'à eslire vn fidele amy. Vn de la Seree prenant la parole, va dire qu'il n'estoit pas seul trompé à choisir vn loyal amy, & qu'il en vouloit faire vn conte d'un autre qui ne valoit pas mieux, lequel il commença ainsi : Vn bon & riche marchand bailla à vn sien amy & voisin de l'argent en depost, & en garde : chacun, durant les guerres ciuiles, pensant la maison d'un autre plus asseuree que la sienne. De là à quelque temps, la guerre estant vn peu amortie, il demande à son voisin, & à sa femme (qui tous deux auoient receu son argent) ce qu'il leur auoit baillé en garde. A vne fois ce voisin disoit que sa femme l'auoit caché avec d'autres besongnes, & que lors il estoit impossible de l'auoir du cachot où il estoit : à l'autre fois qu'on ne

pouuoit trouuer le lieu où ils l'auoient enterré avec le leur. Celuy à qui estoit l'argent en grand peine & doute, conta le tout à vn sien compere, qui les cognoissoit tous : lequel luy demanda s'il en auoit point parlé à la femme de celuy à qui on auoit baillé à garder cest argent, qu'ils auoient tous deux reçu : ayant sceu que non, il trouue vn iour ce meschant depositaire, & entre plusieurs propos, ils entrent à parler des bons maris, lesquels prennent peine de contenter leurs femmes, & qu'il n'y a rien qui face meilleur mesnage, & rende la maison pacifique, que se resiouir avec elles. Ce meschant gardien lors va dire qu'il ne tiendrait pas à cela que sa femme ne l'aimast, & qu'il faisoit cecy, & cela, tant que sa femme s'en falsoit. Celuy qui vouloit sçauoir la verité d'autre chose, luy demande (en disant qu'il n'en croyoit rien) ce qu'il auoit fait la nuit passée. Il l'assure qu'il luy auoit fait tant de fois, la premiere, quand ils furent couchez, & à telle heure : l'autre fois, vne heure apres : la tierce ainsi qu'elle se vouloit leuer. Apres auoir apprins ce qu'il vouloit, ayant prins congé de luy, de peur d'oublier rien il vient trouuer celuy qui auoit baillé son argent en garde, & luy dit, Allez vous en à la femme de celuy que sçauiez, & luy dites que son mary vous a dict qu'elle vous rende vostre argent, qu'elle mesme a caché, & qu'elle sçait bien qu'il est à vous : que si elle en fait difficulté, dites luy aux enseignes que la nuit passée vostre mary a fait telle chose & telle, à telle & telle heure. La femme ayant le tout entendu, en se riant va dire à son voisin, ô le bon homme de mary, il n'en fait pas souuent

autant. Et sur l'heure elle va rendre le deposit, qui estoit en grand danger sans ceste ruse. Ce conte bailla occasion à ceux de la Seree de discourir vn peu du deposit, comme les anciens punissoient de mort ceux qui nioient ce qu'on leur auoit baillé en garde, s'il estoit prouué au contraire, & que le deposit estoit si fauorable pour celuy qui baille son bien en garde, & si odieux contre celuy qui le veut frauder, & faire perdre ce qu'on a commis en sa foy, que nonobstant l'Edit de Moulins, il est permis de prouuer par tesmoins vn deposit faict en cas de necessité : comme l'a escrit Monsieur Boiceau, en son commentaire sur l'Edit de Moulins. Vne Fesse-tonduë, pensant qu'on fortist du propos de la Seree, commença ainsi vn bon tour de la matre. Il y eut ces iours passez deux marchands qui se trouuerent en vne foire, & en vn mesme logis, & en mesme chambre, & sur mesme table se mirent à conter l'argent de leurs emplettes. Le mattois voyant que le marchand qui contoit son argent aupres de luy, en auoit beaucoup plus sans comparaison que luy, & montoit six fois plus : fit tant qu'il trouua moyen de faire tomber la table, la pouffant le plus doucement qu'il pouuoit, de telle sorte que tout leur argent fut confus & meslé l'vn avec l'autre. Celuy qui auoit faict tomber l'argent, appelle l'hoste & des voisins, & les prie de prendre l'argent, & l'amasser, & le rendre à qui il appartient : l'vn difant, l'auois sur la table tant de mille liures : l'autre, l'en auois deux fois autant en telles & telles especes. L'hoste ne cognoissant point ces marchands, ne leur faculté & traffic, & encores que l'vn fust



plus riche que l'autre, & fist plus grande emplette on ne pouuoit conclure par là qu'il eust apporté plus d'argent. La cause fut agitée en la Iurisdiction des Marchands: là où l'un & l'autre iure ce qu'il dit estre vray. Les Iuges & les Consuls, qui iugent d'équité, sont bien empeschez à rendre à chacun ce qui luy appartient, ne les cognoissans point, ne tous les autres marchands qui estoient à ceste foire. Parquoy, disoit-il, à deux ou trois de la grande boutique, qui estoient en ceste Seree, ie vous prie, que si vous trouuez la loy, & le point de droict, de me le dire, à fin de rendre à chacun ce qui luy appartient: car pour le seur il y a vn des marchands qui est mattois. La Fesse-tonduë ayant acheué son conte, Franc-à-tripe commence le sien ainsi. Le mattois de qui on a parlé, auoit de l'argent, le mien n'en ayant point, & en voulant bien auoir, void vn quidam qui contoit en vn cabaret son argent sur vne table: que fait-il? Il met trois dez sur la table, où il y auoit cinq, six & as: & prenant son chapeau en sa main, met tout l'argent qui estoit là dedans, en s'escriant, O le beau pair, cinq, six, & as, & fort de la chambre: celui qui auoit perdu son argent sans iouer, crie au larron, au volleur: ceux qui estoient courus au bruit, estans en la chambre, ils trouuent sur la table les dez, & le beau pair cinq, six & l'as: parquoy laissans fortir le mattois avec l'argent, ils vont dire à cestuy, qui estoit aussi transi & iugé comme s'il eust eu perdu son argent: Vous auez perdu à ceste heure, vous gagnerez vne autre fois. Ce mattois, adioustoit celui qui auoit fait le conte, se trouuoit le plus souuent es berlands, à fin de

garder les gages : où vne fois il trouua quatre marchands, qui auoient fait vne partie à la courte boule, & iouans beau ieu, & estans picquez l'un contre l'autre, mettent tout leur argent entre ses mains, & le prient de regarder & conter leur ieu. Il arriue qu'il fallut mesurer vn coup, quand il les voit baiffiez pour sçauoir lequel estoit plus près du but, il les laisse là bien empeschez, & fortant, quelqu'un luy demandant qui auoit gaigné, il respond autant l'un que l'autre. Nostre drolle apres ces deux contes fut prié de faire le sien, ce qu'il fit honnestement, apres s'estre excusé de la longueur de son conte. Vn enfant de la matte, disoit-il, s'adressa, il n'y a pas encores trois sepmaines, à vn gentil-homme, grand Seigneur, qui sçauoit fort bien iouer des haults-bois : luy remonstrant le dommage qu'il se faisoit, & à tout le pays, de faire couper indifferemment tous les chesnes : & que s'il le vouloit croire, il luy feroit profit de cent mille escus, luy sauuant plus de la moitié de ses grands bois qui en produiroient d'autres, & ce pour peu de chose : car, luy disoit-il, vous vous faites grand tort de faire aussi bien couper les chesnes femelles que les masles, les femelles vous pouuant en peu de temps amener & produire autant de chesnes que vous en sçauriez faire abbatre. Et pour le faire mordre au baston, va demander à ce gentil-homme de haute fustaye, s'il auoit iamais ouï dire qu'il se trouuoit trois fortes de chesnes, l'une s'appellant *Robur*, l'autre *Quercus*, & la tierce *Ilex*, & que Theophraste disoit qu'en chacune forte de ces trois especes, il y en auoit de masles & de femelles, & qu'on appelloit les chesnes masles steriles :

les femelles, fructueux : & si promettoit de luy apprendre à cognoistre le masse de la femelle en toutes ces fortes. Ce gentil-homme bien aise de perpetuer sa forest, & en tirer tousiours de l'argent, par le moyen des femelles qu'il laisseroit, qui fructifieroient, conuient de prix avec le mattois à trois cents escus, avec grands sermens de iamais ne l'apprendre à personne : car, disoit-il à ce Gentil-homme, vous m'osteriez tout moyen de viure. Ayant receu contant cest argent, le mattois fait monter son Gentil-homme sur le meilleur de ses cheuaux, & qu'il falloit quant à luy qu'il fust à pied, & qu'auant que la nuit vint, que ils seroyent tous deux bien las? Estans tous deux seuls arriuez en la forest, le mattois fait descendre son Gentil-homme de dessus son cheual, & luy le prenant, monte dessus. Puis il luy montre vn cheſne, luy disant, Monsieur, embrassez ce cheſne-là le plus estroictement que vous pourrez : ce que fait le Gentil-homme, le ferrant à force de ses deux bras : lors le mattois luy demande, Monsieur, vous sentez-vous point esmeu? En rien du monde, respond le Gentil-homme. C'est donc vn masse, disoit le mattois : laissons-le là, & le marquez, il n'y a point de danger de l'abbatre, c'est vn masse. Mais i'en voy là vn autre, va dire le mattois, qui a ce gros pied, & est tout accroupy, ie iugerois bien que c'est vne femelle : couplez-vous à luy, & le ioignez comme vous feriez vostre femme, en le pressant tant que vous pourrez. Le Gentil-homme ayant fait ce qu'on luy auoit dict, fut interrogé par le mattois, comme parauant, s'il sentoit point les esguillons de la chair : & ayant dit que non, comme l'autre

fois, le mattois luy replique, si est-ce bien vne femelle, si ie ne me trompe : vous n'embrassez pas à vostre force le chefne, ni assez longtemps. Puis se mettant derriere ce gros chefne, luy disoit, le m'assure que vostre cas ne demeurera gueres à leuer : si vous prenez vn peu de patience : ne bougez d'ainfi iusques à ce que vous vous sentiez entrer en rut, & que la chair croisse. Cependant que le Gentil-homme est attentif & collé contre ce gros tronc, pour sçauoir si c'est vn masle ou vne femelle, le mattois de l'autre costé, laissant là son Gentil-homme, faisant vn pertuis en l'air, se rend inuisible, & son cheual aussi. Ne voilà pas, va demander celuy qui auoit acheué son conte, vn bon tour de la matte ? On ne les appelle pas, repliqua vn autre, mattois sans cause : car ils mattent bien ceux qui tombent en leurs pieges, si on n'est bien ruzé, s'adressans bien souuent aux femmes. Nonobstant ils perdirent leur Latin à vne grande Dame : laquelle estant en presse, avec force dorures & pierres, fut prise par deuant & par derriere, luy voulans oster son accoustrement de teste : mais mettant ses deux mains sur la teste, elle va dire, le garderay bien cestuy-cy, du deuant, ie n'en ay pas grand peur, il tient bien, ie l'ay bien fait coigner. Puis que nous sommes entrez en la matte, va dire vn lean Corneto, escoutez en vn bon tour. C'est qu'un suppost de la matte, ayant à faire d'une paire de bottes, & estant en vne hostellerie, s'aduifa d'enuoyer querir vn cordonnier, pour en auoir vne paire sans argent. Les ayant essayees, ce mattois va dire au cordonnier que la botte du pied gauche le bleffoit vn peu, & le prie de la mettre deux ou trois

heures en la forme. Le cordonnier le laiffant botté d'une botte, emporte l'autre : mais le mattois se faifant desbotter, enuoye soudain querir vn autre cordonnier auquel il dit, apres auoir essayé ses bottes, que la botte du pied droit luy sembloit vn peu plus estroicte que l'autre, parquoy, le marché fait, se fait desbotter, à fin qu'il mist ceste botte en la forme iusques à ce qu'il eust disné. Que voulez-vous plus? sinon qu'ayant deux bottes de deux cordonniers, l'une du pied gauche, l'autre du pied droit, baillant ses vieilles bottes au garçon d'estable, il paye son hofte, monte à cheual, & s'en va. Tantoit apres voicy arriuer les maistres cordonniers, ayans chacun vne botte en la main : & se doutans qu'ils estoient gourrez, se regardans l'un l'autre se prinnrent à rire : & firent mettre à leurs maistres iurez de l'annee, dans les statuts de la Confrairie, que defenses estoient faictes à tous maistres de l'estat, que par cy apres ils n'eussent à laisser vne botte à vn estranger, & emporter l'autre, soit pour l'habiller, ou mettre en forme, auant que estre payez, sur peine de perdre vne des bottes, & l'autre, qui demeure entre leurs mains, d'estre confisque, & l'argent mis & appliqué à la boite du mestier, ie voulois dire de l'estat. Ce patelinage fut sçeu, adiousta celui qui auoit fait le conte, par toute la ville : car celui qui l'auoit fait, estoit cogneu pour d'autres affrontemens qu'il faisoit, estant magicien, & vsant d'une chandelle faicte de suif humain, qui tenoit les personnes si immobiles, estant allumee, qu'il prenoit leur bien tout deuant eux, sans qu'ils fissent semblant de l'empescher. Ce qu'il faisoit bien sans chan-

delle, comme vous entendrez. Ce pipeur de bottes, disoit-il, tenoit maison ouuerte à ceux qui ne le cognoissoient point : & les faisoit dîner & souper à vne table fort haulte, qui auoient des sieges fort bas : parquoy on estoit contrainct de mettre les manteaux dessous soy, pour estre mieux à son aise : mais apres le repas qu'on les vouloit reprendre, il ne vouloit le permettre, disant que ce n'estoit pas la coustume du pais d'emporter les sieges apres qu'on auoit dîné : & ainsi il falloit perdre ses habillemens non par la vertu de sa chandelle, mais parce qu'il estoit le plus fort. Encores, repliqua vn autre de la Seree, j'aimerois mieux aller soupper chez vn monsieur, qui en souppant nous la bailla belle : car estans assis sur de beaux sieges, plus mois que les chaires embourrees, & ne faisant que commencer à marcher, nous nous trouuâmes tous à la fin sans rien y cognoistre, dessous la table, & cependant on desseruoit. Et c'estoit, comme ie croy, que les sieges où estions assis, estoient remplis de vent, qui furent ouuerts. Ce n'est pas tout, adiousta-il, car estant tard, il fallut autant mal coucher que nous auions souppé : combien que les chambres fussent bien apprestees, & garnies de bons lits, & de beaux draps blancs : dautant que nous ne fûmes pas si tost couchez, que nous nous trouuâmes tous trempés en l'eau, sans sçauoir d'où elle venoit. Depuis, disoit-il, j'ay pensé que nostre hôte auoit fait comme les Babylo niens, lesquels ayans vn air estouffant de chaleur, font remplir des outres & peaux de cheures d'eau fraîche, se couchans dessus pour dormir fraîchement, mais de sçauoir

comme on auoit baillé passage à l'eau, ie ne l'iray pas demander à ce monsieur de peur d'estre moqué. Vn de la Seree, en s'esueillant, va dire, l'aime bien ces mattois qui ne nuisent à personne, & qui ne font que des tours de gaillardise, seulement pour rire avec eux, & non pas pour tromper. Mais pour m'engarder d'estre affiné (qu'ils appellent gourré) des mattois qui m'attent, ie voudrois bien entendre leur iargon & sçauoir leur langage, car i'entendrois ce que disent les Mattois, les Blefches, les Contre-porteurs, & les Gueux de l'hostiere, qui s'en aident, vñs entr'eux d'un mesme langage. Et pour vous monstrier que ceste langue n'est point pauvre, & que tous les mots en sont significatifs, & qu'elle est à comparer à l'Hebraïque, Grecque, & Latine, ie vous en diray quelques mots. Ils appellent, disoit-il, vne chemise, vne lime : des chauffes, des tirantes : des fouliers, des passans : le manteau, vn volant : de la paille, de la fretille : la terre, c'est la dure : & disent, il a couché sur la fretille, ou sur la dure : & il a esté angué, c'est à dire pendu, à fix pieds de la dure : vn porc, c'est vn grondin : du lard & du salé, c'est de la crie : ils nomment du pain de l'artis : l'arty foignant, c'est de la merde : du vin, du puiuis : puiuis de rougemont, du vin rouge : puiuis de blanchemont, du vin blanc : pier, c'est boire : corpault, vn pot : il a pié vn corpault de puiuis, c'est à dire, il a beu vn pot de vin : pier de lance, boire de l'eau : quand le vin est bon, il est gourde : vne tasse, c'est vne saluerne, ou lettre de coronne : vn barril, c'est le rouillard : vne garfe, c'est vne mille : & en bon patois on dit, ruer le

bis à la mille : la nuit, c'est la brune : angué, c'est à dire pendu : si aucun de leurs compagnons a esté angué, ils diront, il a esté marié : & vn tel a danfé à ses nopces, c'est à dire qu'il y a esté fouëtté : ils appellent vn escu, vn rougefine : vn teston, vn testard : vn douzain, vn rond : vn liard, vn kerpelu : vn double, vn brulé : vn denier, vn mince : de la monnoye, c'est de la bille : la fausse monnoye, c'est de la pietre bille : couper vne bourse, c'est prendre vn rat par la queue : entrant en prison, le mattois dira, il a pris vn rat par la queue : s'il a tué vn homme, on ne fera que dire il a abbatu vn chefine : les oreilles, sont les ances : andre, c'est vne femme : ambier, c'est aller : & ils demanderont où ambie le courrier ? il respondra, i'ambie au taudis, c'est à dire, à la maison : riffe, c'est du feu : riffauder, c'est se chauffer : le courrier de haulte-mont, c'est Dieu : les courbes, sont les jambes : les courbes malingres, sont de meschantes jambes : la tronche, la teste : razer la tronche, c'est couper la teste : le sabre, le fouët : andosse, l'eschine : il a eu le sabre sur son endosse, c'est à dire, il a eu le fouët : la fouilloufe, c'est la gibbeciere : le guelier te gouffe, c'est à dire, les auies te coupent la gorge : chanter, c'est parler : i'ay chanté à son han, i'ay parlé à luy : entreuer, c'est entendre : vn beelant, vn mouton : vne flamberge, vne espee : des volans, sont des chapons, des poules, & autres oiseaux : des nouïans, sont des poissons : gouffer, c'est manger : vn tratin, vn lieure, leurault, & connil : enfer, c'est le moulin : le mulet, c'est le diable : & ainsi interpretent-ils quand le meufnier dit, Le diable m'emporte en



fon enfer : le babil, c'est le trotouër : vn andre qui va  
sur le trotouër, c'est vne femme qui va babiller : bezar-  
der, c'est mourir : il est bezardé, c'est à dire, il est  
mort.





## SEIZIESME SEREE.

*Des Songeurs, Refueurs & Dormeurs.*

CESTE Seree estoit pour estre gaillarde & ioyeuse, si durant le soupper, & apres, on ne se fust point mis à songer & refuer : car du commencement du festin, nostre hôte, & sa femme, qui auoient mesmes noms que ceux du banquet de monsieur Pybrac, nous auoient receu d'un bon visage, le mary commençant dès l'entree à nous dire :

*Or sus, encor vn coup, vous soyez bien venus,  
Et Marion & moy vous sommes trop tenus,  
D'auoir daigné venir vn mauuais disner prendre  
En ce pauvre cazot, & encores l'attendre.  
Lauons, & nous seons, le cochon se morfond,  
Ne faisons entre nous comme nos femmes font,  
Qui permettent souuent qu'on les prie & conue  
De ce dont elles ont en leur cœur bonne enuie.*

*A la peau du cochon, sus, amis, qu'on s'empoigne,  
Voyez que despoüillé il fait piteuse trongne :  
Regardons si ce ventre vn autre peut tenir,  
Je voudrois, mes amis, qu'il me peüst souuenir  
Du moyen que l'autr'hier on contoit par merueilles,  
Pour faire reuenir aux cochons les oreilles,  
Et la peau quand ils sont du tout mis en pourpoint,  
Croiez que maintenant vous ne chommeriés point.  
Mais attendant que i'aye eschauffé ma memoire  
Je m'en vay de bon cœur vous desfier à boire,  
Quoy? il semble defia que le cœur vous default,  
Quand vous voyez Colin qui hardy vous affaut.*

Ainsi qu'on estoit après ce cochon, on trouua qu'un des voisins de celuy qui nous bailloit à dîner, & estoit ordinaire de sa maison, & si frequentoit nos Serees, ne se trouuoit point. Mais nostre hôte nous va asseurer qu'il ne viendrait point pour ceste heure : & nous en dit ainsi la raison. Mon voisin sçachant qu'à ce matin on m'auoit apporté le cochon, dont vous en voyez vne partie sur la table, n'a failli de venir hurter à ma porte & m'ayant trouué, m'a dit auoir songé la nuit passée qu'il mangeoit d'un cochon : me disant ces songes pour la plus part estre veritables. Me doutant bien de ce qu'il vouloit dire, en fermant ma porte ie luy ay dit, *Somnia ne cures*, sans le conuier à en manger, le vous prie, nous disoit nostre hôte, quand vous le verrez de luy dire qu'il n'est pas de la race de ceux qui songent tousiours vray, comme estoit Galien, & son pere,

& auffi Cardan : lequel s'aïdoit de fumigations & herbes propres pour creer des songes : & n'y a pas iufques aux ieunes filles à prefent qui ne s'en aident, & qui ne fçachent en quel temps il faut cueillir des herbes, & quelle neufaine il faut faire pour les faire songer, & fçauoir par le fonge quand elles feront mariees, & quel mary elles auront, & fi elles feront heureufes en leur mariage. Le conte de noſtre hoſte, & le fonge de fon voifin, baillerent occaſion à tous ceux de la Seree de fonger & refuer : car vn d'icelle va repliquer à noſtre hoſte, que poſſible fon voifin ne fçauoit point qu'il euſt receu ce cochon, mais qu'il le pouuoit auoir ſongé la nuit, aiant le iour ſouhaité d'en manger d'vn : dau- tant que ſi nous deſirons, diſoit-il, quelque choſe, elle ſe repreſente la nuit en fonge : les eſprits repreſentans en dormant ce dequoy nous auons eu enuie le iour : & qui eſt bien plus, les eſprits mettent deuant nous en dormant l'image & figure des choſes que la fantaſie aura pourtraitt dedans le ſang, les ſonges procedans de ce que la fantaſie ne demeure iamais oiſiue, ſi bien que la fantaſie ſe venant à mirer en ces figures & images des choſes, que les ſens, lorſqu'ils ſont eſueillez, ont imprimé dans le cœur, ou au ſang le plus ſubtil & ſpi- ritueux, elle cauſe les ſonges, auffi bien aux beſtes qu'aux hommes : tous les animaux qui ſont leurs petits en vie pouuans fonger. Vn autre, tout au contraire de ceux qui ſe prouoquent les ſonges, va dire qu'il vou- droit bien fçauoir ce qui empeſche de fonger & refuer, les ſonges luy rompans ſi fort la teſte, que meſmes il n'aime point ces ſonges creux qui en toutes compagnies

ne content que les badineries qu'ils auront songees, & y adioustans foy, s'affeurent sur Sylla, lequel a escrit en ses Commentaires, qu'il n'est rien que l'on doive tenir plus affeuré, ni que l'on doive plus fermement croire, que ce qui nous est signifié par songe : Philon, Juif ne niant point qu'il n'y ait des songes vrayz, les Payens mesmes estimans les songes auoir esté enuoyez des Dieux : ce que nie toutes fois Aristote à Homere & à Platon, disant que les bestes brutes songent. Et si en y a, adioustoit il, qui non seulement adioustent foy à leurs songes, mais reçoivent les songes de leurs seruiteurs & amis : ce qui est confirmé par Plutarque, disant que Mithridates fit vn liure des songes de ses concubines, & par Martial, qui prie son amy Nasidien de ne songer plus pour luy. Il fut dit à celuy qui haïssoit tous les songes, que ceux qui dorment à souhait, & à leur aise, peu souuent songent : parce qu'alors tous les sens s'accordent à rendre leur deuoir, ne vaguans point çà & là, pour aller chercher des songes : mais qu'on n'ait point mangé de feues : car si on a mangé des feues, qu'on dorme tant à l'aise qu'on voudra, si causeront-elles des songes obscurs & tristes, à cause qu'elles sont seiches & flatueuses : estant vne des causes pour laquelle les Pithagoriens n'en mangeoient point. Les songes, repliqua quelqu'un, ne sont point obscurs ou tristes à cause des feues : car les Medecins & Naturalistes afferment que selon que nous ferons colloquez en nostre liët, lors que nous dormons, nous songeons des songes ou ioyeux ou tristes. Si nous dormons, disent-ils, du costé droit, nos songes feront melancholiques, à

cause de la ratelle : si du costé fenestre, sanguins & ioyeux, à cause du foye : si à l'enuers, veneriens, à cause des reins eschauffez. Combien que aucuns tiennent que selon la diuersité des viandes, qui font monter au cerueau des vapeurs diuerses, les songes sont diuers, l'humeur qui domine se changeant & diuersifiant selon la nature des viandes, & comme il est diuers, aussi sont les songes : parquoy aux Pythagoriens furent defenduës toutes viandes qui cauoient chose contraire à la tranquillité de l'esprit : comme sont tous legumes, qui produquent les songes, à cause de l'humeur melancholique, & gros sang qu'ils produisent, & principalement les choux, les aux, les porreaux, les oignons, les reforts, les raues, la moustarde : toutes ces choses faisans monter au cerueau diuerses & grandes vapeurs. On dit, adiouta-il, que les herbes incitent à songer, à cause de leur subtilité, comme la melisse, la buglosse, rendant toutesfois les songes ioyeux. On n'oublia pas à dire, que toute plante odoriferante incitoit à songer, comme le laurier (moyennant que ce soit du *laurus Delphica*, & non du *laurus imbricata*) estant pour cela dédié à Apollon, & par luy remarquee la prophetie, car qui aura du laurier sous son cheuet, ce qu'il songera fera vray. Il fut dit aussi qu'on trouuoit escrit, que le cumin, estant pendu ou attaché au trauerfin du liç, de sorte que celui qui repose le puisse sentir, engardoit de resuer & songer, empeschant les visions à celui qui dort. Le trop veiller fut mis entre les causes qui plus excitent les songes & imaginations, à raison de la siccité, le veiller desseichant. De là vient, disoient-ils, que ceux qui sont de

complexion humide, ne songent pas gueres, l'humidité remplissant le chef de tant de fumées qu'elles viennent à deffaire & confondre les images qu'on void en songe : tellement qu'il aduient comme quand on iette de suite vne seconde pierre, apres la premiere, en vne eau paisible, car elle gaste & confond les cercles & figures que la premiere auoit fait : Et par ceste raison, ils asseu- roient que les enfans (qui ne commencent à songer, qu'ils n'ayent trois ou quatre ans) & ceux qui se vont coucher au sortir de la table, sans aucun exercice, son- gent peu souuent : à cause que ils ont le cerueau rem- ply de trop d'humidité & fumée. Il fut dit aussi, que la crainte prouquoit les songes : les craintifs en dormant voyans ce qu'ils craignent, comme. les courageux ce qu'ils esperent : la ioye & l'amour en faisant bien autant, car l'un & l'autre esmeuent les esprits, qui causent leurs songes. Il y auoit en ceste Seree vn amoureux, qui de- manda qu'il aduiendroit de son songe : ayant songé la nuit à des pommes. Il luy fut respondu que cela deno- toit qu'il auroit l'esprit tendu vers sa maistresse, reque- rant le fruit d'amour, & que ce luy estoit vn bon pre- sage : les pommes ayans tousiours serui pour faire l'amour, & pour cela qu'elles estoient consacrees à Venus : tellement que ceux qui veulent par magie con- traindre les femmes à leur amour, s'aident d'une pomme qu'ils leur donnent à manger. Les songes & vi- sions, fut-il encores dit, peuuent venir par l'imbecillité de l'age, & du sexe : d'autant que les gens vieux, à cause de la grand' froideur qui est en eux, ont souuent avec leurs songes de grandes visions, aussi bien que les

femmes. Celuy qui craignoit tant les songes & refueries, non content de tout cela, demanda derechef, d'où venoient les songes si effroyables & monstrueux, qu'encor deux ou trois iours apres le songe, on en estoit espouuenté. Ils peuuent venir, luy respond quelqu'un, du sang qui est alteré & corrompu : car tant plus le sang est alteré & gâté, tant plus les songes sont terribles & estranges : lesquels peuuent venir aussi de la mauuaise complexion, laquelle est distemperee par quelque maladie, ou par trop boire, ou par melancholie, & pensée estrange, dont on s'est entretenu le iour : lesquelles choses produisent ces monstrueuses visions, qui ne seruent qu'à nous fascher. Si est-ce, repliqua vn de la Seree, que Zenon veut que chacun prenne garde à ses songes, pour cognoistre quel il est : car si en songeant il prend plaisir à quelque chose deshoneste, ou iniuste que la honte ou la crainte empeschent de iour, ce songe signifie que nostre ame n'est totalement applanie & regie par la raison : & ainsi Zenon pense que des songes on ne puisse tirer ce qui nous doit aduenir, s'en trouuant beaucoup de veritables, lesquels emportent quelque heur ou malheur, & par lesquels on peut iuger des choses à venir, principalement si ces songeurs sont melancholiques, l'humeur melancholique estant fort propre à dire les choses futures : parce que les melancholiques ayans peu d'humeurs, il va peu de vapeurs en leur cerueau, à ceste cause ils dorment peu, & dormans peu, ne sont subiets à tant de refueries. Ce qui a donné occasion à Aristote d'attribuer à l'imagination des melancholiques ie ne sçay quoy de diuinité qui presagist les choses à



venir, ayans les melancholiques vne plus claire & nette faculté de deuiner, dautant qu'ils retiennent les especes des choses plus purgees & naturelles que ne font les autres. Et saint Gregoire mesme afferme que le deuinement se fait plustost quand on dort, que quand on veille : parce que c'est alors que cessent & se tiennent coyees les diuerfes esmotions des sens, qui ont de coustume (ainsi que dit saint Thomas d'Aquin), de troubler cette puissance diuinatrice de l'ame : & puis Iob dit, En songe Dieu ouure les oreilles des hommes, les apprenant & instruisant en toute discipline. Ne disent pas aussi les Poëtes, les songes estre messagers des Dieux, & que Medee s'enamoura de Iason par le moyen d'un songe ? Que si les songes, disoit-il, viennent de la memoire, l'infortune a precedé, que s'ils sont faits à cause des humeurs, ils signifient la mort, ou griefue maladie, car la cause en est au corps : que s'ils procedent de l'influence des Astres, ils denotent iniures, prisons, peril de corps : mais si les songes ont leur origine de l'esprit, & sont excitez par consens, ils presagent mal-heur : & la mort des personnes aimees. Que si les songes nous veulent aduertir & instruire d'une chose desia faicte, ils seront tousiours pour la plus part clairs & euidents, sans aucune couuerture & enigme : au contraire si c'est pour quelque cas à venir, ils seront figurez, & obscurs : à cause que le Demon, qui meut la phantasie & imagination de la personne, est plus certain des choses passees, que celles qui sont à venir : & encores plus des contingentes & prochaines, que des plus esloignees. Quelqu'un en repliquant va dire à celui qui approuuoit les songes,

*Somnia ne cures* : & qu'Heraclitus disoit, rien par songe ne nous estre exposé, rien aussi ne nous estre celé : seulement nous estre donnée signification & indice des choses à venir, ou par l'heur ou malheur nostre, ou par l'heur ou malheur d'autrui. Plus il disoit que les songes se comportent selon l'humeur qui domine en nous, les songes seulement nous demonstrent en quel humeur nous sommes plus abondans, Simefius escriuant que les visions se diuersifient selon les complexions. Les melancholiques, adioustoit-il, songent avec vn fort mouvement, aux sepulchres, choses noires & difformes, ils ne verront que diables, que tenebres, choses espouuantables, & lieux de crainte & de fraieur. Ceux qui sont plethoriques, songent ne pouuoir bouger ne parler : ceux qui songent voler, ont les humeurs moderees & tenuës : ceux qui voyent les choses rouges en dormant, ou songent saigner, abondent en sang : ceux qui ne songent qu'en l'eau, aux neiges, au froid & aux pluyes, sont flegmatiques : comme ceux qui songent au feu, & aux foudres, aux meurtres, aux batailles, & aux carnages, & querelles, sont choleres. Par là on peut facilement coniecturer de la nature de la maladie par le songe. Ce qu'Auerroes ayant bien considéré, ne peut s'empescher de crier que les songes sont diuins, aduertissant la creature du mal qui luy doit aduenir. Je ne sçay repliqua vn de la Seree, quelle diuinité il y aux songes ? veu qu'anciennement on exploit les songes avec du sel & grains de froment, ou bien on se lauoit d'eau pure de fleuve, ou d'eau marine : car ainsi en Apollonius Rhod. Circe enchanteresse est trouuee par les Argonautes se lauer au

riuage de la mer, pour expier ses songes : & dans Aeschile, le Roi Atossa se laue d'eau pour expier les visions que de nuit il auoit veuës : & Perle en ses Satyres dit, que les superstitieux & refueurs purgeoient leurs songes d'eau de fleuve . Properce qu'ils estoient expiez & purgez, ou bien recitant à la Deesse Vesta (qui est le feu, purgeant toutes choses) le songe que on auoit songé, ou bien le rapportant de mot à mot au Soleil, ainsi que dit Sophocle, & luy contant son songe : parce que tout ainsi comme de la lumiere il chasse les tenebres & illumine le monde, aussi estoit-il estimé chasser les estranges formes des songes & visions qu'engendre la nuit : comme le mesme Properce dit, que c'est la Lune qui les enuoye & engendre. Et cestuy-cy acheuant son propos, nous assura, que si ceux qui ne songent gueres, viennent à songer beaucoup, contre leur coustume, que c'est vn mauvais presage & mortel, à cause de beaucoup d'humeurs qui dominant en luy, qui luy causent ces songes. Il y auoit vn Drolle en ceste Seree si vilain, comme vous entendrez par son conte, qu'il eust bien esté receu en l'administration d'aucunes Republiques, où il faut, pour estre Bourgamestre, estre vilain de trois lignees : lequel demanda de quel humeur venoit vn songe de merde qu'il auoit fait depuis peu de temps. Lors vne Fesse-tondue luy va dire, vous parlez tant entre vos dents qu'on n'a garde de vous le dire, on ne vous entend point. Que si vous dites ce beau conte, les Cyniques vous enclorront dans vn tonneau avec leur Diogene. Parquoy le Drolle en s'excusant va dire, Les paroles ne puent point : & est bien difficile de trouver

honestes paroles aux choses deshonestes. Puis recommença ainsi. Vous sçavez tous le besoin que j'ay d'argent, & la deuotion que ie porte à la feste de l'inuention sainte Croix, n'ayant en ma bourse croix ne banniere, tout estant allé en procession. Voila qui fait que tout le iour ie ne pense qu'à trouuer de l'argent. Et parce qu'on songe la nuit ce qu'on a traité de iour, il est arriué qu'une de ces nuits ie songeai d'auoir trouué vn tresor sous terre, & ne l'osant oster de là, parce qu'il estoit grand iour, ce me sembloit, ie pensay en moy-mesme à remarquer ce lieu, tant pour le trouuer mieux quand la nuit seroit venuë, qu'afin aussi que personne ne pensast qu'en vn si sale lieu il y eust rien de bon caché. Qu'aduint-il de mon songe? C'est que ie trouay quand ie fus refueillé, me souuenant bien de mon songe que j'auois chlé au lië : & ainsi vne partie de mon songe fut veritable, mais non pas ce que ie souhaitois le plus. Quelqu'un lors luy demanda : Et personne ne sentit-il rien de vostre beau songe? Non pas, respond nostre songeur, car j'estois tout seul. Il luy fut repliqué, *vah homini soli*. Ouy bien, dit-il, quand il a chlé sous luy, comme moy, car il n'a personne qui le torche. Alors celui qui parloit à luy, demande à ce songeur, se reculant de luy, combien il y auoit que cela luy estoit arriué : respondant qu'il n'y auoit que trois iours, il va dire, Vrayement ie le croy bien, car vous en puez encores tout. Ils se prindrent tous à rire aussi bien que le songeur, qui ne laissa à leur demander, si on pourroit tirer quelque sens de ce songe, & si c'estoit vn bon signe. On luy respond qu'on n'en pouoit trouuer de meilleur, puis

qu'il parqiffoit bien en fes draps, & en fa chemife, & qu'il ne falloit point aller aux deuins, & qu'on fentoit bien que fignifioit fon fonge. Il y en auoit en cefte Seree qui adioustans plus de foy aux fonges qu'il ne faut, vont demander fi Artemidorus, & les fonges de Daniel, ne contenoient pas verité : aucuns affermans les fonges n'efre que chimeres & monftrueufes apparences. Aufquels il fut refpondu, qu'il y auoit des fonges veritables, & de faux : ceux qui contiennent verité, fortans de la porte de corne, felon Virgile, les menfongers de la porte d'yuoire : l'image des Dieux l'accordant à cela, qui donne à la ftatuë du Sommeil vne corne en la main, quand les fonges font veritables : mais quand ils font trompeurs, il luy donne vne dent d'Elephant : pource que l'yuoire n'eft iamais diaphane & transparent, comme eft la corne. Surquoy on adiouta le difcours de Porphyre, qui efcrit que quand l'ame s'eft retiree d'une grand' part des actions du corps pendant que l'ame dort, combien qu'elle s'adrefse à confiderer la verité, neantmoins elle ne la peut bien veoir ni droitement, à caufe de l'obfcurité de nostre nature : toutesfois, dit Porphyre, quand nature vient à subtilier, en forte que l'œil de l'ame, c'eft à dire, l'efprit y puiffe penetrer, elle void les vrais fonges par la porte de corne : & de tant plus, dit faint Gregoire Nicene, telle puiffance eft pure, & qu'elle comprend moins de phantomes & broüillards, de tant plus acquiert-elle l'office de deuiner par fonges : mais quand la nature demeure efpoiffe & groffiere, fi bien que l'efprit n'y peut penetrer, lors les faux fonges viennent par la porte d'yuoire : cela

se faisant principalement quand les feuilles tombent des arbres, qui est en Automne, car alors les songes sont toujours vains & faux : aucuns en attribuant la raison aux fruits nouveaux, lesquels estans encore frais, & en leur vigueur, engendrent en nos corps beaucoup de vents & brouillemens. Ce que Virgile declare, quand il dit, qu'à l'entree d'enfer y a vn ormeau, & qu'au dessous de ses feuilles demeurent attachez les faux songes. Ceux qui approuuoient les songes, & par iceux vouloient sçauoir de l'aduenir, les voulans exciter, disoient qu'il estoit bon de prendre & retenir sous la langue des pierres precieuses : dont les vnes meuuent & esueillent les imaginations & songes par leur beauté, les autres par leur secheté, comme fait l'amathiste & la cassidoine, dite onix : Pline estimant sur toutes les pierres la cheloine, pour faire bien songer. Ils affermoient aussi que les herbes seruoient de beaucoup aux songes & sur toutes nommoient la theangelide, qui croist au Liban de Syrie, aux montaignes de Crete, en Babylone, & en Suses, ville de la Perse : laquelle fait deuiner estant prinse en breuuage. Et outre, adioustoient que pour asseoir iugement sur les songes, qu'il falloit regarder si le songe est du soir ou du matin : à cause que les songes du matin estoient plus veritables & ioyeux que ceux du soir : parce qu'au matin le sang pur est separé du plus gros, & aussi que lors les vapeurs, qui montent au cerueau, sont appeasees avec le soucy & la souuenance du passé : ioint que Phœbus vaticinateur, aide & renforce les deuins & deuinereffes. Et pour confirmer les songes du matin, ils reciterent les vers de Ronsard, qui sont au

commencement d'une sienne Elegie, où il dit ainsi,

*C'estoit au point du iour, que les songes certains  
D'un faux imaginer n'abusent les humains,  
Par la porte de corne entrez en nos pensées,  
Des labeurs iournaliers debiles & lassées:  
Songes qui sans tromper par une vanité,  
Deffous un voile obscur monstrent la verité.*

Combien qu'Orphee, replicoient les autres, affirme que les songes sur iour sont plus certains : & qu'Aristote vante les songes de la minuit, qui sont faits à la profonde nuitée : ce qui est confirmé par Virgile & Horace. Plus ils affeuroient qu'il falloit regarder à l'habitude des personnes : les hommes rouges & sanguins ayans plus de reuelation par songes que les autres, à cause qu'ils sont de libre imagination. Les autres, sans s'arrester à tout ce qui auoit esté dict de la verité qu'on tire des songes, blasmoient tous deuinemens qui se font par songes, comme refueries, & espece pronostique pleine d'erreur & d'incertitude : difans qu'il ne falloit s'estonner s'il arriuoit quelquesfois vray ce qu'on songe : car qui est celui, dit Ciceron, lequel ne cessant tout le iour de tirer de l'arc, ne frappe aucunes fois dans le blanc ? l'homme estant ignorant du futur, ainsi que tefmoignent ces vers :

*L'homme d si grand sçauoir ne sçauroit paruenir,  
De pouuoir aduiser les choses à venir.*

Et avec tout cela, la plus-part de la Seree affeuroit qu'elle estoit si moleste des songes, qu'encores qu'il y eust en eux quelque deuinement, elle les abhorroit : en estant si tourmentee qu'au matin on se trouuoit aussi las, que si on n'eust point dormy : car tout ainsi, disoient aucuns, que le dormir est le repos du corps, aussi est-ce le traual & perturbation de l'ame, si les songes sont ennuyeux & espouuentables, comme il aduient ordinairement aux meschans forfaiteurs, lesquels exempts pour vn temps de la peine qu'ils ont meritee, ne laissent neantmoins cependant d'estre tourmentez par la diuine vengeance, lors mesmes qu'ils deuroient estre le plus en repos. Il en aduient autant aux superstitieux, disoient-ils, le sommeil estant le repos du corps à ceux qui dorment, & à l'opposite, ce n'est que frayeur & trouble de l'ame, pour les songes espouuentables qu'ont ceux qui sont espris de superstition, ou qui sont faschez & ennuyez : & alleguoient ces vers :

*Si ie m'endors quand mes ennuis me tiennent,  
Je suis perdu des songes qui me viennent.*

Vn de la Seree, haïsseur de songes, va en s'escriant dire, O que ceux se peuuent dire heureux, qui ne songent point, ou qui ne songent gueres, ou s'ils songent, ce ne sont que visions ioyeuses & plaïfantes, comme celles de ceux qui songent en nouuelle Lune : tant pour la fascherie & ennuy que nous apportent les resueries, que pour le danger qu'il y a aucunesfois de les re-



ueler : car nous trouuons que du temps des Empereurs Tibere, Vitelle, & Domitian, il faisoit mauuais songer creux, & que Cambifes pour auoir songé en dormant que son frere deuoit deuenir Roy de Perse, le fit mourir. Et le Roy Midas en fit autant, troublé & fasché de quelque mal plaissant songe. Ne vous faschez point, luy repliqua vn de la compagnie, car vous y pouuez remedier, en mettant sur le fueil de la porte de la maison, ou de la chambre de quelque songeur & refueur, vn clou arraché d'un coffre ou sepulchre, cela faisant perdre les visions & phantomes qui espouuentent les gens de nuit, & seruant de contre-charme à l'encontre des Manes qui enuoyent les mauuais songes à ceux qui les mesprisoient, ce dit Tibulle.

*Ne tibi neglecti mittant in somnia Manes.*

Et Virgile aussi.

*Et falsa ad cælum mittunt insomnia Manes.*

Et ce sont ceux lesquels les sectateurs du magicien Simon, comme escrit saint Irenee, appelloient diables, qui enuoyent des songes aux hommes qui auoient contracté alliance avec eux, à fin de predire les choses à venir. Si ay-ie veu deux femmes, repliqua vne Fesse-tonduë, lesquelles se sont bien aidees des songes : car vne estant surprinse par son mary, & elle estant avec son amy en vne chambre, ainsi que son mary, qui estoit

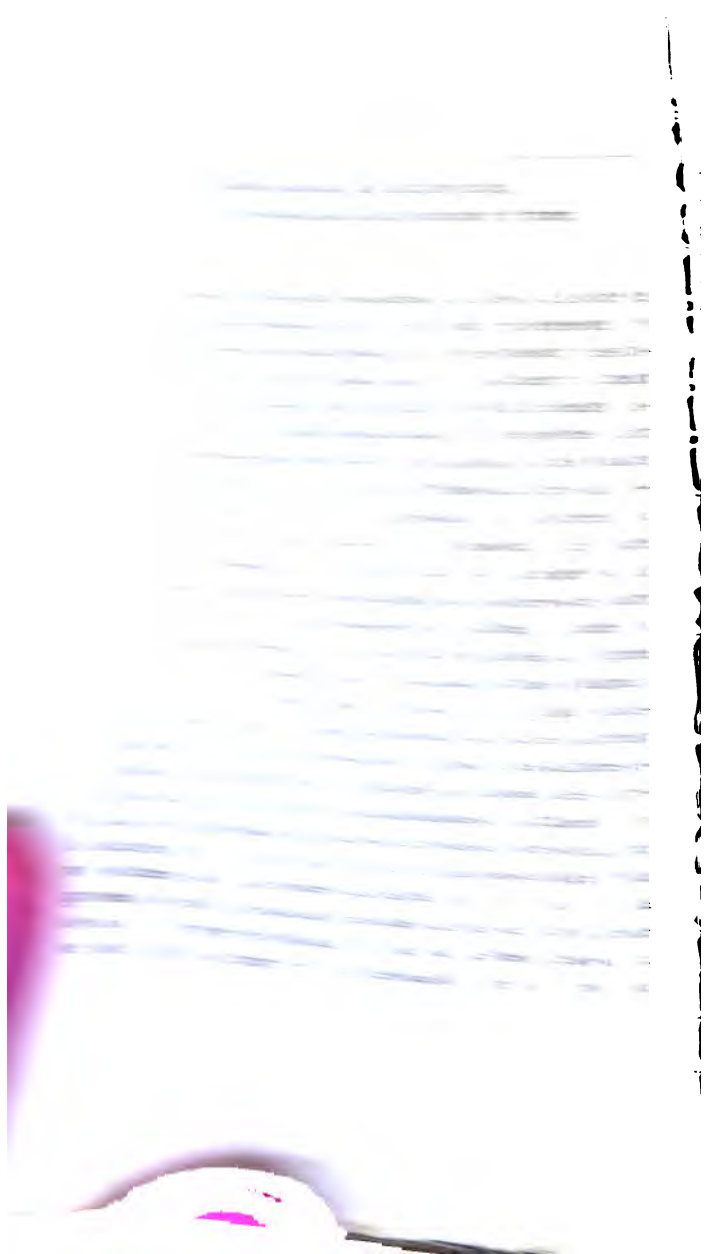
borgne, vouloit entrer, elle luy va dire qu'elle auoit songé qu'il voyoit des deux yeux, & pour s'en asseurer luy bouche son bon œil, & cependant le galand fort : l'autre, arriuant son mary vn matin qu'elle auoit compagnie Françoisse, elle luy va dire, qu'elle auoit songé qu'elle luy faisoit baïser le derriere de sa chemise : ce disant, elle luy met deuant le visage, iusques à ce qu'ils ne fussent plus que deux. Quelqu'un de la Serree, s'adressant aux ennemis mortels des songes, leur va dire, que *apud Atlanteos*, que Rabelais nomme Atlantiques, on ne songe point, non plus qu'en l'isle de Thafos, l'une des Cyclades : & que ceux qui craignent tant les songes n'auoient qu'aller demeurer en ce pais-là : que si on les vouloit aller chercher, qu'il presteroit sa lanterne. Alors ils vont demander à cestuy-cy, & le prient de leur dire, en quelle contree ce peuple pouuoit habiter, ayans grand'enuie d'y aller demeurer, tant les songes les tourmentoient. Mais il ne fut possible de trouuer dans Nizolius, ni ailleurs, où demeurent ces gens-là, qui ne songent, ni ne refuent. Et aussi qu'un de nos Serrees, qui auoit tousiours en la bouche son, Il peut estre, avec Epicure ne vouloit croire y auoir vn pais là où on ne songeoit iamais, encores qu'on luy eut dit que beaucoup des anciens l'auoient escrit, & que d'autres les scauoient, pour auoir esté en ce pais sans songe. Et comment, disoit-il, les anciens l'eussent peu scauoir, veu qu'Herodote escrit qu'en Asie, ni en Grece, de son temps, n'y auoit personne qui eust veu le Po? Et n'ayant passé le Po, comment eussent-ils peu cognoistre les autres pais si loingtains, veu que de nostre temps il est

arriué à Rome des Rois de Iapon, lesquels disoient auoir mis en leur voyage plus de trois ans? Il luy fut repliqué, qu'on luy enseigneroit vn autre país, qui est bien aisé à trouuer, où on ne songe point, non plus qu'en la region Atlantique: c'est en Ethiopie, comme rapportent ceux qui y ont esté. Puis on luy demanda s'il croiroit plustost ce que dit le docte Rabelais, que Cleon de Daulie Thrasimédés, & de nostre temps le sçauant Villaurmanus François, oncques ne songerent. Il leur respond, que si tous ces peuples, & ceux qu'ils ont nommez, ne songeoient point, qu'ils n'esperoient donc rien: car toutes nos esperances, disoit-il, que sont-ce que resueries & songes? Que s'il y a vn país où l'on ne songe point, il faudroit donc dire que cela viendrait de la disposition du ciel: qui est ensuiure les ignorans, qui rendent les causes generales des choses, ne sçachans les particulieres. Ce differend fut cause que la decision en fut remise iusques à ce que quelqu'un de la Seree feroit allé & reuenu au país où commande le Prestre Iean, pour nous en rapporter la verité, dautant que les raisons peu profitent où l'experience a lieu. Celuy qu'on esleut pour faire le voyage aux despens communs de la compagnie, va dire qu'il auoit les songes en si grand'horreur, que si estant en ceste region-là, il se trouuoit exempt de songe, qu'il feroit bien homme pour y demeurer, & qu'à grand'peine retourneroit-il par deçà, pour les asseurer de ce qui en estoit. Et ne vous esbahissez, disoit-il encores, si ie suis tant ennemy des songes: parce que j'ay peur de me tuer vne nuit en songeant, ou faire quelque autre folie: dautant que bien

souuent tout endormy ie me leue : & Landinus rapporte que luy estant à Paris, il y eut vn Anglois, lequel tout endormy se leua de son liēt, & alla depuis l'Eglise S. Benoist, iusques au bout de la riuere de Seine, où il tua vn enfant, & sans s'esueiller s'en retourna coucher. Galien mesme n'a peu remedier à ce mal, & dit qu'il a esté de ceux qui vont la nuit, qui s'appellent en Latin *Noctambuli*. Aristote dit, adioustoit-il, qu'en la ville de Tarente y auoit vn tauernier, qui de iour vendoit son vin, & la nuit couroit par la ville en dormant. Bartole dit aussi, qu'il y auoit à Pise vn homme qui en dormant s'armoit, & s'en alloit par la ville en chantant & brillant. Et Marian escrit qu'il auoit pour voisine vne ieune fille, qui dormant se leuoit de son liēt, pestrifioit sa paste & faisoit cuire son pain. Et en y a qui passent bien outre, & disent qu'il y a des femmes & des filles, lesquelles toutes endormies iront coucher avec des hommes, & ayans eu leur compagnie, s'en retourneront coucher encores toutes endormies. Parquoy, disoit-il, ie vous prie de me dire de quel humeur cela procede, & s'il y a moyen d'empescher ces songes, qui font cheminer en dormant, & faire des choses qui ne sont bonnes ni honestes, & d'autres qu'on feroit bien en grand' peine d'executer en veillant, & de beau iour. Le dormir donc, luy repliqua vn autre, n'est pas du tout semblable à la mort, comme ont dit Homere, Virgile, & Ouide : car les morts ne marchent point comme font ceux-cy, qui dorment & cheminent. Puis apres auoir vn peu songé, va dire, que ces mouuemens qui se font en dormant, venoient des vapeurs chaudes, & esprits

bouillans, lesquels montez au cerueau agitent la faculté animale, de telle forte qu'elle contrainst les parties instrumentaires de luy obeïr, & faire des actions merueilleuses, sans s'offenser en chose qui soit : à cause que ces dormeurs n'ont nulle crainte & peur de passer en des lieux perilleux, & aussi qu'ils marchent tout bellement. Et n'est estrange, disoit-il, si en dormant on marche, pource que nous auons le sens interieur & l'exterieur, au sommeil le sens exterieur estant empesché, & non pas l'interieur quand nous songeons; & quand en dormant nous allons, le sens interieur est bien assoupy, mais non pas l'exterieur. Et afin de garantir de ce mal tous ceux qui sont subiects à ceste passion, il est fort bon de mettre de l'eau en des bassins, à l'endroit de la porte par où il faut fortir : car il est certain que ces endormis & chemineurs de nuit, se refuseilleront en touchant l'eau : comme il arriua à vn qui en dormant s'alla mettre en l'eau pour se baigner, & lors mettant les pieds en la riuere avec tout le corps, il se refuseilla, & luy print bien de sçauoir nager. Apulée aussi escrit que la betoine est souueraine pour empeschier les ambulations nocturnes. le vous enseigneray bien, va dire vn Franc-à-tripe, comment on pourra euitier cest inconuenient, & qui plus est, à ne songer nullement, en faisant ce que les anciens ont pratiqué, comme nous a monsté Ronfard :

*Les anciens fouloient apres souper  
Verfer du vin en l'honneur de Mercure,*



enne en dormant. font grands songeurs & rêveurs : et tant plus qu'on dort, plus on songe. à cause qu'il y a plus de temps, & que ceux qui dort beaucoup ne sont pas si fermes que ceux qui ne dort gueres : & i songe plus en Hyver qu'en Ete. Les nuits estoient plus longues, le Soleil chauffant le sommeil. & par conséquent les songes & rêveries : car c'est la force du Soleil. Ce dit quelque-ve,

*La neige, le brouillard, l'hyver, le mal.*

*Le fantôme, la peur, & la femme d'effraye*

Les Cammerions donc, va dire et autre. souvent dort songer, puis qu'ils font en une perpetuelle nuit : toutesfois que j'ai veu des personnes qui dorment plus en une heure, que les autres en quatre. Ne pensons pas, disoit-il, que ceux qui n'ont point de fureur ni de fâcherie, ne dorment pas plus en une nuit que les autres en deux? Ce qui me fait dire, que les amoureux ne dorment gueres, & par conséquent ne songent pas beaucoup : toutesfois on dit qu'ils font grands rêveurs, à cause de l'assidue pensee amoureuse, qui les rend melancholiques, & la melancholie engendre les rêveries espouvantables, selonc les auteurs. Que si vous me demandez, adjoûte-t-il, lesquels font mieux complexionnez, ou ceux qui dorment quasi toujours, ou ceux qui ne font grands dormeurs : je voudrais respondre selonc Caton qui dit qu'il vaudroit mieux avoir des esclaves & serviteurs, qui dormissent assez de leur

*Pour effacer, durant la nuit obscure,  
Les songes vains qui nous viennent tromper.*

Mais ie trouue encores meilleur, disoit-il, de boire ce vin que le respandre : car ie sçay par experience n'y auoir chose plus souueraine, pour se garantir des songes, que boire bien auant que se coucher : si mieux on ne se veut passer de dormir : ayant plusieurs auteurs qui ont affermé beaucoup de personnes auoir longtemps vescu sans dormir : au moins si nous voulons croire Pline, qui dit que C. Mecenas fut trois ans entiers sans dormir. A qui toutesfois il fut contredit : & fut soustenu le dormir estre si necessaire, que nostre vie en dependoit, aussi bien que du manger & du boire : estant vne chose estrange, qu'encores que nostre vie soit si courte, neantmoins le somme, comme vn publicain & gabeleur, nous en oste la moitié. Et comme dit quelqu'un *eripimus vitam, quidquid somno tradimus* : & vn autre, *Profectò vita vigilia est*. Quant auons-nous, adioustoit-il, vn estat paisible, puis qu'en dormant mesmes, & au plus profond du repos, nous sommes espouuentez ? Combien d'hommes intimidez des horribles visions, sont morts soudainement ? Combien y en a-il, qui sont deuenus blancs & chenus en vne nuit, pour la fascherie, & l'ennuy de ce qu'ils auoyent songé ? Nous ne sommes pas mesmes asseurez de la vie, es plus grandes ioyes : beaucoup estans morts de trop grande ioye. A a verité repliqua vn de la Serree, ceux-là qui ne sont que dormir en attendant que le bien leur



vienne en dormant, font grands fongeurs & refueurs : car tant plus qu'on dort, plus on fonge, à cause qu'il y a plus de temps, & que celui qui dort beaucoup ne dort pas si ferme que celui qui ne dort gueres : & si on fonge plus en Hyuer qu'en Esté, les nuits estans plus longues, le Soleil chassant le sommeil, & par consequent les fonges & refueries : car à la fortie du Soleil, ce dit quelqu'un,

*La neige, le brouillas, l'oïfueté, la nuit,  
Le fantosme, la peur, & le somme s'enfuit.*

Les Cimmeriens donc, va dire vn autre, doivent bien fonger, puis qu'ils sont en vne perpetuelle nuit : toutesfois que j'ai veu des personnes qui dorment plus en vne heure, que les autres en quatre. Ne pensez-vous pas, disoit-il, que ceux qui n'ont point de soucy ni de fâcherie, ne dorment pas plus en vne nuit que les autres en deux ? Ce qui me fait dire, que les amoureux ne dorment gueres, & par consequent ne fongent pas beaucoup : toutesfois on dit qu'ils sont grands refueurs, à cause de l'assidueuse pensèe amoureuse, qui les rend melancholiques, & la melancholie engendre les refueries espouventables, selon les naturels. Que si vous me demandez, adioustoit-il, lesquels sont mieux complexionnez, ou ceux qui dorment quasi tousiours, ou ceux qui ne sont grands dormeurs : ie voudrois respondre selon Caton qui dit qu'il vaudroit mieux auoir des esclaves & seruiteurs, qui dormissent assez de leur

naturel, que peu : Caton iugeant les endormis, doux obeiffans, maniables, & qu'on en faisoit ce qu'on vouloit, & avec cela de bon esprit : au contraire des efueillez, qui ne peuuent gueres dormir, que Caton estime fols, idiots, malicieux & mefchans. Et c'est, disoit-il, ce qui fit eleuer vne Academie à Bolongne, qui se nommoit les Sommeillans, pour demonstrier qu'ils estoient debonnaires & non point malicieux & mefchans : lesquels auoient vn Ours à leur deuise, qui dort fix mois, avec ce mot, *La vigilance recompensera le dormir*. Aussi que nous voyons ceux qui ne font asseurez, ne dormir gueres, au contraire de ceux qui sont de bonne conscience, lesquels dorment asseurement. Ce qui sauua la vie à deux freres, estans accusez à Rome d'auoir tué leur pere, qui fut trouué blessé à mort en son liét, la chambre estant fermee, & ses deux fils couchez en vn autre liét, pource qu'on les trouua dormans : le sommeil monstrant vne asseurance innocente, & que c'estoit contre nature, ayant tué leur pere, de pouuoir dormir sur son sang. Toutesfois, repliqua vn de la Seree, nous trouuons que Caton & l'Empereur Othon eurent si grande asseurance, que se voulans tuer le lendemain, ils ne laisserent de dormir toute la nuit, tellement qu'on les entendoit ronfler de bien loing. Parquoi heureux ceux-là qui mettent sur le coiffin, avec leur teste, tout leur foucy : & encores plus heureux ceux qui dorment si ferré qu'ils n'entendent point le tonnerre, & par ce exempts d'estonnement & de frayeur, dont plusieurs sont morts, seulement de crainte qu'ils auoient de mourir de la fouldre, sans souffrir autre mal, ne blesseure aucune :

les dormans n'estans iamais frappez de tonnerre ny de fouldre, à cause dit Democritus, que ce qui ne peut arrester le feu celeste, n'est point foudroyé : or est-il que le corps de l'homme dormant se lasche, & deuient rare & mol, ayant les pores ouuerts, l'esprit defaillant & l'abandonnant, & par ce ne pouuant ce corps endormy resister, n'est point retenu ny offensé par le fouldre. Au contraire, ce qui tient coup & fait resistance, est fondu par le fouldre : comme fait le corps d'un homme vaillant, qui est robuste, plus ferré, & par ce faisant plus de resistance, pour estre plein d'esprits, peut estre offensé de ce feu du ciel. Je crains tant le tonnerre, va lors dire vn franc-à-tripe, que toutes les fois qu'il tonne, ie baillerois la moitié de mon bien, & qu'on me baillast vn breuuage, qui me fist dormir, s'il est vray que les dormans soient hors du danger du fouldre. Et ie croy, adioustoit-il, qu'on me pourroit donner vne potion qui m'empescheroit d'ouïr le tonnerre : veu que les Turcs baillent bien à ceux qu'on veut chastrer, cauteriser, & couper quelque membre, vne composition, laquelle les fait dormir d'un tel sommeil, qu'il n'endurent nul mal : & si ne ferois point de conscience de prendre ce dormitoire, n'y trouuant nul enchantement ni forcellerie : dautant que ceux qui prennent ceste potion n'ont nulle memoire, là où les forciers racontent où leur esprit a esté cependant qu'ils ont laissé le corps, & qu'ils ont esté en ecstase : toutes-fois qu'Alciat, reprenant vn inquisiteur, dit que l'ecstase des forciers & forcieres ne vient que de melancholie, laquelle corrompt leur imagination : qui merite plustost

le Medecin que la peine : comme on peut veoir en la maladie Ephialte, où on pense auoir habitation avec les esprits : ou en la maladie de Lycanthropie, où l'on pense estre changé en loup. Mais dont vient, demanda vn Drolle, qu'aucuns en dormant ronflent, & pettent, les autres parlent, & disent tout ce qu'ils ont fait haut & clair, les autres marmotent entre les dents & en y a qui soufflent les chous ? Il luy fut respondu que ceux-cy n'estoient point forciers, & que ceux qui sont ecstatiques sont sans tout cela, mais que ceste diuersité de dormir procedoit de l'empeschement qui est es sens apprehensifs, selon qu'ils sont libres, ou empeschez & enuelopez. Mais d'où vient, demanda-il encores, qu'il en y a qui dorment mieux par liure que par cœur, ne pouuans dormir qu'un liure en la main ? les vns dormans de mauuaise grace, les autres la bouche ouuerte ? Il luy fut respondu, que pour y remedier, il falloit faire comme Goulard, qui commanda à son valet de mettre vn miroüer attaché à la courtine des pieds de son liêt : A fin que ie voye, disoit-il, si i'auray bonne grace en dormant. Ce Monsieur Goulard, repliqua quelqu'un, auoit volontiers ouï dire, que la Lune aime les belles gens, qui sont endormis, & ceux qui en dormant ont vne bonne contenance, comme Endymion. Quant à ceux qui ronflent, parlent, & pettent en dormant, & grincent les dents, il n'y a rien, disoit-il, plus recommandé pour les empescher de tout cela, que de siffler, sans les resueiller : nommément si c'est vne femme, ou vn page, ou vn singe : ces trois fortes d'animaux ne doiuent iamais estre refueillez, si vne fois ils dorment. Les femmes de la

Seree craignans de s'endormir, parce qu'elles auoient bien fait leur deuoir à soupper, furent d'aduis de s'en aller, de peur que si elles venoient à s'endormir, on ne les laiffast là fans les refueiller, fuiuant la doctrine d'une Fesse-tonduë, qui ne s'en alla pas fans que chacune d'icelles luy donnaft vne atteinte.





## DIX-SEPTIESME SEREE.

### *Des Odeurs, & du Sentiment.*

**N**OSTRE songeur se trouua encores le lendemain là où nous soupions : mais quand il fallut se mettre à table, perfonne ne vouloit se feoir aupres de luy, ayans tous ceste opinion qu'il pouoit encores. Quant à moy, ie vay faire tout le contraire, car ie me renga le plus près de luy qu'il me fut possible : ayant apprins que toutes senteurs se sentent moins de près que de loing : à cause que l'odeur, bonne ou mauuaife, temperee & meslee avec l'air, est renduë plus forte : mesmes les fleurs ont leur senteur plus souëf de loing que de près : parce que si vous les sentez de près, ce qu'elles ont de terrestre se perd en bas, & l'odeur qui se fait par la chaleur, sans estre meslee, va plus loing. Et à cela ne fait rien si le sentiment se fait par l'organe du nez, ou par le cerueau, laissant la dispute aux Medecins. Qui bailla encores plus d'occasion de se reculer de nostre songeur,

ce fut qu'en se mettant à table on sentit vne mauuaise senteur, dont tous en accusoient nostre songeur, lequel en se riant va dire deux ou trois petits mots de tauerne, Dieu vueille garder, commença-il à dire, les biens de deffus la terre, car ie vous assure qu'il court vn mauuais vent : mais ie vous diray, qu'on ne bouge, tout est à boire, il n'y a rien à rembourfer. Et ne disoit pas sans cause, Homme ne bouge : dautant que ce qui est remué remplit plus l'air, & est plustost apporté à nous, & transmis à nostre sentiment, que ce qui n'est mouué ni brouillé : toutes choses odorantes estans plus fortes meslees avec l'air, que seules, principalement quand l'air est chaud : l'odeur n'estant qu'une vapeur, qui se fait par la chaleur : or la chaleur a vne puissance active de mouuoir, & le froid au contraire arreste les choses, & les referre, rendant l'air immobile, qui fait que nul mouuement ne peut fortir de ce qui sent en temps froid. Il y auoit en ceste Seree vn coliqueux, lequel ne se faisoit que rire de ce qu'on auoit ioué de la veze : disant, le ne sçay pas qui a fait cela, ne qui luy a conseillé de le faire, mais ie m'assure bien qu'il ne l'a pas fait de sa teste, & si ne l'a pas fait pour l'amour de nous, car quand il eust esté seul, il en eust bien fait autant. Possible, adioustoit-il, qu'il est coliqueux comme moy, & les coliqueux sçauent le danger que c'est de retenir vne chose qui ne vaut rien : ou bien il est malade, ou est prest de l'estre, ayant les humeurs corrompues prouenant de crudité : la crudité estant la principale cause des mauuaises odeurs : & tant plus elles sentent mal, tant plus la personne est esloignée de la santé : &

cause de la crudité qui est mal-aïsee & dangereuse à retenir. Qui ne sçait, disoit-il, qu'en la presence de Claudius, Empereur Romain, vn pauvre honteux mourut subitement, pour retenir son vent, & par default de peter vn meschant coup? Possible aussi que celuy qui a laissé fortir ceste secrette, par faute d'esuentouër, nous a voulu rafraischir, comme les anciens l'ont pratiqué, & que nous le pratiquons. Ou bien cela viendrait-il point de quelqu'un qui a esté pressé & ferré à l'entree de la table? Car c'est vne chose asseuree, nous asseuroit-il, où peu ont prins garde, qu'au commencement du repas on est plus pressé & ferré à la table que non pas à la fin, combien qu'il semble devoir estre au contraire, que nous deuions estre plus estroitement assis à la fin du repas, ayans le ventre plein, qu'au commencement.

Mais voyant bien que vous n'en croyez rien, escoutez les raisons qu'en donne Plutarque: ou c'est, dit-il, que la faim nous fait presser & choquer les vns contre les autres à l'entree du repas: ou bien qu'au commencement du dîner & souper nous sommes assis de nostre large, & panchons en auant, regardans sur la table de front, mais apres qu'on est rassasié, nous nous tenons sur le costé. Nostre songeur, songeant à ce qu'on auoit dict parauant, va dire qu'il ne croyoit pas, que tant plus ce qui sort de nous par le lieu à ce destiné sent mal, & est de mauuaïse odeur, tant plus il denote la personne malade, & auoir les humeurs corrompuës: mais tenant le contraire, disoit qu'on estime la nature de chasque chose bonne, quand elle exerce bien ce qui est propre à son espece. Quelqu'un se prenant à rire repliqua ainfi:



Le m'esbahis comme de tel fujet on peut recueillir quelques raifons feruantes aux choses naturelles : & comme on n'a laiffé ce qui est de nostre nature, tel qu'il est. Il luy fut respondu : Tant naturelles que vous voudrez, si est-ce que les Anciens ont fait ce qu'ils ont peu pour courir ces choses que vous appelez naturelles : tellement que ceux de Iudee, les Egyptiens, les Grecs, puis les Romains, n'ont pas tant vfé d'onguens en leurs banquets pour la volupté & lasciueté, que pour fuir les mauuaifes odeurs qui sortent de nous : si bien qu'il s'en trouue qui beuuoiert de ces onguents, à fin que par dessus & par dessous ils sentissent bon : dont Iuuenal dit,

*Quum perfusa mero spumant vnguenta Falerno.*

Et ces vnguens ont esté si frequents à Rome, & si chers, fut-il dit, que le proverbe estoit, *Vt in velabro olearij*. Nostre songeur ne laissa pour tout cela à faire vn tel conte : laissant aux femmes ceste vaine superstition de paroles, estant mal aisé de parler honnestement d'une chose sale & vilaine. Il n'y pas long temps, commença-il à dire, qu'un habile homme & honneste (sans cela qui luy arriua) parlant à vne grand' Dame, va faire vn gros pet, sans aucunement y penser en mal : puis regardant l'une apres l'autre les Damoiselles de ceste Dame, lesquelles estoient à l'entour de luy, leur va dire, sans se troubler : Si ne voulez vous taire, ie me tairay : & ne laissa de continuer son propos encomencé : & en le poursuiuant vne de ces Damoiselles va

faire vn autre pet, plus haut que le premier de deux trois tons : lors ce difcours plus aſſeuré que deuant, ſe tournant encores vers ces Damoifelles, leur va dire, Allons tout de rang, s'il vient à mon tour & ordre, i'en feroi bien encores vn autre. le vous laiſſe à penſer, adiouſta noſtre ſongeur, ſi ces Damoifelles, & la Dame meſme, ſe peurent garder de rire, & ſi en riant il ne leur arriua point d'en faire autant, & poſſible pis : car vous ſçauiez que les muſcles du diaphragme, qui ſeruent à la reſpiration, & ſont agitez par le ris, ſeruent auſſi au reſect des excremens. Il falloir bien, va repliquer quelqu'un, qu'il y euſt quelque conſtellation qui les preſſoit & rendoit enclins à perdre le vent : eſtant arriué ce iour-là à deux ou trois, ce qui n'arriuera pas en cent. le ne ſçay, reſpondit vn Drolle, quels aſtres regnoient, mais ie ſçay bien quel vent couroit : que s'il euſt plu de ce vent, ie ne ſçay que c'eueſt eſté : le vent de Ponant eſtant touſiours faſcheux & puant : amenant le plus ſouuent quelques orages ſentans plus fort que roſes : m'eſtant ſouuent eſbahy de ce que les excremens des beſtes brutes n'ont pas ſi mauuaife odeur que ceux de l'homme : n'en pouuant rendre autre raiſon, ſi ce n'eſt que les beſtes brutes vſent touſiours de meſme aliment, & ſont beaucoup d'exercice : mais l'homme mangeant de tant de fortes de viandes, qu'il ne les peut cuire, ne faut s'eſmerueilleir ſi elles viennent à ſe corrompre, & à ſentir mal. Il fut apres demandé s'il n'y auoit point de moyen d'euitier la ſenteur des choſes puantes. On reſpond qu'ouy : moyennant qu'on vouluſt manger des choſes qu'on craint à ſentir : car vous ne

les sentirez point, non plus qu'un homme qui a mangé des aulx, ne les sent point, & si ne sent point ceux qui en ont mangé, non plus qu'un parfumé & musqué ne sentira point ceux qui le sont. La raison en fut renduë, & dirent que c'estoit à cause que l'une & l'autre odeur estans conioindes & assemblees, l'odeur exterieure, qui prouient de dehors, rencontrant l'odeur interieure, semblable à elle, perd ses forces par la rencontre de ceste odeur interieure. Vne Fesse-tonduë va dire alors, qu'il sçauoit bien vne odeur, que la sentant, on ne sentiroit point vne autre senteur, & qu'on ne sentiroit point le froid. Quelqu'un de la Seree, qui estoit assez mal vestu, & si craignoit plus le froid qu'une mauuaise odeur, pria ceste Fesse-tonduë de luy enseigner comme il ne sentiroit point vne autre odeur, & si ne sentiroit point aussi le froid. Lequel luy va dire :

*Quand il fait froid pour ne le point sentir,  
Voicy comment il s'en faut garentir :  
Dans vn mouchoir bien blanc il vous faut mettre  
Vn bel estron, qui ne vient que de naistre :  
Puis d'un costé & d'autre le tournez,  
En le tenant tout contre vostre nez :  
Car bien que soit la froidure bien grande,  
Je gage moy que si l'on vous demande  
Si c'est le froid que vous sentez ou non,  
Que vous direz, ie ne sens qu'un estron.*

Puis nous va dire sans sortir de la Seree des odeurs, l'epitaphe du galand qui empesche de sentir le froid :

*Entre vous qui par cy passez,  
Ne priez pour les trespassez :  
Mais priez Dieu qu'il gele fort,  
Car s'il degele ie suis mort.*

Après que tous ceux de la Serée eurent acheué de rire, vn d'icelle va dire qu'il aimeroit mieux sentir le froid, que de sentir quelque puanteur : nous asseurant qu'il auoit veu des personnes à qui le cœur auoit failly pour auoir senty vne mauuaise senteur, aussi bien que on peut esuanouir pour en auoir senty de bonnes : l'un & l'autre procedant d'une vehemente & penetrante senteur, qui offense le cerueau, en attirant la chaleur & l'humeur aux parties haultes, qui fait que le cœur demeure desnudé de sa chaleur & humeur : & encores que les senteurs ne soient bonnes ne mauuaises, elles ne laisseront pourtant, si elles sont fortes, d'offenser le cerueau : la vapeur de l'odeur estant montée en haut, & estant comme fonduë par la chaleur occupant plus grande espace qu'elle ne faisoit parauant, causant le mal de teste. Et non seulement, adioust-il, on peut bien tomber en syncope & defailllement de cœur par vne odeur & senteur mauuaise, mais, si nous croyons Pline, l'enfant estant au ventre de sa mere peut estre suffoqué par l'odeur d'un mouchon de chandelle mal esteint : à ceste cause Pline appelle l'homme pauvre & chetif animal. Que si l'ame, disoit-il, selon qu'elle est affectionnee, ou d'ennuy, ou d'enuie, ou d'auarice, altere le corps de l'homme, pourquoy est-ce que la senteur aussi produisant d'une defluxion & decoulement,

par la chaleur & mouuement, ne pourra penetrer & alterer vn autre corps, veu que la veuë peut facilement enforceler vn petit enfant? Il se trouua toutesfois vn de la Seree, qui soustenoit contre Pline, que la vapeur d'une chandelle mal esteinte n'esteignoit point le fruit ja conceu, non plus que l'haleine d'un punais ne peut suffoquer l'enfant au ventre de sa mere: ce que toutesfois plusieurs afferment. S'il est vray, demanda vn autre, que les odeurs nourrissent & reparent non seulement la vertu animale, & les esprits, mais aussi alimentent le corps, & les parties solides d'icelui, les odeurs estans appliquees bien près du nez? Dautant, disoit-il, que si les odeurs ont corps, elles pourront nourrir & restaurer les parties solides, qui ont corps: à ceste cause ie croy que celuy qui payoit le rostisseur avec le son de son argent, auoit bon marché & n'alloit point sentir le rosty sans cause. Et n'est hors de creance, adioust-il, de croire qu'il y a vn peuple, que les Latins appellent *Astny*, lequel se nourrit d'odeur: veu qu'en l'Amerique il se trouue vne beste, qu'ils nomment Hay, ressemblant vne guenon, qu'on ne vid iamais manger, ni par les champs, ni en la maison, car elle s'approprioise, & pour cela les Toupinanboults estiment qu'elle viue d'odeur & de vent.

Ne trouuons-nous pas escrit, disoit-il encores, que Democrite entretint sa vie trois iours, sans manger ne boire, de la seule odeur du pain? Il fut repliqué, que si on peut viure de la seule odeur, que la seule odeur & senteur pourra aussi faire mourir; Houlier affermant l'odeur du basilic auoir fait mourir vn Italien, pour

l'auoir continuellement senty : ceste herbe par son odeur luy ayant engendré vn scorpion au cerueau. Et comme les mauuaises odeurs peuuent alterer nostre corps & luy nuire, les bonnes aussi, avec ce qu'elles nous plaissent, seruent à la santé & confortent nostre cerueau, qui est froid & humide, & les senteurs estans fondees en substance chaude & seche, le peuuent restaurer & ayder : Aristote escriuant que les douces senteurs, & bonnes odeurs des fleurs & parfums, ne seruent pas moins à la santé, qu'au plaisir, & à la volupté : parce, dit-il, qu'elles detrempent avec leur chaleur, & suauité, la substance du cerueau : laquelle de sa nature est froide, & comme figee. Je ne sçai, repliqua quelqu'un, que seruoit aux Anciens l'odeur des coings, & quelle vertu auoit leur senteur : car nous trouuons qu'ils en estimoient l'odeur si bonne, que toutes les salles où l'on retenoit les allans ou venans, pour leur donner audience, estoient garnies de pommes de coings, mesmes on en paroit les statuës qu'on tenoit aupres du liët, pour participer à l'odeur des coings toute la nuit : & aujourd'huy la plus-part de nous ne dormiroit pas s'il y auoit des coings en tout le logis. Que les choses odoriferantes seruent, disoit-il, nous le voyons, de ce qu'elles prouoquent l'vrine, comme estans chaudes & subtiles, moyennant qu'elles soient bien sentantes : car les choses qui sentent mal, encores que elles soient chaudes, parce qu'elles ne sont pas digerees & cuites, ne peuuent exciter l'vrine. Si est-ce, repliqua vn autre, que les aux, encores qu'ils ne sentent pas trop bon, prouoquent l'vrine par leur senteur, & si baillent leur odeur à l'vrine

de ceux qui en mangent, combien que s'ils mangent d'autres choses, encores qu'elles ayent la senteur plus forte, & plus grande, ne communiquent point leur odeur à l'vrine, comme font les aulx. Seroit-ce point, luy fut-il respondu, que l'ail augmentant l'vrine, il excite quand & quand l'esprit, lequel descendant en bas avec l'vrine, mesle l'odeur & senteur de l'ail, avec l'vrine? Mais si la senteur de l'ail, demanda quelque autre, nuit à la personne, comme il y a des odeurs qui luy sont contraires, & d'autres profitables, encores qu'elles soient fortes & puantes : car nous tenons, disoit-il, que la senteur du galbanum, d'affa foetida, du soulfre, de la poudre à canon, des cornes brulees, des cuirs, & moulins à tanneries ne nuisent point, encores que l'odeur en soit forte, & mal plaisante : mais, qui plus est, elles corrigent l'air pestilentieux, & si ces senteurs releuent les filles qu'on garde à graine de leurs syncopes. A qui il fut dit, que l'ail n'estoit pas vne chose à mespriser : & que ceux qui en mangent ne doivent pas estre reiettez, comme ils le font en ce temps : veu que l'ail par lettres hieroglyphiques nous signifie la guerre, l'ail & les oignons estans estimez estre la viande du soldat, parce qu'il l'incite à combattre : à ceste cause combien que le coq soit nai au combat, si est-ce qu'il y est fort incité au moyen de l'ail qu'on a mangé, pour le rendre plus hardy, & mieux combatant. Et n'y a rien, adiouffoit-il, qui monstre plus que nous degenerons de nos ancestres, & que nous ne sommes plus gens de guerre & belliqueux, que de reietter la viande des bons soldats, & mespriser ceux qui mangent des

aulx & des oignons : veu que de tout temps l'ail a esté la meilleure & la plus commune nourriture du vaillant gendarme : comme vous trouuerez en Aristophane, qui dit que les gens de guerre ayans achepté de l'ail, & des oignons, s'estoient embarquez : & qu'aussi nous trouuons que durant les factions des Guelphes & Gibellins, les Bergamois (où l'ail entre le peuple est fort vfité) cognoissoient les foldats contraires à leur party, les voyans couper & diuifer l'ail, pour le manger : comme les Florentins se cognoissent des Colonois en couppant les orenges en deux parties. Et encores, adioustoit-il, nous voyons pour le iourd'huy, que le peuple qui mange ordinairement de l'ail, & des oignons, & n'en trouue mauuaise la senteur, & ne mesprise point ceux qui en vsent, estre mieux aguerry, plus hardy & vaillant, que celuy qui n'en mange point, & en fuit la senteur, aimant mieux sentir le parfum d'Arabie, que l'ail : qui est la vraye viande du foldat, luy baillant cœur pour combattre, aussi bien que l'oignon, ce dit Socrate dans Xenophon : le bon foldat ne mangeant point apres l'ail (afin de ne sentir) vne febue crue, ou de la poiree bruslee és cendres, ou de l'ache, ou du perfil tout verd, comme fait le gendarme effeminé, qui a honte de le sentir. Mesmes les Egyptiens ont les aulx & les oignons en si grande estime, qu'entre les plus grands & execrables sermens qu'ils font, iurent & prennent en tesmoignage les aulx & les oignons : comme si ces herbes & legumes tenoient quelque chose de diuinité. Et si nos anciens François, qui estoient gens de guerre, ont tant estimé les aulx, qu'ils ne vouloient permettre qu'ils fussent dix-



mez, & s'y oppoient de telle sorte, qu'on dit encores en Poictou, quand quelqu'un a esté battu, il vouloit amasser la dixme de l'ail. Et comme nos predecesseurs ont vû des aulx, & n'auoient point honte de les sentir, ils reprouuoient les parfums, mesmes ils estoient suspects entre les femmes : car on estime que ceux qui vîent de ces senteurs Arabiques, & de parfums, le font pour couvrir quelque defect naturel : étant la plus parfaite senteur d'une femme, ne sentir rien, comme dit Martial. Si me confesserez-vous, repliqua un de la Seree, que les odeurs, les senteurs & parfums ne font pas si communs que le temps passé : le parfum ayant anciennement non seulement gâté les femmes, mais aussi la plus-part des hommes : tellement qu'ils ne vouloient pas habiter avec leurs propres femmes, tant ils estoient douilletts & delicats, sinon qu'elles fussent parfumees de toutes parts de bonnes odeurs & senteurs aromatiques, quand elles venoient pour coucher avec eux. Et dès le temps, disoit-il, que les Romains commencerent à vser de parfums, ils laisserent à estre vaillans : leur Republique n'ayant iamais esté si florissante, que lors que les hommes, lesquels portoient parfums & senteurs, & les femmes que l'on trouuoit aux tauernes yurongnans, estoient chastiez de mesme peine : le parfum ayant esté cause dequoy Caton Cenforius sur l'election de deux Capitaines, pour enuoyer à la guerre de Pannonie, va dire tout hault, qu'il en demettoit Publius son allié, pour ce qu'il ne l'auoit iamais veu retourner nauré de la guerre, mais bien aller parfumé dans la ville de Rome. Sur la fin de la Seree il fut dit, qu'on trouuoit estrange

de ce que ceux qui sont nourris aux puanteurs, s'ils sentent quelques bonnes odeurs, ils en feront offensez, & ne les peuuent endurer sans esuanouir : comme il fut affirmé d'un villageois, lequel entrant en la boutique d'un drogueur, pensa mourir, mais il fut secouru d'un habile homme, luy faisant sentir du fumier, à la senteur duquel il auoit esté nourry. Et fut adiousté aussi, que Olaus auoit escrit que vn peuple, qu'il nomme *Suæci*, encores qu'il soit fort humain aux estrangers, toutesfois il ne peut endurer, & hayt mortellement ceux qui portent de fortes odeurs, comme le musc, & les cloux de girofle, & autres senteurs : pour ce que leurs femmes auortent de l'odeur de ces choses : dont il arriue que les rustiques de ce pais-là veulent outrager les estrangers soudarts, ou autres, qui portent des parfums & senteurs, disans qu'ils veulent trahir leur Royaume. Si est-ce, fut-il repliqué, que plusieurs auteurs disent que le musc, la ciuette, l'ambre gris, le storax, la calamite, la racine d'yris, le dragant, le beniouin, le bois d'aloës, le sandal, sont bons & sains, ayans grande force contre l'air infect de quelques vents pestilentieux. Que si on se trouue eslourdy de ces senteurs, Strabo dit qu'il faut faire comme les Sabeans, lesquels recreent leur cerueau, & se guerissent avec la fumee de la barbe de bouc bruslee, & avec l'odeur d'un limon glueux, que les Latins appellent *bitumen*. Il fut dit aussi que Amatus Portugais dit auoir cogneu vn homme, lequel par l'aspect de la rose tomboit en syncope : & que Pierius Valerianus auoit escrit auoir veu à Rome vn Oliuerius Caraffa lequel au temps des roses

mettoit des gardes, pour empescher ceux qui viendroient par deuers luy d'apporter des roses : combien que la rose n'ait pas son odeur forte, mais douce & benigne, & qu'on dise, *inter odores rosa*, & que naturellement nous aimons les bonnes odeurs, & haïssons toute chose puante : les bonnes senteurs s'accordans & se r'apportans à nostre nature, & toute chose puante procedant d'un defaccord de nature : tout ainsi qu'au chanter tous accords naturellement nous plaisent, n'aimans point les defaccords. Si est-ce, dit vne Fesse-tonduë qu'il y a quelquesfois du son qui est mal plaissant, pour estre fuiuy d'une odeur qui n'est gueres agreable & dont ie prie Dieu nous garder entre cy & demain au matin.





## DIX-HVICTIESME SÈREE.

*Des Boiteux, & des Boiteuses, & Auengles.*

**T**OUT ce qui se presentoit à nous auant le soupper ou durant iceluy, ou apres, & en la Seree, seruoit de sujet à ceux qui estoient en la compagnie. La ialousie d'un mary, la passion d'un amoureux, la mignardise d'une femme, la fottise d'un valet, la ruse d'une chambriere, la malice d'un page, la meschanceté d'un laquais, la gloire d'un sot, suffisoit & bailloit matiere de deuiser à tous ceux de la Seree : comme icy vn boiteux luy bailla occasion de parler des boiteux, & boiteuses. Car nous estans à table, il arriua qu'un seruiteur de la maison vint dire à son maistre, qui nous bailloit à soupper qu'un tel vouloit parler à luy. Nostre hôte luy commande de le faire entrer. Et entrant on void qu'il est boiteux & qu'il cloche, & que pour cela, parlant à nostre hôte, il ne laissoit de menacer quelqu'un, qui luy auoit fait, à ce qu'il disoit, vne supercherie, & vn vilain

affront, ainsi parloit-il, & iuroit qu'il le tueroit auant que le rencontrer. Quand ce martial Vulcan fut fort de la falle, nous demandâmes à nostre hôte qui estoit ce tortipez si picrocholle : l'un le blasmant de iurer ainsi, l'autre de vouloir tuer vn homme, & comment il le pourroit faire estant si estropiat, qu'un autre qui le cognoissoit, auoit dit qu'il scauoit bien de quel pied il clochoit. Nostre hôte nous va respondre. Pourquoi me demandez-vous quel homme c'est? Voyez-vous pas bien que c'est vn boiteux, qui n'est pas de ce pais, parce qu'il ne va pas comme les autres? Mais le vous diray bien vne chose, va dire le maistre de la maison, qui possible vous empeschera de vous moquer de ce qu'il menace ainsi celuy qui luy a fait quelque tort. C'est que tout boiteux & mal-aisé que le voyez, il ne laisse pour cela à estre vaillant & hardy, & en y a vne douzaine en ceste compagnie, & cinq cents en ceste ville, qui fuisoient plustost que luy : si est-il si homme de bien, qu'il voudroit que tout allast droit, & si n'y a homme en ceste ville qui sçache plus de nouuelles que luy, allant deçà & delà. Et à ce propos, adioustâ nostre hôte, il me souuient d'un torticolli, qui s'adressant vn iour à ce tortipez, le prie de luy conter quelque chose de nouveau, & qu'il n'estoit point sans nouuelles allant deçà & delà. Ce boiteux voyant qu'il auoit le col de trauers, lors luy va dire, Tourne donc vn petit la teste par deuers moy, & ie t'en conteray. Ce tortipez sera tel que vous voudrez, va dire vn de la Seree, mais si i'auois cent enfans, si ne les apprendrois-ie pas à aller ainsi comme il va : & ne voudrois pas que ce boiteux hantast seulement m'es

enfans, car on dit si tu hantes avec vn boiteux, tu apprendras à clocher. Et si toutes les fois que ie trouue vn boiteux par le chemin, ce m'est vn augure de quelque malheur : & n'ay point ri voyant fortir de la salle ce boiteux, comme vous auez fait. Mais on luy repliqua, que les Dieux mesmes ne s'en peurent tenir, quand ils virent le boiteux Vulcan se hafter d'aller & cheminer à peine par la maison, si nous voulons croire à Homere. Quelqu'un puis apres demanda dont venoit ce mot de boiteux, & ce mot de clocher, dont le François vse. Il fut dit que ce mot de boiteux venoit de la diction de boite à cause que la sommité des os inferieurs est cauee ou creuse en façon d'une boite de bois en rondissant, pour recevoir la teste de l'os superieur : & que quand ladite teste de l'os est hors de la cavitè ou boite, si c'est au pied, la personne sera appelee boiteuse : & dira l'on qu'il cloche, parce qu'il va deçà & delà, comme vne cloche qu'on sonne : aussi dit-on que les boiteux entrent en l'Eglise par le clocher.

A peine auoit-on acheué de leuer les tables, que chacun se va mettre sur les boiteux & boiteuses, encores qu'ils ayent les iambes & les fondemens foibles, & mal asseurez : en demandant pourquoy le plus souuent vn boiteux engendre son semblable. Nostre hôte ayant vn sien amy à soupper avec nous, qui desiroit estre receu en nos Serees, va colliger toutes les voix, & par la pluralité d'icelles, il fut ordonné que ce nouveau venu respondroit à ceste question qu'on auoit mise en auant, & à toutes celles de ceste Seree, à fin qu'on iugeast s'il estoit capable d'y estre receu & insinué, pour le moins

comme catechumene & initié. Parquoi ce nouveau venu respondant à la question propofee, dont venoit qu'un boiteux engendroit fon semblable, commença à dire : Si vn homme est boiteux, ou a vn autre membre imparfait, la femence prouenant de ce boiteux, engendrera vn boiteux comme luy, clochera de mefme jambe : & le membre defaillant produira vn enfant à qui ceste partie manquera : le manquerot fera vn enfant qui n'aura point de bras : fi ces defeñuofitez viennent de nature. Et cela fe fait, parce que la femence vient de toutes les parties de nostre corps : laquelle femence prouenant du refidu du fang plus pur, prend la vertu, la force, & la nature du membre que ce fang nourrit, tafchant toufiours à rendre ce qui prouient d'eux pareil & semblable au membre dont ils procedent. Ayant ce catechumene pertinemment refpondu, on luy va demander, pourquoy c'estoit qu'entre tous les animaux il n'y auoit que l'homme qui nafquist boiteux. Ne feroit-ce point, va-il respondre, que les bestes ont les cuiffes & les jambes plus fortes que les hommes, à caufe qu'elles ont beaucoup d'os & de nerfs, & celles des hommes ont force chair? Ou bien c'est, adiouftoit-il, que l'homme feul ne nait en vn mefme temps : car il peut naiftre à fept, à huit, à dix mois : & eftant l'enfant mol & delicat, fes jambes fe peuuent bleffer facilement quand il fe remué au ventre de fa mere. Puis on luy demanda pourquoy les montagnars font boiteux en plus grand nombre qu'ailleurs. Il va respondre, que c'estoit à caufe que ceux qui habitent les païs montueux fe foulent les nerfs des jambes, dautant que ils marchent

en canétant, allongissant plus vn muscle & nerf que l'autre : & encores que les parties d'un costé soient aussi fortes que de l'autre, pourtant si vous exercez vne plus que l'autre, elle fera plus forte & habile : que si elle est plus trauaillée, elle fera plus affoiblie. Et pour cela les meres font bien de tencer leurs enfans quand ils contrefont les boiteux, les borgnes & les bicles : car outre que le corps ainsi tendre en peut receuoir vn mauuais ply, ie ne sçay comment, dit de Montagne, il semble que la fortune loüe à nous prendre au mot : ayans ouï dire plusieurs estre deuenus malades pour auoir entreprins de le faire. Ayant bien respondu, & payé ceux de la Seree en bonne monnoye, il nous va dire vne chose que nous ne sçauions pas. C'est, qu'il nous assure d'auoir leu en bons auteurs, que si vne femme est boiteuse, & elle vienne à engrosser, qu'il y a moyen pour empescher que son enfant ne soit boiteux comme elle : si tant qu'elle sera grosse, elle s'engarde de cheminer & aller à pied en quelque sorte que ce soit : cela ayant esté practiqué en vne Princesse, qui fut mariee en France : laquelle estant boiteuse & ne marchant en façon du monde durant sa grossesse, eut par ce moyen des enfans bien droits. Or pour fonder ce nouice, & sçauoir s'il estoit digne d'estre profez, on luy va proposer vn doute difficile : qui est, pourquoy les boiteux, les bossus & contrefaits font plus meschans & cauteux que les autres, le prouerbe commun disant, qu'il se faut garder *ab homine signato*. Et pour luy prouuer que les contrefaits & boiteux estoient à bonne cause reputez malicieux, luy vont dire que la façon de cheminer des



meschans estant tortuë, qu'ainfi hieroglyfiquement les pieds, & iambes gauches signifioient des esprits malings, & mauuais. Et qu'on trouuoit tousiours aux badineries, bateleries, & marionnettes, Tabary, Iean des Vignes, & Franc à tripe, tousiours boiteux, & le badin es farces de France, bossu : faifans tous ces contrefaits quelque tour de champicerie sur les Theatres. Nostre profelyte, ayant vn peu songé, va respondre, que quand vne faulte giff en quelque partie principale, semblablement aussi l'esprit en sent quelque incommodité, ne pouuant droitement exercer ses operations: car aux bossus, disoit-il, le cœur, qui est la source de la vie, communique à telle deprauation : aux boiteux, le cerueau, dont vient tout mouuement, a defaillly en quelque chose. Et d'autant que le membre vicié est principal & genereux, d'autant les parties qui sont principales se trouuent endommagees : c'est-à-dire, que tant plus la partie dont vient la faute est principale, tant plus l'esprit sera corrompu, & la raison en receura quelque vice. Ce qui fait, adioustoit nostre nouice, que les muets, les sourds, & les begues ne sont pas si meschans & vicieux que les boiteux & bossus, qui communiquent plus aux vices : à cause que les membres, d'où vient le vice des sourds & muets, ne sont pas des principaux. Est ce point la raison, repliqua quelqu'un, pourquoy les Peripatheticiens n'admettoient point en leur compagnie les boiteux, à cause qu'ils estoient plus vicieux que les autres? ou bien parce qu'il n'y a rien si vilain que de voir vn homme boiteux se pourmener? Il est bien encore plus estrange & plus vilain, repliqua vn Drolle, de voir danfer vn boiteux, &

comme il tombe à la cadence, & ne vous sçauriez tenir de rire, encores que fussiez bien fâché. Et n'y a pas long temps qu'un nouveau marié nous appresta bien du passe-temps, lequel estant à bon escient boiteux, ne fit tout le iour de ses nopces que danser, & à toutes les danses estoit tout le premier : & croy que c'estoit à cause des cornes, qui luy commençoient à sortir, qu'il faulloit ainsi, comme aux petits Cheureaux, qui ne sautent & gambadent iusques à ce que les cornes leur percent. Si est-ce, repliqua un Zany, qu'il ne dansa point aux haut-bois, ne à la cheurie, car les hanches estoient rompues. Il est vray, respondit le Drolle, mais ie vous assure qu'en leur place, il y auoit bien des cornets. Vous direz, va dire un de la Serree, ce que vous voudrez des boiteux & contrefaits, si est-ce qu'il y en a de bons & vertueux, & dont on ne sçauroit rire, n'estant le corps que l'accessoire, & l'estuy de l'ame & de l'esprit : parquoy on disoit de Galba Empereur, que son esprit estoit mal logé, ayant le corps tout bossu & contrefait. Et pour prouuer cecy, adioustoit-il, comme l'on reprochast à quelque homme de bien & vertueux qu'il estoit laid, mal proportionné & defectueux en ses membres, respondoit tres-bien, i'ay bien peu faire que mon ame & mon esprit fussent bons, mais ie n'ay peu faire que mon corps ne fut difforme & contrefait. Et pour ceste cause, il portoit en sa deuise un homme sauuage, avec ces mots, qui seruoient d'ame. *Mitem animum agresti sub tegmine seruo*. Et ne vous esbahissez, disoit-il encores, si ie parle pour les contrefaits & boiteux, car ma femme va deçà, & delà, qui m'apporte tousiours des

nouvelles, & m'en trouue bien : ce n'est pas comme si i'en voulois courir les lieues. Premièrement la femme boiteuse est contraincte, ne pouuant aller, de garder la maison : qui est vne chose si seante aux femmes mariees, que les Anciens pour cela en inuouoient la Deesse Manturne, à fin de les faire tenir en la maison : & les Egyptiens en leurs lettres hieroglyphiques mettoient la femme sur vne tortuë, pour demonstrier qu'elle ne doit courir ne çà ne là : en quelque pais, la femme n'ayant point de souliers. Que la femme doit garder la maison, le peintre Phidias l'a bien monsté quand il attacha au pied de Venus vne tortuë, laquelle ne fort iamais de sa maison, l'ayant tousiours sur le dos. Xenophon dit, puis que les hommes ne peuuent viure au couuert, il est besoing d'auoir quelqu'un qui garde qui fera apporté à la maison, & c'est la femme qui doit faire les choses qui ne peuuent estre faictes que dans le logis, & aux hommes de faire ce qui se doit faire hors la couuerture : à ceste cause Dieu a faict le corps & le cœur des hommes plus fort & puissant, les chargeant de tout ce qui se faict dehors : & à la femme moins vigoureux, luy laissant manier les choses domestiques, puis il le confirma par Plutarque, qui dit que la femme doit faire au contraire de la Lune, laquelle est claire & luisante esloignée du Soleil, & puis estant près de luy elle se perd, & se cache : & qu'au contraire, il faut que la femme paroisse fort estant avec son mary, & qu'elle garde la maison, & ne se monstre point quand il est absent. Et le mesme Plutarque dit, que de son temps il y auoit au temple du Dieu Sanctus, vne statue d'une honneste

Dame, avec ses patins & quenouille : les patins pour signifier qu'elle ne bougeoit de la maison, la quenouille, pour monstrier la besongne qu'elle y faisoit. Celuy qui auoit la femme boiteuse, & auoit commencé à dire les commoditez qu'on a d'une femme boiteuse, voyant qu'il fortoit hors du chemin de la Seree, pour auoir discoursu que la femme doit garder la maison, & que la boiteuse ne pouuant gueres aller, y est plus propre qu'une autre, nous va dire, c'est grand cas qu'entre ces boiteux, & boiteuses, ie n'ay peu suiure le droit chemin, ayant gauchy du propos commencé, qui estoit de parler des boiteux, & dire les commoditez que j'ay de ma femme qui est boiteuse. Pour donc aller droit avec les boiteux, ie vous dy, qu'outre que ma femme garde ma maison, qu'elle ne me despend gueres en fouliers, ni en vestemens : car ostez à la femme les dorures & habillemens de soye d'escarlate, vous la verrez bien garder la maison & y trauailler, & la rendrez comme boiteuse. Dauantage ma femme estant boiteuse, elle craint à me desplaire, car si elle me fâche, elle ne sçauroit fuir : & si a son ie ne sçay comment, qui est fait en paragraphe, plus net que les autres : pour ce qu'en cheminant la moitié de son cas lesche l'autre. Leschez vous mesme, luy repliqua vn de la Seree, puis qu'il est si net : vous vous mocquez au nez des personnes. Sçaez vous pas bien que le soldat pouuant sauuer sa vie, comme il se pratique en Espagne, en espousant vne femme qui le requeroit, voyant qu'elle estoit boiteuse, cria estant à la potence, attaque, attaque, elle cloche? Sçaez-vous pas aussi, adioustoit cestuy-cy qui n'aimoit les boiteux,

qu'il y a des personnes qui prennent à mauuais presage si à la premiere rencontre elles trouuent vn boiteux, & principalement si c'est au matin? Car i'en ay veu, qui pour euiter ce mauuais presage, se destournioient à la dextre de ces boiteux: aussi bien que quand quelqu'un apperçoit vn chastré, vn eunuque, ou vn finge, quand il sort de sa maison, soudain il retire le pied, & s'en retourne: augurant que ses affaires & actions ne luy succederont pas bien pour ce iour là, pour raison de ce premier, mauuais, & mal fortuné presage. Ce que semble confirmer Plin, quand il dit, que quand nous rencontrons quelque boiteux, principalement si c'est du pied droit, qu'il faut incontinent cracher, si nous voulons euiter le malheur qui nous est auguré par ceste rencontre & autant en fait pour repousser les forcelleries. Mais, repliqua vn de la Seree, s'il est boiteux du pied gauche, que faut-il faire? Celuy qui faisoit le conte luy va dire, au lieu de cracher, soufflez-luy au cul. Si est-ce, va dire le mary de la bigue à celuy qui disoit mal des boiteux, que les Anciens n'ont pas tant desprisé les boiteux & boiteuses que vous estimez, estans les prieres (qu'Homere feint estre femmes) boiteuses: & que mesmes vn de leurs plus grands Dieux, qui est Vulcan, est faict par eux boiteux: & que sa mere, dans Homere, en le caressant luy dit, Vien ça, mon fils, vien mon pauvre boiteux. Et ne trouue bon, disoit-il, qu'on se mocque des boiteux, & des autres, qui sont contre-faits, car il faut prendre les fortunes comme Dieu les nous enuoye, & qu'on ne les despart pas comme on veut: mesmes qu'Homere se mocque de ceux qui ont

honte d'estre boiteux, aveugles & contrefaits : estimant n'estre point reprehensible ne reprochable, ce qui n'est point deshoneste, ni deshoneste ce qui ne vient point de nous ni par nous, mais procede de la fortune : car Vlyffes voulant iniurier Therfités, ne l'appelle point boiteux, ni bossu, ni contrefait, ains luy reproche qu'il est babillard, dont il se peut corriger. Qu'il y ait des boiteux qui soient gens de bien, & de bon esprit, vous l'apprendrez des Anciens : qui ont escrit qu'un boiteux repiqua à celui qui se mocquoit de luy, dequoy il vouloit courir, & gagner le prix à la course, contre celui qui auoit bonnes iambes, quand il dit, Possible qu'il tombera : & d'un autre, lequel ayant l'esprit plus droit que la jambe respond à ceux qui se railloient de luy, le voyant aller à la guerre tout estropiat & boiteux : Je vay à la guerre pour batailler, & non par pour fuir. Et me souvient, adioustoit-il, durant ces guerres ciuiles, auoir veu en deux regimens de Gascons vingt iambes de bois, capitaines : que ie prisois beaucoup, pour s'estre trouué où on baille les distributions manuelles, & parce qu'ils ne mettront point leur fiance à fuir. Ce defendeur des boiteux, à cause de ses vieux contes, fut interrompu par nostre nouice & initié, & va soustenir ce qu'il auoit par cy deuant dit, qu'en ces boiteux, bossus, & contrefaits, il y auoit tousiours le plus souuent de la natreté & finesse, les vices exterieurs pouuans changer les facultez interieures, & les inciter à diuerfes operations, à cause que le cerueau, qui est la source du mouuement & sentiment, & le cœur qui est la fontaine de l'ame vitale, par vne certaine correspondance, estoient en

diuerſes fortes eſmeus. De là il inferoit auſſi que tous ces marquez ſe meſſoient fort de gaudir & moquer, comme auſſi faiſoient tous ceux qui ont les parties muſculeuſes & nerueuſes, gaſtees & imparſaites : tous ceux-cy eſtans auſſi fort paillard, tant pour le vice extérieur, qui prouoque la faculté intérieure, qu'à cauſe de la nourriture, qui eſtant deſtinee au pied boiteux, s'arreſtant aux parties genitales, ſe conuertit en ſemence, & l'accroïſt. Et ne puis croire, adiouiſtoit ce catechumene, que Venus, Deeſſe de beauté, ait accepté pour mary Vulcan, eſtant boiteux des deux hanches, tout contrefait, noir & brûlé, pour autre raiſon, que pour ce qu'il eſtoit boiteux, à cauſe que les boiteux ont le bruit d'eſtre bons eſtallons : ce qui eſt confirmé par le prouerbe Latin, *Claudus optimè virum agit* : les podagres n'eſtans pas moins enclins aux femmes que les boiteux : tant pource que tous leurs nerfs ſe roidiffent, que pource qu'ils ſe couchent ordinairement ſur le dos, qui fait que les humeurs decoulent aux vaiſſeaux ſpermatiques. Et à ceſte occaſion on dit que les Amazones rompoient les iambes ou les bras aux maſles qu'elles prenoient à la guerre, non ſeulement pour les empêcher de fuir, ou de leur nuire, mais auſſi afin qu'ils fuſſent plus prompts aux embraſſemens amoureux : & ſe ſeruoient d'eux à ce ſeulement à quoy nous nous ſeruons d'elles par deçà. Et ce qui ſe dit des maſles, ſe dit auſſi des femmes : car on dit en Italie, que celui ne cognoit pas Venus en ſa douceur, qui n'a couché avec la boiteuſe. Mais ie ne ſçay, adiouiſta ce nouice, ſi c'eſt point ce mouuement detraqué de la boiteuſe, qui ap-

porte quelque gouft à la befongne, comme i'ay veu en de Montagne, qui toutesfois dit puis apres, que cela vient de ce que les iambes & cuiffes des boiteufes ne receuant à caufe de leur imperfection, l'aliment qui luy eft deu, il aduient que les parties genitales qui font au deffus, font plus pleines, plus nourries & vigoureufes : ou bien que ce default empeschant l'exercice, ceux qui en font entachez diffipent moins leurs forces, & en viennent plus entiers aux operations de Venus. Qui eft la raifon dit de Montagne, pourquoy les Grecs difoient les tifferandes eftre plus chaudes que les autres femmes, à caufe du mestier fedentaire qu'elles font : ou bien que le tremouffement que leur ourage leur donne ainfi affifes, les efueille & follicite, comme fait les dames le crollement & tremblement de leurs coches. Mais demanda quelqu'un, fi l'inuention admirable de Pythagoras eft vraye, lequel par le nombre pair ou impair des fyllabes d'un chacun nom propre, expofoit de quel costé eftoient les hommes boiteux, boffus, borgnes, gouteux, paralytiques, pleuritiques & autres tels maleficies en nature : fcauoir eft, assignant le nombre pair, au costé gauche du corps, l'impair, au dextre. Il luy fut respondu qu'ouy, si on vouloit croire Epistemon, lequel en fit l'experience en vne proceffion à Xainctes, difant au vray de quel costé le paffant eftoit boiteux ou borgne, fans le voir, en luy rapportant feulemment fon nom propre. Et que par ceste inuention on a fceu qu'Achilles fut bleffé par Paris au talon dextre : pour ce que fon nom eft de fyllabes impaires : & que Vulcan eftoit boiteux du pied gauche, eftant fon nom de fyl-



labes pares : & que Philippes, Roy de Macedone, & Hannibal, estoient borgnes de l'œil dextre, par mesme raison. Lors vn de la Seree va souhaiter de sçauoir le nom du boiteux qui conduisoit l'aueugle, dont Aufone a fait vn Epigramme Latin, & Alemany vn distique François, pour nous asseurer de quel costé le porteur estoit boiteux. Il y a ainsi au distique François, va-il dire :

*Ainsi est fait l'entier de deux fardeaux  
Pressant la veuë l'un, l'autre les pas gemeaux.*

L'Epigramme Latin est ainsi en Aufone :

*Insidens cæco graditur pede claudus utroque:  
Quo caret alteruter sumit ab alterutro.  
Cæcus namque pedes claudo gressumque ministrat,  
Et claudus cæco lumina pro pedibus.*

La plus-part de la Seree pria ce profelyte de mettre cest Epigramme Latin en François : ce qu'il fit tout sur l'heure : lequel i'ay voulu mettre icy, pour iuger si cestuy qui fait parler Aufone François, estoit digne d'estre receu en nos Serees : & le prononça ainsi,

*Fortune à vn l'alleure osta,  
Et à vn autre les deux yeux :  
Mais leur mal elle conforta,  
Par bon moyen & gracieux :*

*Car celuy qui fut chaffieux  
Le boiteux pour guide portoit:  
Ainsi le default vicieux  
L'un enuers l'autre supportoit.*

Vn de la Serree trouua la traduction de cest Epigramme si à son plaisir, que s'adressant à nostre nouice, qui l'auoit fait François, commença à le louer bien grandement: mais luy honteux d'estre si fort louangé, le pria de s'en deporter, la trop grande louange luy estant suspecte: luy disant que ceste opinion auoit tant gaigné sur les hommes, que plusieurs croyent qu'il y a de l'enchantement parmy la voix de ceux qui louangent trop vn autre: que s'ils voyent qu'on les loué de plus grande affection qu'il n'est requis, tout aussi tost ils prient ceux qui les louent tant, de cesser de raconter leurs louanges, pour la crainte qu'ils ont qu'on ne les enchante. Que s'ils ne cessent de les mettre iusques au tiers ciel, dès l'heure ils preparent vn antidote contre le charme, en destournant leur visage tandis qu'on les loué: non tant pour donner à cognoistre que la louange leur est à contre-cœur, que pour se contregarder d'enchanterie. Que si i'estois boiteux (disoit-il à celuy qui l'extolloit tant) comme ceux de qui nous auons parlé en ceste Serree, ie n'aurois pas si grand' peur de vos louanges: car on dit qu'en clochant deuant les charmeurs de l'une & l'autre iambe, qu'on chasse & qu'on deçoit toutes forcelleries. Et puis vous sçauiez, luy disoit il encores, que les louanges publiees, tant soient-elles veritables, ne sont tousiours agreables: entant que le

lieure, ainsi que portent les fables, ne prit pas plaisir aux louanges que le renard luy donna en presence du loup: disant que sa chair estoit merueilleusement delicate, & d'un goust fort sauoureux. Apres tout cecy & sur la fin de la Seree, il fallut sçauoir de toute la compagnie, si ce profelyte estoit suffisant & capable d'estre receu & enregistré en nos Serees. Et tout sur l'heure, l'election se pratiquant comme en Lacedemone, chacun print en sa main vne mie de pain, & en fit vne petite boule, & la mit dans vn bassin, que portoit sur la teste le valet du conuiue: que si à quelqu'un de la Seree il n'eust pleu qu'il eut esté receu, il ne falloit que ferrer ceste boule entre ses doigts, & la rendre platte, & la mettre ainsi dans le bassin: que s'il s'en fut trouué vne seule en ceste sorte, le pretendant n'estoit point receu: car on ne vouloit pas qu'il entraist en la compagnie personne qui ne fust agreable à tous les autres. Mais, Dieu mercy, ne se trouuant que des balotes rondes dans le bassin, on arresta qu'il seroit receu, installé, immatriculé, & enregistré en nos Serees, & qu'il seroit nourry en nostre Prytané comme vn de nous autres, que nous auons erigé à la mode des Atheniens (encores que leur Pritané fut l'hospital honorable d'Athenes) ce qui estoit le plus grand bien & le plus grand honneur qu'on luy eust sceu faire. Et aussi fut arresté, deliberé, & conclud par tous, que par cy apres, les ceremonies premierement estans faictes, & apres auoir payé l'entree accoustumee de toute ancienneté, & fait le serment sur ce requis, que ce dernier & nouveau receu iouiroit de tous les emolumens, prerogatiues & droits dont tous

païs ne nourrit point de Licornes, pour en faire l'esperuue : la Licorne se humiliant aux vierges & pucelles, & non point aux femmes & filles corrompues, & aussi qu'on n'experimente plus les pucelles avec l'Agathe, comme faisoient les anciens : laquelle experience ne laisse pourtant à demeurer veritable. La honte toutesfois de ceste fille ne se veut accorder à la visitation des Medecins & Chirurgiens, disant qu'anciennement on n'admettoit à telles recherches & visites que des matrones, qui deuoient estre instruites en l'anatomie : estant vne Loy en Athenes, que les obstetrices & sages-femmes eussent à bien apprendre leur art : parce que sans ceste permission d'y auoir des Medecines matrones la pluspart des femmes & des filles se laisseroient plustost mourir, quand il leur aduiendroit quelque maladie es parties honteuses & secretes, que se laisser veoir aux hommes. Celuy qui poursuivoit son conte, fut interrompu par vn de la Seree, qui va dire que l'Empereur Maximilien n'en eust pas fait moins : n'ayant iamais permis à personne de le veoir en sa garde-robe : ordonnant par son testament qu'on luy attachast des calçons, ou brayes, quand il seroit mort. Celuy, qui auoit commencé le conte, va repliquer, il deuoit donc aussi adiouter (ce dit de Montagne) par codicille, que celui qui les luy mettroit auroit les yeux bandez. Mais acheuant mon conte, va-il dire en poursuuant, ceste fille femme à toute peine consent estre visitée par vne matrone, & sage-femme, que le vulgaire appelle Madame du guichet, apres auoir protesté ceste cognoissance estre incertaine, & hors la puissance des hommes & des



## DIX-NEVFIESME SEREE.

*De la Veüë, des Yeux, des Aueugles, des Borgnes  
& des Louches.*

**E**NCORE qu'en la Seree precedente (là où on auoit parlé des boiteux) eust esté arresté qu'en la prochaine on traiteroit de la veüë & des aueugles, à cause du naturel secours, si est-ce qu'on s'en estoit quasi oublié, n'eust esté qu'un de la compagnie, voulant lire quelque nouueauté, entre celles qui estoient si frequentes durant les guerres ciuiles, print ses yeux qu'il portoit à sa ceinture. Et par cela, ie vous prie de bien noter ce qui se dira en ceste Seree, veu que ce n'est pas ieu de petits enfans. Ces lunettes donc faisant souuenir qu'on deuoit parler de la veüë, & des yeux, on va faire vn conte d'une fille qu'on soupçonnoit estre femme, voire d'estre grosse: ce qu'elle nioit à toute force. Parquoy les parents furent d'aduis de la faire visiter par des Medecins & Chirurgiens: à faute que ce

Comment ? il n'y a qu'une petite fente & raclure comme d'une espingle, & vous rapporterez, à cause de vos fausses bezicles, qui font voir les choses autrement qu'elles ne font, qu'il y a une grande ouverture & creuace ? Tous ceux de la Serée n'eurent pas la patience d'entendre la catastrophe & fin de la visitation, mais vont dire que cette fille n'estoit pas sans grief : parce, disoient-ils, que les especes des choses que nous voyons & regardons avec des lunettes, prouenant d'un moyen clair à un espoir & gros, apparoissent plus grandes & grosses qu'elles ne font. D'autre part adiouffoient-ils, si cette matrone eut visité cette pauvre fille sans besicles, la visitation se fust trouuee manque & defectueuse : pource qu'il falloit que cette vieille pour faire fidelement son rapport, y regardast de bien pres, à cause qu'il y faisoit fort noir, & si on n'y pouuoit porter la chandelle, pour raison du vent. Or est-il que les gens vieux voyent mieux de loing que de près, quand ils n'ont point leurs quatre yeux : estans le plus souuent contrains de reculer de leur veue ce qu'ils veulent voir, ou d'en reculer les yeux : & ce à cause que le rayon, qui sort des yeux des personnes vieilles, estant debile, ne se peut accorder & proportionner avec la clarté lumineuse de dehors, qui est trop forte, si on n'esloigne ce qu'on veut veoir un peu arriere des yeux : d'autant qu'il ne faut pas que l'esprit lumineux qui sort des yeux, & se mesle avec la lumiere, laquelle est aupres de ce qu'on veut voir, passe la clarté, & la clarté aussi le passe : de ces deux se faisant un seul corps avec mesure & proportion, l'un ne surmontant point l'autre. Dont il y a des animaux qui voyent

beaucoup mieux la nuit que le jour : parce que leur veuë foible ne se peut bien mesler & proportionner avec la clarté du jour, qui est trop forte, mais ouï bien avec celle de la nuit qui est debile. Or parce que celui qui faisoit le conte de la visitation, trouuoit difficile à ceste matrone & avec lunettes, & sans lunettes, de iuger à la verité de ce faict, pourtant qu'il n'y a rien d'affeuré en ces belles visitations, encores qu'elles soient practiquees, il va laisser là la fille sans estre visitée, & se met à nous dire, que la foiblesse de la veuë des gens vieux prouenoit de la chaleur naturelle laquelle avec le temps consomme l'humidité radicale, car l'humeur estant perdu, la chaleur s'esteint par faute de nourriture, & par consequent les esprits visuels. Et outre, il adiouta que la diminution de la veuë se fait es gens vieux, de ce que leurs esprits visuels se rendent obscurs, parce qu'ils procedent d'un gros sang, obscur & espois, lequel engendre les esprits selon qu'est le sang dont ils sont procreez. Et aussi que la tunique cornee des vieilles gens se retirant & amoncelant, & les rides tombantes les vnes sur les autres, font que la pupille s'estrecit, & estant estrechie, il y affluë moins d'humidité & d'esprit. Mais, demanda quelque vn, qui fait que la veuë diminuë plus aux hommes qu'aux autres animaux ? Il ne fut respondu autre chose, sinon qu'on va demander si cela viendroit point de ce que les yeux des bestes ne sont que d'une couleur. Vne Fesse-tonduë lors nous va faire un plaissant conte d'une de ses voisines qui auoit un mari fort endormy : à qui sa femme fit à croire, que s'il s'endormoit sur la besongne, & qu'il fermaît tant

soit peu les yeux, que l'enfant qui en prouiendrait feroit infailliblement aueugle. Ce pauvre homme croiant cela, ne touchoit iamais à sa femme que ayant les yeux ouuerts. Puis on se mit à discourir dont venoit qu'aucuns voyent bien de prés, & ne voient point de loing, les autres estans au contraire : ne se trouuant gueres l'un & l'autre en vne mesme personne. Et en rendans la raison, vont dire que pour voir bien de prés, qu'il falloit que les esprits visuels fussent bien purs, & pour voir de loing, qu'il y en eust beaucoup. Or si vn homme, disoient-ils, a les esprits visuels bien purs, il n'en aura pas grande quantité, mais parce qu'ils sont purs, cela fera qu'il verra exactement les choses de prés : que si elles sont esloignées, il ne les pourra discernier ne voir, à cause qu'il n'y a pas beaucoup d'esprits visuels. Au contraire, celui qui abonde en esprits visuels, les aura impurs & obscurs, dont il ne verra gueres de prés : mais parce qu'il en a grande quantité, il verra mieux de loing que celui qui n'en a gueres. Que s'ils se trouuent quelques vns qui n'ayent pas beaucoup d'esprits visuels, & avec cela ils les ayent impurs & obscurs, ceux-là ne verront gueres ne de loing ne de prés : & s'ils voyent, ils verront les choses obscurément, & sans distinction : & si verrez, si vous y prenez garde, que ceux qui voyent bien de prés, & non pas de loing, ne prendront pas les lunettes si tost que ceux qui voyent de loing, qui les prennent bien tost : les lunettes faisant apparoirre toutes choses plus grosses qu'elles ne sont, dont les esprits visuels sont reconfortez, dautant que s'assemblans tous ensemble s'escartent moins. Mais,



demanda quelqu'un, d'où vient qu'il y a des maladies, là où ne le malade, ne le Medecin, ne voyent rien encores qu'ils ayent les yeux ouuerts ? Il fut respondu que c'estoit à cause de l'entendement lequel est aueugle & corrompu, pource que l'entendement nous cause la veuë : qui n'est autre chose que vne certaine puissance de pouuoir receuoir & comprendre ce qui nous est representé. Vne Fesse-tonduë lors va dire, ie voy bien, Dieu mercy, car ie n'ay pas la maille. A qui il fut repliqué, Il est mal-aisé que vostre bonne veuë puisse long temps durer, ayant vne belle & ieune femme, comme vous auez : car il n'y a rien plus nuisible ni plus contraire à la veuë que les femmes : à cause que ceux qui sont subiects à hanter les femmes, ont les parties superieures fort desseichees : d'autant que par l'embrassement amoureux, les humeurs sont prouoquees aux parties basses : or l'œil de sa nature est fort humide, & les esprits chauds & ignees, qui y sont en grand nombre, perissent & se desseichent incontinent, s'ils ne sont nourris & entretenus par l'humidité, qui se perit & consume par trop frequenter les femmes. Marulle a eu esgard à cecy, quand il a escrit, que les Poëtes ont feint le Dieu Cupidon aueugle. Or arriue ce qui pourra, va respondre celuy qui auoit la belle femme, si n'en feray-ie autre chose. Si est-ce grand' pitié, luy fut-il repliqué, de perdre ainsi la ioye de ce monde, qui consiste plus à voir qu'à conuerfer avec les femmes, tant belles soient-elles : mais c'est le mal-heur des hommes, adioustoit-il, de ne cognoistre iamais leur bon-heur, qu'ils n'en soient du tout priuez. Celuy qui auoit la belle

femme lors luy va dire, ie pense bien que tu as autrefois entendu le debat de la ioye de ce monde : sinon, escoute moy, & ie te le vay dire. Il y auoit deux pauvres belistres à la porte d'une Eglise, qui ne se pouuoient accorder de la ioye de ce monde : car l'aveugle disoit, Baillez l'aumosne à ce pauvre homme, qui a perdu la ioye de ce monde : l'autre coquin qui auoit perdu par vn coup de faucon ce qui deuoit estre en sa braguette, le dementoit, & soustenoit que c'estoit luy qui auoit perdu la ioye de ce monde. Puis en continuant va adiouster, Si ie deuiens aveugle, i'auray vn garçon d'auantage pour compagnie, ie ne feray iamais seul : ie feray plus aisé à endormir : i'auray tousiours vn baston en la main pour me defendre, & si ne laisseray iamais mes armes : ie n'auray point peur qu'on me creue les yeux, quand i'escrimeray, ou quand ie iouërây à la paulme : le Soleil ne la pouffiere ne me nuiront point : quand ma femme s'era vieille & laide, ie la penferay aussi belle & ieune comme elle estoit durant que i'auois la veuë bonne : ie feray, pour le moins, la moitié du temps aussi heureux que ceux qui voyent : ne pensez-vous point, disoit-il, qu'il y ait du plaisir la nuit ? La nuit nous sommes tous aveugles, & cela ne nous fasche point. Je ne verray point les maux de ce monde : qui est vn si grand bien, que Democrite se creua les yeux, afin de ne voir la meschanceté des siens, qui vivoient sans iustice, & sans vertu : ou bien Democrite se rendit aveugle, ce dit Lucrece & Aule Gele, pour estre plus libre en ses contemplations : ou bien, ce dit Tertullian, parce qu'il ne pouoit regarder les femmes sans

concupiscence, & les fouhaiter. Ne sçauons-nous pas, adioustoit-il, que d'estre aueugle est vne partie d'innocence ? A l'un les yeux apprennent l'adultere, à l'autre l'inceste, à l'autre la conuoitise : les yeux estans les alouettes de tous vices, & les guides de toutes meschancetes : & l'homme au contraire estant aueugle, fuit plusieurs fascheries, qui par la voye des yeux ont accoustumé cheminer dans l'esprit. Iesus Christ nous commande de nous chastrer pour le Royaume des cieus, & nous arracher les yeux s'ils nous scandalisent. Il fut respondu que ce sont manieres de parler pleines d'affection : & que Leontius Euesque de Laodicee, pour l'auoir fait actuellement, fut puny en l'Eglise. Celuy qui racontoit les maux qui procedent des yeux, va dire, Voyez-vous pas aussi que les peintres representent la Iustice aueugle, & ne voyant rien en loyauté ? Dauantage, pourfuiuoit-il, estant aueugle, ie ne verray point besongner ma femme deuant moy : ce qui a causé la mort à plusieurs. Mais en bonne foy, demandoit-il à ceux de la Seree, lequel aimeriez vous mieux, ou estre aueugles, ou voir besongner vos femmes deuant vous ? Personne ne respondant, & retournant à son premier propos, il nous va dire, Si ie suis aueugle, ie ne feray molesté, comme ie suis, d'aller à la garde, ni au guet, ni en sentinelle, ni à ronde, ni à patrouille, ni à seruir de messer Panthelon, ni à coucher aux portaux, & encores moins d'aller à la guerre. Car i'ay leu, disoit-il, qu'Eurytus aueugle, fut mis par Leonidas hors des rangs de la bataille. Mais, luy fut-il repliqué, tournez le fueillet, & vous trouuerez que cest Eurytus aueugle, honteux de

laisser les compagnons au peril, se fit mener par vn serf où l'on combattoit, & là frappant comme vn aueugle qui n'auoit point perdu son baston, mourut. Et si y a bien d'autres aueugles qui se sont trouuez en la guerre. Nous lifons qu'un Ian Roy de Boheme, estant aueugle, mourut en vne bataille qu'eut Philippes, Roy de France contre Edoüard Roy d'Angleterre. Vn Zifcha ayant desia perdu vn oeil (Roy entre les aueugles) se fit chef des Hussites, contre les Bohemes & Hongres, où il perdit l'autre oeil : & estant aueugle, ne laissa à conduire l'armee, & gaigner vne bataille contre Frederic, Marquis de Misne. Nous trouuons que quand Miltiades marcha en bataille contre les Perles, qu'un Polizele, tout aueugle qu'il estoit, tua de sa main quarante six hommes. Vn Roy de Zofala, nommé Zuse, Roitelet Indoïs, aueugle, & aagé de septante ans, fut tué en combatant contre les Portugais, comme nous trouuons en Oforius. Hunniade, Prince de la Transyluanie, ne laissa à faire la guerre contre les Turcs, estant deuenü aueugle : & commanda à sa mort qu'on fit de sa peau vn tabourin, au son duquel les ennemis s'espouuenteroient. Et ne faut, disoit-il, trouuer cecy estrange, veu que nous trouuons des gladiateurs, lesquels ayans de bons yeux, ne laissoient à combatre à cheual les yeux fermez, se les bouchans avec leurs morions, & estoient nommez *Andebata*. Je ne sçay, va repliquer vn Drolle, qui mouuoit ces aueugles d'aller à la guerre, & là se faire tuer : car il n'y a point qui perdent plus en mourant que les aueugles, parce qu'ils perdent & leur vie & leur vielle. Il luy fut respondu, que ces pauures gens

se trouuoient à la guerre, ne se soucians de viure ou de mourir : estans les yeux la plus digne & excellente partie de tout le corps, n'y ayant personne qui n'aimast mieux perdre tous les autres sentimens, voire la parole mesme, que la seule veüe, & que s'il estoit né aueugle, ne voulust auoir fort volontiers eschangé bras, iambes, nez & oreilles, pour auoir des yeux : esquels gist toute la ioye de ce monde. Que si ie deuois mourir, adioustoit-il, ou perdre la veüe, i'essirois plustost la mort, & ne ferois pas comme Phinee, Roy de Bithynie, qui fut puny par le Soleil, d'auoir estimé moindre mal de perdre la lumiere que la vie. Vn de la Serree prenant la parole va dire, Il me souuient qu'avez dict, qu'il n'y en a point qui perdent tant à la mort que les aueugles, parce qu'ils perdent & leur vie, & leur vielle : ie vous prie donc de me dire pourquoy les aueugles s'adonnent plustost à iouer d'une vielle que d'un autre instrument, duquel ils se pourroient aussi bien aider, & qui seroit plus harmonieux & plaissant, car son harmonie ne me plaist point. Iules Cesar Scaliger dit qu'il auoit vn gentil-homme son voisin, qui abhorroit tant le son de la vielle, & les vieillards d'aueugles, qu'il les fuyoit, parce, dit-il, qu'aussi tost qu'il oyoit la vielle, fut-il à table, il estoit contraint de fortir, & abandonner tout, pour aller faire de l'eau. Scaliger, repliqua vn autre, ne dit-il point qu'il n'eust iamais mangé du bœuf viellé ? Après qu'on eust ris de ceste antipathie, celui qui auoit tant parlé de l'excellence de la veüe, nous va dire que les anciens d'Egypte auoient de coustume en leurs hieroglyphiques & sacrees lettres, de representer Dieu par l'œil, comme

estant la plus celeste & diuine partie de l'homme : parce qu'il n'y a membre qui soit nourry de si pur sang. Aussi le diable, adioustoit-il, marque par les yeux ses esclaves de forciers, comme en la plus digne partie : leur imprimant vn caractere qu'ils portent tousiours en l'vn des yeux, representé à la maniere d'vn pied de taupe : & par ce moyen ces forciers se recognoissent l'vn l'autre. Et faut bien, disoit-il encores, que les yeux & la veuë soient vne grande chose, veu qu'anciennement le dernier deuoir que le fils deuoit au pere, ou à la mere, c'estoit de leur fermer les yeux quand ils mouraient : estimans vne chose execrable que les yeux des mourans fussent veus par les viuans : combien que Varro dise, que par la loy Meuia, il fut defendu aux enfans de clorre les yeux à leurs peres, quand ils decedent. Je croy, repliqua quelqu'vn, la veuë estre plus estimée entre tous les sens naturels, ou parce que par icelles nous voions la difference de toutes choses, ou bien que cela vient de l'impression d'amour qui prend sa premiere force de la veuë. Pensez, adioustoit-il, la pitié que c'estoit de voir Bellifaire, Lieutenant de l'Empereur Iustinian, apres auoir surmonté les Perles, les Vandales, chassé les Barbares de l'Italie, en vn chemin, sous vn apprentis, demander sa vie aux passans, ayant les yeux creuez par le soupçon de son maistre. Et voicy comme il disoit : Passant, donne quelque chose à Bellifaire, que la vertu a fait grand, & l'enuie l'a aueuglé. Et trouue encores ce grand Capitaine plus mal-heureux, que les aueugles de Montagne, car si personne n'eust passé par la, il estoit en danger de mourir de faim,

& les aueugles de Montagne auoient des chiens qui les conduisoient, & s'arrestoient és portes dont ils auoient accoustumé de tirer des aumosnes. Et si estoient ces chiens si aduifez, qu'estans près de quelque fosse, ils laissoient le sentier plain & vny, & en prenoient vn autre plus incommode & rabouteux, pour esloigner leurs maistres du fossé. le trouue aussi, disoit-il, l'amitié aueuglee de Dandimis & Amizocas, dont parle Lucian, n'estre pas si miserable que celle de Bellifaire : car ils furent grandement honorez par les Scythes, & nourris aux despens du public. C'estoit bien vne chose plus pitoiable, repliqua vn autre, de voir quinze mil Bulgariens aueuglez par vn Basilius, apres les auoir vaincus : laissant en chasque centurie vn borgne pour les conduire en leur pais, & en leurs maisons. Et ce mal leur est plus grief, parce qu'ils ont veu, regrettant ce qu'ils sçauent leur defaillir : car ceux qui n'ont iamais veu, & sont aueugles de nature, ie ne les pense pas si infortunez que ceux qui ont veu : & vaudroit mieux à celuy qui perd la veuë, pour son contentement, ne l'auoir iamais eue, celuy qui n'a iamais veu estant plus heureux que celuy qui a veu, & puis perd la veuë : car comme dict le Seigneur de Montagne, comment ferez-vous conceuoir à vn homme naturellement aueugle, qu'il est mal-heureux, pour ce qu'il ne void pas ? Il n'est pas possible, dit-il, de luy faire desirer la veuë, & regretter son defect : car n'ayant iamais eu le sens de la veüe, il ne cognoit point son imperfection : & ainsi vous ne sçauriez loger en son imagination nulle apprehension de lumiere, de couleur, & de veuë. Que si les aueugles

de nature desirant voir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent. Ils ont bien appris de nous qu'ils ont faite de quelque chose, mais si ne sçauent-ils que c'est : ils ne font donc pas si mal-heureux qu'on les pense, & que font ceux qui ont autresfois veu, comme Bellifaire, & les Bulgariens. Que si voulez cognoistre les vns des autres, & les discerner, notés que les aueugles de natiuité ne deuiennent iamais chauues. Et les vns & les autres, commença à dire vn de la Serée, me font grand' pitié : mais si en ay-ie veu d'autres qui ayans des yeux eussent voulu estre aueugles, & n'en auoir point. Penfex en quelle peine font les pauvres gens, lesquels ayans mauuaife veuë, penfent que leur idole & pourtraict marche tousiours au deuant d'eux, de quelque costé qu'ils se puissent retourner. Et ce à cause de leur foible veuë, qui se reflechit & rebondit contre eux, estant si debile & mince qu'elle ne peut passer ni diuifer l'air, parce, dit Aphrodisee, que les rayons de tels yeux, estans poussez par vn air espois & massif, ne peuuent passer au trauers, ce qui les fait reboucher. Penfex aussi combien de grands personnages sont peris mal-heureusement par la veuë, & par les yeux, auxquels eut mieux valu estre du tout aueugles ? Et, comme dit nostre Poëte François,

*Et de perdre les yeux la perte est profitable  
En amour, où la veuë est tousiours dommageable.  
S'il est vray que l'amour se face par les yeux  
Les yeux sont aux amans vn mal pernicieux.  
Qu'on me creue les miens pour ne voir plus ma Dame,*



*Le regard m'est vn feu qui me consume l'ame,  
Dont ie ne puis guarir, & voudrois desormais  
Comme vous, estre auuegle, & ne la voir iumais.*

Ie sçay bien que vous voulez dire, replica quelqu'un, & pourtant ie ne pense pas qu'on se puisse enforçeler par les yeux, & qu'on soit contraint d'aimer celle qui obstinément nous regarde : non plus que ie croy que le mal des yeux soit contagieux. Et pourquoy non ? luy fut-il respondu. Ie m'enuois, luy disoit-il, vous monstrier, & faire voir sans lunettes, si n'estes du tout auuegle, qu'il y a vne vertu charmeuse cachee és yeux. Ce qui se cognoit assez apertement és choses naturelles, & mesmes en l'oiseau *Galgulus*, & des François Lorient : lequel estant regardé, guerit ceux qui ont la iaunisse receuans quelquesfois par antipathie vne fascination naturelle par les yeux, comme les petits enfans en regardant vn crapault. Le petit oiseau que les François nomment Rubienne, a ceste propriété, qu'il guerist la maladie du pourpre, regardant le patient, & prenant par les yeux le mal d'icelui, si nous croions & Elian & Suidas. A ceste cause, ils escriuent qu'au temps passé on vendoit cest oiseau couuert d'un linge, de peur que le malade s'en seruit deuant qu'il l'eust achepté. Tout de mesme en est, disoit-il encores, d'un animal qui se trouue en Lybie, lequel tue par son regard, comme il arriua du temps de Marius, aussi bien que le Basilic, qui excite le venin par les rayons de son aspect, & le iette par sa vapeur au dommage de l'homme : de sorte que si ses rayons retournent sur luy, se regardant

en vn miroüer, il en meurt. Si est-ce, va repliquer vn de la Seree, qu'encores que cela ait seruy de corps à plusieurs deuises, toutesfois Leonard Vair assure que ceux qui ont parlé ainsi, ont fuiuy le vulgaire, le Basilic ne pouuant nuire par ses esprits visuels, & que s'il tue, ce fera par sa venimeuse haleine, non par son regard : qui ne luy scauroit faire dommage, encores qu'il se regarde en l'eau, ou en vn miroüer : parce que ce venin luy est naturel. Si me confesserez vous, luy fut-il contre-repliqué, que le miroüer, tant bon soit-il, d'acier, d'argent, de cristal, ou de roche, se souille par le regard d'une femme qui a son cataminy & s'obscurcit aussi bien que l'iuoire : la vapeur sanguine s'attachant en vn amas en la superficie du miroüer, à cause de sa poliffure & netteté qui resiste. A ceste cause, il y en a beaucoup qui ne montrent aux meres accouchees leurs enfans que long temps apres leurs accouchemens. Auquel il fut respondu, que ce n'estoient pas les esprits que iettent les yeux des femmes, qui tachent les miroüers, mais plustost les vapeurs qui sortent de la bouche, & des narines : ou si les yeux tachent les miroüers, ce ne sont pas leurs esprits, ains les humeurs qui procedent du cerueau : comme la chassie ne se prend pas de la veüe, mais c'est le mal & le vice de l'œil malade, qui est communiqué à l'œil sain. Je scay bien toutesfois, adioust-il, qu'il y en a bien qui passent outre, & disent que le regard & la veüe ont puissance non seulement sur les actions du corps, mais aussi de l'esprit : assurant que si on se mire au miroüer d'une femme impudique & lasciuie, ou qu'on porte ses habillemens, qu'on deuien-

dra audacieux, & sans honte, & que par cela, la femme peut bailler son audace & impudicité, aussi bien que le fer qui a touché l'aimant, peut attirer l'autre fer. Si bien que j'ay veu des femmes qui ne vouloient permettre que leurs filles se mirassent au miroüer d'une femme impudique. Puis que nous sommes, va dire un messer Panthelon, sur la veüe & sur les miroüers, ie vous prie escouter ce qui arriua à une femme, qui fut si curieuse d'elle, & de sa beauté, qu'elle eut enuie de voir son cul, pour voir s'il estoit aussi beau que tout le reste, ayant opinion que son cul fut l'entree d'une bonne ville. Ceste femme pour voir son cul, prend un miroüer de cristal, mais, ô cas estrange ! elle y vid la mort, dont elle fut bien espouventee. Iugez, messieurs, sus cela, nous disoit-il, si c'estoit la faute du miroüer, qui auoit esté taché de quelque vapeur & exhalation, qui empescha de voir ce qu'elle vouloit voir : ou si c'estoit point le vent de Ponant, qui regne en ces regions, lequel troublast sa veüe : ou si c'estoit qu'il y faisoit fort noir : ou si c'estoit point le diable, qui par la grande gloire & curiosité de ceste femme, luy auroit fasciné les yeux, pensant voir la mort à son cul : ou que le diable luy auroit mis la mort à son cul, qui se representoit au miroüer. Il falloit bien, replica un de la Seree, qu'il y eust de la diablerie, & de l'enchantement au cul de ceste femme, qui sentoit l'encens, ou que le miroüer fust fasciné, & garny de magie diabolique de Tolette : veu que ceux de Rhodes pouuoient veoir les nauires qui alloient en Syrie, ou en Egypte, en un miroüer, lequel estoit pendu au col du Soleil sur leur Colosse ?

Celuy qui auoit fait le conte de la mbrt, qui auoit apparu au cul de ceste femme, nous voyant ainsi palmer de rire, va dire, Vous pensez que cè soit vn conte de tauerne, & vous est aduis que ie ments. Je vous assure qu'il est tout vray. Ouy, luy fut il repliqué, que vous mentez. Puis quelqu'un reprenant le propos encomencé, va dire : Si le mal des yeux contagieux de ceux qui y ont mal, peut infecter l'air, & l'air infecté peut infecter les yeux de celuy qui est le plus prochain, portant avec soy vne vapeur de sang corrompu, de laquelle contagion les yeux sains se contaminent de semblable mal : pourquoy est-ce que l'esprit, qui sort des yeux de l'enforcelleur, l'air estant infecté par son haleine, & allant es yeux de celui qu'il regarde, ne le pourra empoisonner ? Aphrodisee n'en fait aucun doute, & appelle les charmeurs & enchanteurs, empoisonneurs, disant que leur principal but est d'empoisonner les hommes en les regardans attentiuement, & fixement, murmurans entre les dents quelque charme. A ceste cause, adioustoit-il, les Anciens s'aidoient de contre-charmes : les vns portans à leur col l'effigie du membre viril, pensans par icelle empescher les forciers, & s'appelloit telle effigie *fascinum*, comme l'a nommée Horace : pour ce qu'elle empeschoit les fascinations & forcelleries, les autres portoient sur le front la fleur qu'on appelle les gands nostre Dame, & en Latin *Bacchar* : les autres crachoient en leur sein, comme nous trouuons en Theocrite, & dans Tibulle : qui dit,

*Despuit in molles & fibi quisque finus.*

Ifigone effeure, apres Pline, qu'il se trouue des hommes parmi les Triballes & Illyriens, qui charment de leur regard, & tuent ceux sur lesquels ils dardent longuement vn œil estincellant & courroucé. Ce qui est confirmé par Virgile, disant :

*Je ne sçay quel malin d'une aillade enchantee  
Fait que mes aignelets ont la vie offensee.*

Et par Ronfard, parlant à vne forcierié :

*Tu es la frayeur du village :  
Chacun craignant ton sorcellage  
Te ferme la maison,  
Tremblant de peur que tu ne taches  
Ses bœufs, ses moutons & ses vaches  
Du ius de ta poison.  
L'ay veu souvent ton œil fenestre,  
Trois fois regardant de loing paître  
La guide du troupeau,  
L'enforceler de telle sorte,  
Que tost apres ie la vy morte,  
Et les vers sur la peau.*

Il y a, adioustoit-il encores, quelques lurisconsultes, & entre autres Pierre de Tarentaise, qui soustiennent que les enfans peuuent estre enforcellez d'un regard enflammé & bluetant, lequel leur infecte & empoisonne l'ame. Saint Thomas d'Aquin en touche en ceste façon.

Il se peut faire, dit-il, que par l'imagination de l'ame, l'esprit du corps, qui luy est conjoinct, se change : lequel changement se fait ordinairement és yeux, à raison que c'est le rendez-vous des plus subtils & déliez esprits de l'homme : que si l'esprit est ioyeux, les yeux s'en resjouissent, & s'il est triste, ils se monstrent hebetez & languissans, & s'enflent par le courroux. Et pour dire en bref, puis que les yeux, ce dit Vair, respondent à toutes les perturbations de l'esprit, & demonstrent assez par la diuersité de telles mutations qu'ils ont quelque alliance avec luy, il est tout manifeste que si le charme se fait par l'imagination, qui est vne vertu de l'esprit, il pourra estre fait par les yeux, qui sont ministres & cousins d'iceluy. On iette, ce dit Vair, par les yeux certains rayons, qui sont portez, comme fleches au cœur de ceux qu'on veut charmer, desquels on empoisonne tout le corps d'une qualité veneneuse, en mesme façon qu'on fait mourir les arbres, les bleds, & les bestes. Ce que sçauent bien, comme tesmoins oculaires, les marchands qui ont commerce & traffiquent avec ceux du Pont : car ils n'ont pas si tost achepté quelque esclau, qu'ils ne le transportent incontinent hors de là : à raison que ces Pontiques ont les yeux si enforcellez, qu'ils ne pardonnent à aucune chose. Et se faut garder principalement des femmes qui ont la prunelle des yeux double : car Cicéron dit, apres Pline, qu'elles ont le regard venimeux & dangereux. Je sçay bien, & ne l'ay que par trop expérimenté, va repliquer vn amoureux, qu'il y a des femmes, qui n'ont point double prunelle, qui ne laissent à enforceller & faire

mourir ceux qui par trop les regardent : Amour estant la plus grande passion de l'ame, prenant sa source de la veuë, la passion estant aucunesfois si grande qu'elle consomme les esprits & le corps en flamme brulante, en faisant mesgrir & seicher les amoureux, en meslant de l'angoisse parmy la volupté sans sçauoir comment cela se peut faire. Il luy fut respondu que cela se faisoit, à cause que les esprits vifs & subtils sortans par les yeux, & estans engendrez aupres du cœur, entrent droit es yeux où ils sont adressez, penetrens iusques au cœur de celuy où ils s'adressent, & là se confondent & meslent avec les autres esprits, & avec la nature subtile & spirituelle du sang qu'ils ont avec foy, infectent & empoisonnent le sang prochain au leur, où ils sont arriuez, & l'eschauffant, le font semblable à foy, le preparant à receuoir l'impression de l'image qu'ils ont porté avec foy. Puis apres ces messagers par force d'aller & reuenir, en tenans tousiours leur chemin ordinaire, qui est des yeux au cœur, portent & rapportent l'amorce & le fusil de beauté & grace, & attisent, avec le vent de desir, le feu qui brulle tant, & qui ne cesse iamais de bruler & consumer : si bien que ceux qui meurent d'amour (dont Dieu vous preferue, disoit-il à nostre amoureux) ont les parties interieures retirees, & le cœur rosty, le foie enfumé, les poulmons cuicts, & le cerueau endommagé : le tout par l'excessiue chaleur qu'ils ont enduré de la fieure d'amour : comme ont veu avec moy la pluspart de ceux qui sont icy, en l'anatomie d'un pauvre amoureux. C'est vne chose estrange, repliqua lors nostre amou-

reux, qu'il n'y a si petite partie en toutes les parties de nostre corps, encores que ce soit la plus pernicieuse, dont il ne vienne du mal : la Nature marastre le voulant ainsi, ce dit Pline. Puis va dire, vous ne rendez raison que de la contagion que l'un reçoit de l'autre : mais se peut-il pas trouuer des personnes, qui par les yeux se soient enforcellez & empoisonnez l'un l'autre ? Il luy fut respondu qu'ouy, & que pour s'entrecogarder fouent par vne vehemente & continuelle imagination, & se conioindre raion contre raion, ceillade contre ceillade, on peut deuenir si charmé & enfilé en amour, qu'on ne s'en peut aisément depestrer : la nature & force d'un tel enchantement estant si grande, qu'il n'y a venin qui puisse allumer vn si chaud brasier és mouëllles & entrailles des amoureux. Aussi les doctes Egyptiens en leurs lettres hieroglyphiques voulans representer l'amour ils peignent vn laqs, pource, comme ie croy, qu'il nous conduit quasi tousiours à vne condition miserable. Que si la haine succede à l'amour, ce sera bien encores pis : car il n'y a rien qui incite plus la vengeance, ni cause plus de Tragedies, que la haine qui entreuient entre les amoureux : pource que ceste seconde charge venant à furcharger & bleffer l'ame sur la playe que la premiere auoit fait, l'ayant desia renduë foible & dolente, y trouue moins de force pour resister à ses aspres & douloureuses trenchées : ceste haine (laquelle bien fouuent suruiuent à l'amour) incitant encores plus les filles & femmes à se venger que les hommes : les femmes se voyans trompees en leurs affections amoureuses, plus implacables & plus alterees de l'appetit de



se venger, que les hommes : pour estre, à cause de leur imbecillité, plus affligées de la douleur : comme il se peut voir en celles qui ont recherché vne mort violente, quand elles n'ont peu remedier autrement aux ardens accez de quelque amour ou ialousie, ne doutant point qu'elles ne fussent plustost venues aux mains contre celuy dont leur procedoit ceste peine. Lors quelqu'un repliquant va dire à cestuy-cy qui parloit ainsi des femmes : Vous estes estrangement rebelle & contraire aux Dames.

Lequel va respondre, Encore qu'on die, que ie ne die qu'une mesme chose, parlant tousiours mal des femmes : ie ne m'en scaurois garder, car elles sont tousiours mauuaises : ou bien, disoit-il, qu'on les corrige, ou bien qu'on ne laisse tousiours parler d'elles. Ie ne scaurois leur estre rebelle, veu que iamais ie ne leur fis serment de fidélité : & comment, disoit-il, pourroit-on aimer les Dames, puisqu'elles se nomment ainsi du dam & dommage qu'elles apportent aux hommes ? Quelqu'un va repliquer, combien qu'on baille tousiours le blasme aux femmes, si est-ce que si elles trouuoient vn homme fidele, le consentement des deux y donneroit si bon ordre & remede, que ce que nous appellons poincture, poison, charme & maladie seroit vne douceur & vn contentement incroyable, la medecine prouenant d'où vient la maladie. Et aussi que ie ne laisseray à confesser, que l'homme iettant les yeux sur vne femme, la pourra aussi bien enforceller que la femme fait l'homme, si elle n'estoit mieux aduisee & plus sage que luy. Pour exemple, regardez que fit vne chaste fille au Tyran Pas-

caſius, lequel luy manda qu'il aimoit principalement ſes yeux : laquelle au lieu de ſe laiſſer enforceller, aimant ſa pudicité, qu'elle ſe les fit arracher, & puis les enuoya à ce meſchant Paſcaſius. Que ſi vous parlez des vieilles forcieres, ie ſçay bien que les femmes ſont plus venefiques que les hommes : eſtans ſi desbordees en leur cupidité, qu'elles ne s'en peuuent retirer, & perdans toute patience, leurs humeurs ſe troublent, ſi bien qu'abondans en ſang ſuperflu & melancholic, elles abondent en exhalations venimeuſes : & auſſi que leur complexion ſe change fort ſouuent, declinans les femmes de leur temperament pluſtoſt que les hommes, à cauſe que tous les mois elles ſe rempliſſent de nouuelles ſuperfluitez : tellement que les vapeurs de leur ſang melancholic, s'eſleuans touſiours en haut, ſortent en fin par les yeux, & dardent & rempliſſent les regardans & aſſiſtans de meſme infection que le leur, par la force & efficace de leurs yeux, qui iettent vn vent qui peut faire ſecher les plantes. Ie croirois bien, repliqua quelqu'un que ce changement de temperature, qui ſe cauſe de ce que tous les mois les femmes ſe rempliſſent de nouuelles ſuperfluitez, les rendroit variables, inſtantes, legeres & volages : mais que pour tout cela elles puiſſent faire mourir les hommes de force d'aimer, & les enforceller par leurs yeux, j'en ſay grande difficulté, & m'en esbahis. Lors l'amoureux en repliquant luy va dire, Ie m'eſmerueille de quoy tu t'en eſmerueilles, car i'oſerois bien affermer & iurer (ſi on croit mieux ceux qui iurent, & s'il eſtoit honeſte de iurer) que ie cognois des yeux, qui ne ſont point de forcieres, que là où ils s'adreſſent,

ils allument vn feu inextinguible, & ont vn esclair si celeste, qu'on ne le peut longuement supporter, iusques là que ceux qui en font frappez, la mort leur seroit foulas, & la vie supplice : principalement si ces yeux font noirs ou verds, ou bluards, que les Latins appellent *cæsi oculi* : car ces yeux, comme i'ay expérimenté, font si aigus, qu'il est impossible qu'ils ne vous attirent à les aimer, & qu'ils ne vous enchantent, tant ils font doux & benins : encores qu'ils vous regardent de bien loing : à ceste cause amour est dict par les poëtes, *Pharetratus*, à cause qu'il frappe de loing. Il fut repliqué à nostre amoureux que les interpretes d'Homere pourtant disoient les yeux bluards estre argument plustost de cruauté que de douceur & beauté : & que les yeux verds demonstrent plustost vn bon & subtil esprit, qu'une grace & benignité, dont Minerue est tousiours appelée aux yeux verds, encores que Lucian escriue que Venus reprochoit à Pallas ses yeux verds, & que dans Homere, bon peintre des beautez, peignant les yeux d'une grande perfection, les declare estre douëz d'yeux de vache : c'est à dire beaux & reluisans. Et c'est pourquoy Eschilus dit :

*La ieune femme à qui l'œil estincelle  
Me fait iuger qu'elle n'est pas pucelle.*

Mais que direz-vous, repliqua vn de la Seree, de l'opinion des anciens, lesquels ont estimé l'œil noir estre vn des points le plus requis à la perfection de beauté, mesmement si l'œil est rond, tesmoing Ronfard :

*L'aage non meur, mais verdelet encore,  
C'est l'aage seul qui me denore  
Le cœur d'impatience atteint,  
Noir ie veux l'œil, & brun le teint,  
Bien que l'œil verd toute la France adore.*

Et aussi que Guazzo Italien parlant des yeux, dit ainsi : Entre nous les yeux noirs sont les plus recommandez, & tient-on que tels furent ceux de Venus : mais en Gaule, on fait plus de conte des azurez & celestes, tels qu'Homere décrit auoir esté ceux de Pallas : vn autre Italien adioustant, qu'il aime l'œil noir, & le trouue beau, pourueu qu'il forte hors de la teste. Mais d'où vient, demanda vn autre, ceste diuersité de couleur és yeux ? Il luy fut respondu, qu'elle venoit du meslange de l'humour qui domine, ou de la chaleur, ou de tous les deux : & qu'il estoit bien mal-aisé, voire és plus sages, de se pouuoir garder d'estre enforcé de tels yeux y a, si on n'estoit du tout aueugle : le mal estant si contagieux, que ceux qui ne voyent gueres clair sont plus subiects à estre enforcé que ceux qui ont bonne veüe : parce que les clairs-voyans peu souuent trouuent la beauté complete, y trouuans tousiours quelque imperfection, qui les degoute d'aimer : là où ceux qui n'ont bonne veüe, n'apperçoient point les defauts de la beauté, non plus que ceux qui sont amoureux, qui ne cognoissent en celles qu'ils aiment aucunes taches, encores qu'elles soient laides : d'où procede qu'on dit, que iamais amours ne furent laides. Quand ie fus marié, repliqua vn Franc-à-tripe, ie n'auois donc gueres bonne

veué, ou i'estois amoureux, car ie trouuois belle ma femme, & maintenant, à vostre conte, ma veué s'est bien amendee, ou ie ne suis plus amoureux, car ie vois maintenant qu'elle ne l'est pas beaucoup, & trouue plusieurs imperfections. Les maistres du metier, adiousta-il encores, ordonnent que pour remedier aux passions amoureuses, il n'y a rien meilleur que l'entiere veué & libre cognoissance du corps qu'on recherche : car il n'y a rien qui refroidisse tant l'amitié que d'auoir librement ce qu'on aime, y trouuant tousiours quelque imperfection, & aussi que l'usage & la iouissance nous degoustent les vns des autres, signe de nostre defaillance. Et quelques passions d'amour, adiousta-il, que chantent les amoureux, nous les imaginons en nous-mesmes, & ne trouuons aux femmes autre charme & forcelerie, que celle que trouua Olympias, femme du Roy Philippes, à la Theffalienne, qu'il aimoit tant. Car ceste Reine la voyant si belle & de si bonne grace, & encores mieux apprinfe, lui va dire : le voy bien que les enchantemens dont vous vfez, sont en vous-mesmes, & que ce sont les charmes dont vous tyrannisez, meurtrissez & surmontez les cœurs de ceux qui vous regardent. Parquoy ce Franc-à-tripe concludoit, ayant dict ces deux vers de Lucian :

*Il ne faut estimer que l'amour on accuse,  
Mais pretexte d'amour dont le malin abuse.*

Que le regard des amoureux n'estoit cause de l'amour,  
& que le regard de la chose aimée n'offensoit aucunement

l'esprit de l'amoureux : mais que c'estoit seulement la propre amour, ou selon aucuns la propre folie, laquelle infecte ainsi ces pauvres passionnez, chacun estant cause de sa propre maladie & de son mal, l'aimant n'estant pas tourmenté pour ce qu'il est regardé de la chose aimée, mais bien parce qu'il la void & la contemple & l'ayant veüe, il la prise plus qu'il ne doit : l'amour se deuant rapporter à la concupiscence, & non pas au regard, ni à la veüe, encores que Properce ait dict,

*Les yeux, si ne le sçais, conduisent à l'amour :*

& que l'on die, que l'amour prend son premier degre de l'œil & qu'un autre Poëte ait escrit :

*Si l'ail ne void, le cœur point ne soupire.*

Toutesfois, repliqua vn de là Serree, ie suis en ceste opinion, que les yeux ont plus de force en amour, que non pas la langue, qui souuent est menteuse : & les yeux sont appelez les fenestres du cœur, par où l'amour entre. Et ne cognois amant si hardy qui ostant attenter de parler à sa dame, s'il n'y estoit conuié par vn doux regard. Et qu'on presente deux filles, adioustoit-il, vne aueugle, & l'autre muette, on se laissera pluſtoſt appaſter des yeux de la muette, que de la langue de l'aueugle tant soit-elle bien disante : deux amans disans plus de choses en vn moment, en se regardans l'un l'autre, que la langue en tout vn iour. Et non sans consideration parla celui qui dit, que la parole oinct, & que

la larme point : les yeux de la femme estans plus forts que le Soleil, car non seulement ils esblouissent, ains encore aueuglent les yeux de ceux qui les regardent : Amour n'ayant point d'yeux, & bien qu'encores il nous prenne par les yeux, si veut-il que nous foyons aueugles. Que le regard ait plus de force que l'ouye, disoit-il, & que la force des paroles soit petite pour pouuoir combatre avec le regard, la fable des Seraines comparee à celle des Gorgones le pourra facilement enseigner : car les Seraines allechoient bien ceux qui nauigeoient, en chantans, & les attrayans par leur melodie, neantmoins en bouchant les oreilles de cire, on y remedioit : mais la beauté des Gorgones, & leurs yeux estoient si violents, qu'ils rendoient soudain les regardans estonnez, les faisans muets, & les rendans comme pierres. Et comme dit Herodote, les oreilles font moins dignes de foy que les yeux : les paroles s'esuanouissans avec la chose mesme. Mais la delectation de la veüe est tousiours presente & demeure. C'est pourquoy, disoit-il encores, l'estime celuy d'un bon esprit, lequel peignit Venus endormie, avec ces vers au dessus d'icelle :

*La Deesse s'esueillant, si elle ouure ses yeux,  
Passant, elle rendra les tiens clos tenebreux.*

Voicy, adioustoit-il, que dit Guicciardin des yeux, & de l'amour, pour demonstrier leurs forces : car, comme dit M. Aurele, és choses volontaires, ie ne nie qu'on ne puisse estre vertueux : mais és choses naturelles, ie

confesse chacun estre debile. Le Cardinal Hippolyte d'Este, ce dit Guicciardin, aimant ardemment vne ieune fille sa parente, laquelle n'aimoit de moindre affection Dom Iules, frere bastard du Cardinal : & vn iour confessant elle mesme au Cardinal, que sur toutes choses qui la rendoient si fort amoureuse, c'estoit la beauté des yeux de Dom Iules. Le Cardinal plein de furie, ayant espié le temps auquel Iules sortiroit de la ville pour chasser, l'environna en la campagne, & l'ayant fait descendre de cheual, luy fit par quelques siens estafiers tirer les yeux hors de la teste, pource qu'ils estoient compagnons de son amour : & il eut bien le cœur de regarder vne telle meschanceté : ce qui fut cause de tres-grands scandales entre les freres. L'amour viendra dont vous voudrez, repliqua nostre amoureux, si est-ce qu'il a si grande puissance sur moy, que ie n'y sceus iamais trouuer remède, encores que i'aye eu recours aux liures de Razel, de Zadach, d'Auanzar, de Zachee, & que i'aye appelé à mon secours (dont i'en demande pardon à Dieu) les esprits veneriens par voix horribles, par marques & caracteres estranges, par appellations barbares, les designans en parchemin vierge, obseruant la Lune au Lyon, ou à la Balance, ou les escriuant avec le sang d'une Chauue-fouris, le leudy ou Vendredy au croissant de la Lune, y adioustant de la chandelle de cire neufue, avec le coton & mesche filée & faite de la main d'une pucelle : & si ay, pour assoupir les ardeurs amoureuses, espandu sur moy, suiuant Pline de la poudre sur laquelle vne mule se feroit vautree, & outre mangé d'un foye de Chameleau, & l'osselet qui se



trouue au costé droit d'une grenouille buissonniere, en Latin *Rubeta*, vn crapaut, parce qu'elle viét *in rubis & verpibus*. l'ay veu guerir l'amour, va dire vn de la Seréc, par le mariage; car vous trouuerez des hommes, lesquels estans fols d'aimer, depuis qu'ils ont esté mariez avec leur maistresse, ne les ont plus aimees: comme aussi vous trouuerez des femmes, qui n'aimoient point leurs seruiteurs, lesquelles estans mariees avec eux les ont aimez iusques au bout. Il fut conseillé lors à nostre amoureux, que pour emouffer & rendre vaines les fleches charmees d'amour, qu'il ne falloit que commander à nostre veuë, que sa pointe ne soit point conioincte avec celle des yeux de sa maistresse, & qu'elle ne s'entr'oellade aucunement, cherchant remede en ostant la cause dont nous auons prins la contagion venimeuse d'amour: retrenchant toutes hantises & deuïs, bannir toute oisueté, emploier son esprit en choses de consequence, & l'envelopant en quelque affaire qui soit pleine du plus grand soucy & peine que n'est l'amour, s'il s'en peut trouuer: iusques à ce que ceste pensèe & affection bouillante s'attiedisse, qui iour & nuict se presente à nos yeux, & nous tient charmés. Avec tout cela, il fut conseillé de se faire saigner & purger, & chasser tous excremens & superfluitez avec sueurs & exercices, & comme adiousté Ficin, de s'accoster d'autres: parce qu'on dit que Fracastor, renommé Medecin, guerit par la recepte de Ficin vn gentilhomme amoureux, qui estoit deuenü si furieux de l'amour d'une Venitienne, qu'il voulut tuer le Duc. Ce qui dement les Poëtes qui disent que le mal d'amour est incurable sans la iouy-

sance. Que le mal d'amour se puisse guerir, adiousts vn de la Serée, celui qui a ainsi escrit le semble confirmer :

*Tu es vn fol de croire*

*Qu'vn charme, qui n'est rien, sur amour ait victoire.  
L'amour est naturelle, & la faut secourir  
Par la mesme Nature, afin de la guerir.  
Si les charmes forçoient la fiesche desbandee  
De l'arc que porte amour, la sorciere Medee  
Eust arresté Iason, & Circe eust arresté  
Vlysse dans son lié si doucement traité.*

*Mais charmes & magie, images & paroles,  
Et figures & poinçs, en amour sont friuoles.  
On ne se peut guerir par telle fiction :  
Ce n'est que poësie & folle inuention,  
Il faut venir au faict. Maintenant que l'annee  
Est en son iour de May ieunement retournée,  
Voiage, si tu peux, & changeant de pays,  
Laisse-moy tes parents au logis esbahis.  
Fay toy tirer du sang, & chasse de tes veines  
Par vn rouge canal tes soucis & tes peines.  
Attache ton esprit à contr'imaginer  
Quelque entreprise haute, afin de retourner  
L'impression d'amour par vne autre nouuelle.*

Sçavez-vous pas, ce va dire vn autre, qu'il faut fuir, pour chasser ce bourreau d'amour ? C'est toute chose qui nous prouoque à aimer, & sur tout les Poëtes : car

qui fera perdre à l'amour la communication & service de la poésie, l'affoiblira de ses meilleures armes : la poésie étant Reine des maquerellages, mettant sans dessus dessous la chasteté, & servant de maquerelle par ses rithmes lascives, par amoureuses chançons, par sonnets flebiles, par complaints, elegies & desesperades, par Pastorales, Tragedies, Comedies, & par vers tirez des plus secrets coffres de Venus, pour abbatre la chasteté des filles & femmes. Les vers lascifs estans messagers d'amour, qui font affoler les credules filles, & sont propres à renuerfer la chasteté mesme de Lucrece. Les forces & valeur de ce Dieu Amour se trouuans plus vifues & plus animees en la peinture de la poésie, qu'en sa propre essence : la poésie representant ie ne sçay quel air plus amoureux que l'amour mesme : Venus n'estant pas si belle toute nue & viue, comme elle est chez les Poëtes. Mais ie vous prie, disoit-il, qui se pourroit tenir de passion quand on lit ce sonnet ?

*Marie, baisez moy : non, ne me baisez pas,  
Mais tirez moi le cœur de vostre douce haleine :  
Non, ne le tirez-pas : mais hors de chaque veine  
Sucez moy toute l'ame esparse entre vos bras.*

*Non, ne la sucez pas : car apres le trespas  
Que ferois-je sinon vne semblance vaine,  
Sans corps dessus la riue, où l'Amour ne demene  
(Pardonne moy, Pluton) qu'en feintes ses esbas ?*

*Pendant que nous viuons, entr'aimons-nous, Marie,  
Amour ne regne point sur la troupe blefmie  
Des morts, qui sont fillez d'un long somme de fer.*

*C'est abus que Pluton ait aimé Proserpine,  
Si doux soin n'encre point en si dure poitrine :  
Amour regne en la terre, & non point en enfer.*

Et qui plus est, on est venu iusques là, de composer des chançons propres pour encourager les plus couârdes ou moins hardies à rompre la foy à leurs maris : du nombre desquelles est celle qui commence,

*Ne voit-on pas les hommes,  
Faire vertu d'aimer ?  
Et sottes que nous sommes,  
Nous le voulons blâmer,  
Ce qui leur est louable,  
Nous tourne à deshonneur,  
Et faute inexcusable :  
O dure loy d'honneur !*

Et vne autre commençant :

*Ne void-on pas ces hommes se iouer çà & là ?  
Et sottes que nous sommes n'osons faire cela ?*

Et d'une autre chançon fondée sur la licence des adulteres, où il est dit entre autres choses,

*Amy coqu, veux-tu que ie te die  
Si tu m'en crois, ne dy ta maladie :  
Car si ta femme vn coup est descouuerte,*

*Elle voudra le faire à porte ouverte.  
 Estre coqu n'est pas mauuaise chose,  
 Si autre mal on ne luy presuppõe.  
 Ou si tu crois coqu estre vne tache,  
 Garde toy bien au moins que l'on le sçache.  
 Le remede est à qui les cornes porte,  
 De les planter ailleurs de mesme sorte.*

Et d'une autre profanation encores plus estrange, à sçauoir de ceux qui appliquent à leurs chançons dissolues, & la sainte Escriture, & les Docteurs anciens, comme nous voyons en ces vers :

*Sainct Augustin instruisant vne Dame,  
 Dit que l'amour est l'ame de nostre ame:  
 Et que la foy tant soit constante & forte,  
 Sans ferme amour est inutile & morte.  
 Sainct Bernard fait vne longue homelie,  
 Où il benit tous les cœurs qu'amour lie.  
 Et sainct Ambroise en fait vne autre expresse  
 Où il maudit ceux qui sont sans maistresse.  
 Et Delyra là dessus nous raconte  
 Que qui plus aime, & plus hault au ciel monte.  
 Celuy qui sceut les secrets de son maistre,  
 Dit que l'amant damné ne sçauroit estre,  
 Et dit bien plus le Docteur Seraphique,  
 Que qui point n'aime, est pire qu'heretique:  
 Pource qu'amour est feu pur & celeste,  
 Qui ne craint point qu'autre feu le moleste.*

*Et c'est pourquoy (comme dit saint Gregoire)  
 Vn amant fait icy son purgatoire.  
 Nulle de vous ne soit donques si dure  
 Qu'elle resiste à la sainte Escriture:  
 Puis qu'on la void de ce propos remplie,  
 Que pour aimer la loy est accomplie.*

Mais, dit nostre amoureux, comme est-il possible que ceux qui aiment, & qui ne peuvent dormir, se puissent passer de lire vers d'amour, veu qu'il n'y a chose qui plus les foulage, & qui plus leur aggree que faire & chanter des rithmes de leur bon-heur ou mal-heur? Ce qui a esté denoté par l'Academie des Esueillez de Sienne, qui porte vn limas posé sur le feu, lequel, sentant la chaleur du feu, crainse : voulans dire ces Esueillez, que ainsi les amoureux bruslez d'amour sont contraincts de chanter des vers & des chansons, & de crier leurs tourmens, ou contentemens, estant l'amour en l'homme vne ardeur & extreme passion, & vne fureur en la femme qui ne se peut exprimer en façon du monde : car qui peut dire, comme il brulle, est en vn petit feu. S'il est vray ce que vous dites, luy va respondre vn de la Serree, que l'amour soit *Numen amantium*, comme Epictete l'a enseigné, ie ne sçay quels vers poetiques pourront amoindrir leurs tourmens : estant plus aisé à dire les foulagemens d'amour, qu'à les executer : les Anciens le tesmoignent, quand ils ont peint Amour, qui auoit cest escriteau sur la teste, Loing & près : sur le nombril, Deuant & derriere : aux pieds, Apres la mort, & auant. le vous prie, disoit-il, de quel amour

estoit frappé celuy qui disoit de son amie, C'est la moitié de mon ame ? car quand elle fut morte, il n'auoit plus enuie de viure : mais il craignoit à mourir, de peur que son amie ne mourust toute. Et n'y a rien, adioustoit-il, qui tant transporte les esprits que le desir de l'amour : car nous trouuons en l'Academie Françoisé, d'un Galeace Mantuan, qui disoit souuent à vne fille de Pauie, laquelle il courtisoit, que pour son seruice il voudroit endurer mille morts, si tant estoit possible : elle luy commanda par ieu de se ietter en la riuere : ce qu'aussi-tost il fit, & se noia. Que les filles donc, dit l'Academie, & les femmes apprennent l'amour qu'on leur porte, & qu'elles regardent à ce qu'elles diront à ceux qui sont prins d'une telle folle passion. Le pis que ie trouue en amour, commença à dire vn autre, c'est que si vne fois on y est entré, on n'en peut sortir : & est tout ainsi comme le poisson qui est prins à l'hameçon, tant plus se demene & efforce de vouloir sortir, tant plus se prend. Les Abderites, adioustoit-il, furent si tourmentez d'amour, comme dit Lucian, qu'en quelque annee estans persecutez de feure chaude, leur esprit fut si troublé, que tous les feureux ne faisoient que parler de leurs amours, & iouans des Tragedies, recitoient l'Andromede d'Euripide, & si tous leurs roolles n'estoient que de l'amour, chantans à pleine teste :

*O Amour, le tyran des hommes & des Dieux !*

& ce qui s'ensuit. Et ne pensez point, disoit-il encores, que ce soient seulement des effeminez, fillerets, & timi-

des, qui ont esté les plus addonnez à l'amour : car nous trouuons les plus grands Princes, comme Achilles, Meleager, & Epaminondas, auoir esté addonnez à l'amour, aussi bien que les peuples, & nations les plus belliqueuses : mesmes les plus sages, sçauans & doctes, comme Platon, n'ont pas esté exempts de l'amour, ce que pouvez voir en son conuiue : Platon n'ayant pas parlé là d'amour comme Parmenion discourant de l'art militaire en la presence de Hannibal : ayant Platon employé bonne partie de ses ieunes ans à faire la cour aux Dames, aussi bien que son disciple Aristote, qui demeura trois ans en la maison du Satrape Hermias, pratiquant la bonne grace d'une chambriere. Platon, Aristote & Socraté ont esté amoureux, & n'ont peu, avec tout leur sçauoir, se garder des furieux assauts des femmes. Aristote a esté amoureux d'une femme publique, nommee Hermie, si bien qu'Origene escrit qu'il l'adoroit & luy faisoit sacrifices. Atheneus a dit que Platon ne fut pas si diuin, qu'il n'ait voulu sçauoir que c'estoit que l'humanité, s'estant intrinqué aux rets d'une vieille, appelée Archenassa. Clearchus nous a laissé par escrit, que Socraté n'a point esté si seuer en ses actions qu'il ne se soit adoucy aupres de sa fauorite Aspasia. Parquoy Laïs, tant renommee entre les femmes perduës, disoit à vn qui louoit les Philosophes de sagesse & doctrine, ie ne sçay en quels liures ne en quelle science estudient vos Philosophes, mais ie sçay que ie les voy souuent venir en mon eschole, & de Philosophes deuiennent amoureux. Il me souuient, disoit-il, auoir leu vne vieille rime d'un amoureux, qui parloit ainsi :



*Qui veut d'amour scauoir tous les esbats  
S'adresse à moy : car i'y suis bien appris,  
Premier, ce sont des accords pleins d'esbats,  
Chasse penible, où le veneur est pris :  
Aigre plaisir meſlé de douce rage,  
L'honneur auſſi qui ſe tourne à deſpris,  
Où plus eſt fol celui qui plus eſt ſage.*

Et auſſi, il n'y a gens plus ſauoris de Pluton (combien qu'il ſoit iuſte iuge, & ſeuere enuers tous les autres) que les amoureux, leur portant quelque reſpect : enuers ceux là ſeuls ſe monſtrant gracieux, & non pas inflexible, comme à tous les autres : Pluton n'obeiſſant à autre Dieu qu'à Amour : ainſi qu'il ſe prouue par Alceſtis, Proteſilaus & Eurydice femme d'Orpheus, leſquels ſont retournez des enfers. Et non ſeulement Pluton ſupporte les amoureux, diſoit-il, mais auſſi Oldrade Iuriſconſulte, lequel excuſe en ſes conſeils vn certain amoureux, accuſé qu'en ſa plus grande furie d'amour, il auoit vſé d'images de cire faites par magie, & ce qui eſt plus enorme, auoit inuoqué les diables : & en vn procès pendant à la Cour de Parlement, il fut long temps douté ſ'il falloir punir vn amoureux pour auoir ietté au ſein de ſon amie vn papier & billet, pour l'inciter à l'aimer, où il n'y auoit nuelles poiſons : & auoir porté ſur ſoy d'ordinaire vne image de Venus, fabriquee ſoubs la Planette de Mars, aſcendant és Poiſſons. Ceſte image eſtoit vne ieune fille, ayant les cheueux eſpars, eſtant toute nuë, tenant vn mirouer entre ſes mains, & ayant vne chaine au col. Et auoit

aupres d'elle vn ieune enfant qui tenoit ceste fille de la main gauche, & de la droite luy accoustroit les cheveux: ceste figure seruant à gaigner la faueur des femmes. S'il n'y auoit, repliqua quelqu'un, que des mots charmez & des caracteres, chacun sçait bien que les charmes & fortileges ne peuuent rien sur nous, & qu'Apulee sous Pertinax fut absous de ce qu'on l'accusoit d'auoir attiré à son amour par breuets & fortileges Prudentilla, qu'il auoit espousee: combien que la loy Cornelia ne punissoit seulement ceux qui broyoient les poisons pour nuire à autrui, ains ceux aussi *qui mala sacrificia fecerant*, entendant la magie. Ce nonobstant Tiraqueau tient, que les amoureux qui pechent, incitez par l'amour, sont excusés de la peine ordinaire des crimes: & que les Areopagites, ainsi qu'estoit Aristote, ellargirent vne femme conuaincuë d'auoir en son amour donné vn breuage amoureux à celui qu'elle aimoit, dont il estoit mort peu de temps apres. Vn de la Seree, qui ne sçauoit, tant estoit rude, & mal apprins, que c'estoit d'amour, va dire, que pour attiedir ces affections bouillantes, qu'il ne falloir qu'auoir recours au cordeau, selon la recepte de Crates Thebain:

*La faim, l'absence, & le séjour  
Peuuent guerir le mal d'Amour  
S'ils n'en peuuent venir à bout  
La mort les guerira du tout.*

Puis que tant de maux viennent par l'amour, commença à nous dire nostre amoureux, & l'amour vient

des yeux, ce doit estre quelque grand' chose que l'œil, la veuë ayant plus esté estimée que la vie : les tyrans pensans punir plus grièvement vn homme en luy ostant la veuë, qu'en le faisans mourir : le priant de ses yeux, sans le faire mourir, pour se venger dauantage. Ils aueugloient celuy à qui ils vouloient mal, ou en le mettant en vn lieu fort obscur, & de là le transportant en vne place haute & claire, toute blanchie de chaux, & ainsi faisoit Denis le tyran : ou en le faisant aueugler, versant du vin-aigre tout bouillant dans les yeux : comme fit l'Empereur Iean à vn de ses fils : ou avec vn vase d'airain tout rouge de feu faisoient perdre la veuë, les contraignans de regarder de près ce vaisseau eschauffé, & ainsi en vsoient les Empereurs de Grece : le feu estant naturellement contraire aux yeux : & c'est pourquoy le Lion craint tant le feu allumé, estant le Lion chaud & sec. Les orfebures à ceste raison, pour mitiger le mal que fait le feu, avec la resplendeur de l'or, prennent des miroirs, & les regardent, ou bien des choses vertes, les miroirs & les choses vertes aidans à la veuë hebetée, & restaurans les esprits visuels dispersez par le feu & par les choses luisantes, lesquels sont renforcez par autres nouueaux esprits suruenans. Vn Drolle, n'entendant rien en ces discours, nous va parler d'vn borgne à qui on auoit creué vn œil en vne querelle : lequel ayant espousé vne bonne commere, & se courrouçant à elle, luy reprochoit qu'elle ne luy auoit point apporté sa virginité avec son douaire : & quand elle respondoit à son mari borgne, Qu'vne femme entiere n'appartenoit pas à celui qui n'auoit aussi la veuë entiere : ce mari, issu

de l'ancienne famille des Coclés de Rome, lui reploquoit, Que ses ennemis lui auoient fait cest outrage. Lors sa femme luy disoit, que ses amis aussi luy auoient tolle son pucelage. Et parce qu'il est bien difficile à vne femme, laquelle a vne fois fait breche à son honneur, de s'en retirer, escoutez le bon tour qu'elle luy faisoit, si d'auenture le mary entroit là où estoit son amoureux : c'est qu'en courrant le bon ceil de son mary elle luy disoit auoir songé qu'il voyoit de l'autre, & cependant le galand fortoit, la queue entre les jambes. Ce conte acheué, on va demander si vn homme qui n'a qu'un ceil void aussi bien que celuy qui en a deux, pource que plusieurs tiennent, que les deux nerfs optiques, qui procedent du cerueau, ausquels est la vertu visuelle, se croisent, & qu'en se rencontrans, & venans és yeux, ils assemblent là leur vertu : si bien que si vn de ces nerfs optiques ne fait son office, à cause de l'instrument organique vitié, toute la force & vertu visuelle ne laissera d'aller à l'autre nerf optique, & de là, à l'œil qui n'est point maléficié. Combien que cela soit contre ce qu'on dit, *melius vident oculi qudm oculus*. Ce que plusieurs par mocquerie disent à nostre Iuge, quand il veut iuger vn procès tout seul : Monsieur, deux yeux voient mieux qu'un seul. Il me semble, va dire quelqu'un, que le Roy Antigonus ait confirmé qu'on void aussi bien d'un ceil que des deux : lequel, estant borgne, se facha, & dit à celuy qui luy presenta vn escriteau en grosses lettres, Vn aueugle liroit cecy, vn aueugle y mordroit : ce qui est aussi confirmé par Galatee, qui assure à Doris, qui se moque de son amy le Cyclope, qu'il

voyoit aussi bien de son oeil, que ceux qui en auoient deux, & par ceux qui veulent viser, qui en ferment vn, & par ceux qui ont vne pupille de leurs yeux vitiee, lesquels sentent que l'autre croist, à fin de supplier au default de celle qui est malade. Ce que plusieurs confessent, & disent que celuy qui n'a qu'un oeil, a en luy la force de tous les deux, moyennant que le borgne ait perdu l'œil droit. Car ils assurent que l'œil gauche a beaucoup plus de vertu & force que le droit, qui est plus debile, au contraire des autres membres : encores que le sourcil soit plus hault sur l'œil droit, & plus arqué, que sur le gauche, si nous voulons croire les amoureux, lesquels seuls ont fait ceste obseruation. Mais, repliqua vn autre, qui fait que l'œil gauche soit plus vertueux que le droit ? Ne seroit-ce point, luy fut-il respondu, à cause qu'estant communément couché sur le costé droit, les vapeurs gros & espais fluent plusost là qu'au gauche : ou que l'œil droit soit plus debile que le gauche, pource qu'il se desseiche plusost que le gauche, lequel estant plus humide, se desseiche moins par la chaleur que le droit ? Aussi que nous trouuons, disoit-il, en l'histoire des poissons, que le thon (qui selon les Egytiens signifie le bicle) void mieux de l'œil senestre que du dextre. Ce qui m'a fait souuent esbahir, pourquoy le ieune Athenien, pour n'estre cogueu, se banda plusost l'œil gauche, que le droit (puis qu'on void mieux du gauche) quand il voulut enleuer s'amie, qui estoit entre les mains du gend'arme : & quand le soldat luy demanda pourquoy il n'vloit que de l'œil droit, l'adolescent, qui s'estoit bouché l'autre

œil pour n'estre cogneu, luy respond, que c'estoit à cause de la mer, luy disant en Latin, *Si amare abstinuissem*, ie m'aiderois & de l'un & de l'autre. Il ne s'en faut pas beaucoup, va repliquer vn de la Seree, que n'ayez rencontré aussi bien en François qu'a fait Plaute en Latin. Nous trouuons aussi en Froissard le vœu de quelques gentil-hommes Anglois, de porter l'œil gauche bandé, iusques à ce qu'il eussent passé en France, & fait quelque exploit d'armes sur nous, pour l'amour de leurs maistresses, pour lesquelles ils auoient fait l'entreprise. Et ne sçay pourquoy ils s'estoient bandé plus tost l'œil gauche que le droit, comme auoit fait le ieune Athenien, puis qu'il est plus dangereux de perdre le gauche que le droit. Et croy, adiouta-il, que le borgne qui gagea de voir mieux & plus qu'un de ses voisins, qui auoit deux bons yeux, auoit perdu le dextre. Car la gageure estant faite, on ouure les fenestres, puis on demande à celui qui n'auoit qu'un œil, Voiez-vous bien vne telle chose? il disoit qu'ouy, & en bailloit bonnes enseignes, aussi bien que celui qui auoit deux bons yeux : tellement que ne sçachant lequel auoit gagné ou perdu, le borgne va dire à celui qui auoit deux yeux, l'ay gagné, & par consequent tu as perdu : car ie veoy plus que toy, te voyant deux yeux, & tu ne m'en vois qu'un. A propos de l'adolescent Athenien, repliqua vn de la Seree, ceux qui se bandent ainsi vn de leurs yeux, se iouent à le perdre, comme il arriua au borgne d'Appian : lequel pour n'estre recogneu, estant proscrit, contrefit le borgne, en mettant vne emplastre sur vn de ses yeux mais ostant ceste em-

plastre, laquelle il auoit long temps portee, il se trouua qu'il auoit perdu cest oeil, & la veuë : son action estant hebetee pour auoir esté l'oeil long temps sans exercice, la force vislue ayant esté reiettee en l'autre oeil, ne voulant demeurer oisive. Encores, luy fut-il respondu, j'aimerois mieux estre le borgne d'Appian, que l'aveugle de Pline : lequel en dormant, & songeant estre aveugle, se trouua le lendemain sans voir aucune chose, n'ayant eu nulle maladie precedente, la force de l'imagination aidant à cela. A quoy il fut repliqué, suiuant de Montagne, qu'il estoit plus vray-semblable, que les mouuemens que le corps de l'aveugle de Pline sentoient au dedans, qui luy ostoient la veuë, furent plus tost occasion du songe, que le songe & imagination luy eussent causé l'aveuglement. A ce propos Senèque dit, adioust-il, qu'une sienne fille qu'il auoit chez luy, sans boucher & bander ses yeux, comme fit le borgne d'Appian, sans songer ne imaginer, comme l'aveugle de Pline, perdit subitement la veuë, & si ne sentoient point qu'elle fust aveugle : car elle pressoit incessamment son gouverneur de l'emmener hors de la maison, d'autant qu'elle disoit que la maison de son maistre Senèque estoit obscure. Mais est-il vray, demanda vn autre de la Seree, qu'en Scythie il y ait des hommes qui n'ayent qu'un oeil, voyans aussi bien que ceux qui en ont deux ? On luy respond, que si les historiens ont escrit qu'il y ait des hommes lesquels n'ont qu'un oeil, que c'estoit qu'ils ont pensé n'en auoir qu'un, n'osans s'approcher de ces gens-là belliqueux, fermoient l'un de leurs yeux, pour mieux viser, comme nous faisons communément. Et de fait,

adiouffoit-il, nous trouuons qu'entre les Capitaines anciens, les plus belliqueux ont esté borgnes, comme Hannibal, Philippes, Sertorius, & Antigonus. Et me foulient de ce que dit Theocritus prifonnier à quelqu'un, qui en le reconfortant luy difoit, qu'incontinent qu'il viendroit deuant les yeux du Roy Antigonus, il auroit la vie fauue, c'est à dire, respondit ce Theocritus, qu'il est impoffible que ma vie foit fauue. Par ce conte, va dire quelqu'un, vous me faites fouuenir d'un bon homme des champs, à qui on auoit confeillé de faire vne consultation à des Aduocats de la ville de Poitiers, là où il auoit un procès, difant ce bon homme, De qui prendrois-ie confeil ? ce font habiles gens que les Aduocats de Poitiers, veu qu'un des plus fçauans de tout le Prefidial ne fçait lire ni efcrire. Et c'est de cef Aduocat qu'un de fes plus grands amis a fait un Epigramme, par lequel tous deux fe cognoiftront, l'un y eftant nommé, & reconnu de tous, & l'autre, pour ne pouuoir ces vers eftre faits que de celuy qui a fait l'Epigramme :

*Res populi obfcuras claro dum lumine fpargis,  
O lux, ô patriæ fama Bocelle tuæ,  
Inuidit fefe tibi lux, longumque negauit,  
Prodigus acceptæ tu quia lucis eras.  
Sed quia nulla fuit lux nil cernente Bocello,  
Se, ne fe careat, reddidit ipfa tibi.*

Et c'est à cestuy-cy à qui on enuoyoit tous ceux qui ne pouuoient bien accorder leurs instrumens, ou qui ne fonnoient rien d'accord, leur difant, Allez chez vn



tel Aduocat, il vous accordera, & tous vos instruments. Pour reuenir & se remettre en la Seree, vn d'icelle va demander, qui faisoit que l'œil se plaifoit plus en vne couleur qu'en l'autre. N'est-ce point, luy fut-il respondu, qu'on vîe de couleurs & qu'on les aime selon les complexions? le phlegmatique se delectant du verd, du blanc, & du meslé: le colerique de toutes les couleurs qui appartiennent au rouge: le sanguin du celeste, de l'azur, du violet, & du iaune: le melancholique aimant le noir, le tanné, & les couleurs qui en sont proches. Il y a bien plus, disoit-il, c'est qu'il y a des couleurs lesquelles meslees & vnies ne conuiennent en sorte du monde, & si l'œil ne les peut endurer de quelque complexion que soient les personnes: comme le verd & le noir conioints ensemble: le cendré ou le gris meslez avec le blanc, encores moins: le blanc aussi ne s'accorde avec le iaune. Dauantage, adioustoit-il, il y a des couleurs qui aduiennent mieux à vne personne que les autres: l'homme se montrant plus agreable, & plus beau, vestu d'une couleur que d'une autre. Ce qui a fait dire à Ouide, parlant des femmes, que le blanc aduient mieux aux femmes noires, qu'autre couleur, & le noir aux blanches: les yeux iugeans, que toutes couleurs lesquelles approchent plus du blanc, conuiennent mieux aux noirs, comme celles qui ont affinité avec le noir, aux blancs, Croiriez-vous bien, repliqua vn autre de la Seree, qu'il y a des amoureux qui ont esté si superstitieux & ceremonieux, que de penser qu'il seruoit en amours se habiller de mesme couleur que sa maistresse, seruant à estre aimé, de sçauoir ioindre les couleurs

ſelon la conuenance & la complexion de l'aimée, & ſe veſtir des couleurs qu'elle porte, ou qu'elle aime ? voulans les amoureux par ces choſes monſtrer qu'ils aiment leurs maiſtreſſes, & le monſtrent en toutes fortes : car ſi nous voulons eſtre aimez, il n'y a rien meilleur que d'aimer le premier : parce qu'il n'y a choſe qui plus alleche & attire amour qu'amour meſme. Si bien, diſoit-il, que i'ay cognu vn amoureux qui ne beuuoit iamais que du vin blanc, parce que ſa maiſtreſſe n'en beuuoit point d'autre, & qu'elle l'aimoit. Ce ne fera hors du propos des amoureux, va dire vne Feſſe-tondue, ſi ie retourne à nos aueugles, & à noſtre Seree, parce que ie trouue les paſſionnez d'amour auſſi aueugles que ceux qui ont perdu les yeux. Il n'y a pas long temps, commença-il à dire, que l'eſtois en vne maiſon, où il y auoit vn aueugle, qui faiſoit danſer hommes & femmes d'aſſez grandes qualitez : mais le plus ſouuent, les pages l'époinçonnoient, le bal & la danſe ceſſoient, à cauſe de l'eclipse de la note. La Dame du logis, qui aimoit & la volte & l'inſtrument, apporte à ce meneſtrier vn gros baſton, en luy diſant, N'eſpargnez point ces meſſieurs les pages, leſquels interrompent les danſes : ie ne bougeray d'aupres de vous, & vous tiendrai eſcorte. Lors ces honteux de pages de Cour, luy vont expreſſément donner vne eſtocade, & puis s'oſtent de là. L'aueugle meneſtraudier laiſſant ſon violon, & s'aſſeurant ſur ceſte Dame, prend ce baſton, & penſant frapper ces bons frelots de pages, baille ſi ferré ſur la teſte de ceſte Dame, qu'elle ne danſa deſpuis ſans luy ſouuenir de ceſte cadence. Ie vous laiſſe à penſer, diſoit-il, ſi ces bigarrez

de pages rioient dans le cœur. A ce que ie voy, va repliquer quelqu'un, il se fait mauuais trouuer deuant vn aueugle, & le falcher, car il n'est gueres sans baston, & prend aisément l'un pour l'autre. Et pour vous en asseurer, adioust-il, escoutez ce qui en arriua à vn hôte, & à sa femme, pour se trouuer entre des aueugles qui n'auoient point perdu leurs bastons. Vn mattois, va-il dire, trouuant vne bande d'aueugles de Preuilly, qui alloient en vne assemblée, leur va crier, Tenez, mes amis, voilà vn escu que ie vous donne, & pourtant ne leur donnoit rien. Ces pauvres gens pensans qu'il leur eust donné cest escu le vont remercier. Ces orbes bien ioieux de ceste aumosne, se vont loger en vne hostellerie. Mais quand ce fut à payer l'escot, cest escu ne se trouua point. Parquoy apres boire ils s'entrebatement, & s'accusent l'un l'autre de larcin. L'hôte oyant le bruit, montant là haut pour les separer, & hault à la main, & altier, comme font les hôtes, frappe sur eux, & tous les aueugles sur luy: sa femme n'en eut pas moins, laquelle y alla viftement pour secourir son mary, vous asseurant qu'il ne falloit point dire à l'hôte n'à sa femme, Phebé, ils sçauoient bien pour qui c'estoit. Vrayement, replica vn autre, i'eusse voulu que le mattois qui estoit cause de la noise eust esté en ceste meslée, pour luy monstrier qu'il ne se faut point moquer de ceux qui ont perdu la ioye de ce monde: car nous auons bien autre moyen de rire sans se railler de ces pauvres miserables, Il y a vn aueugle en nostre rue, replica quelqu'un, que quand vn facteur d'un marchand luy demande quelque partie qu'il doit, se moquant de luy,

il luy dit, Mon amy, dites à vostre maistre, que ie ne faudray à le payer la premiere fois que ie le verray. Si ne sçauois ie me tenir de rire, va dire vn de la Serree, quand ie voy des aueugles qui s'entredemandent l'vn l'autre, Et quand nous verrons-nous ? Et quand i'en trouue estans loing de leur pais, avec leur violon, aufquels ie demande, Et mes amis, estans ainsi aueugles, où allez vous ? Quand ils me respondent, Nous allons voir le monde. Il n'y a pas long temps, adioustoit-il, qu'vn laquais menoit vn cheual aueugle boire, & de si loing qu'il nous peust voir, il nous cria, Otez vous du chemin de mon cheual, ie vous assure que s'il vous void, il vous affollera. Nous ne fumes point opiniastrés : mais à la fin nous nous prîmes à rire, & le garçon aussi. Le maquignon, va dire vn autre, ne se rioit point, quand voulant vendre son cheual on luy demanda s'il auoit bonne veuë, en respondant qu'il voioit aussi bien la nuit que le iour. L'acheteur, qui estoit vn lebrou, allant plus de nuit que de iour, l'acheta plus qu'il ne valoit : & le voulant rendre, le vendeur luy va dire, Vous auois-ie pas dit qu'il voioit autant de nuit que de iour. Cest acheteur pensoit que ce fust de ce cheual comme des hommes, & autres bestes, qui voient mieux la nuit les vnes que les autres. Nous trouuons, disoit il, que Auguste Cesar auoit les yeux si clairs, & si nets, que quand il les iettoit sur quelqu'vn, il le contraignoit (commè les rayons du Soleil en plein Midy) d'abbaisser la veuë, & que Tybere : selon Suetone, se refueillant de nuit, voyoit tout ainsi qu'vn chat, & que Iules Cesar eust leu & escrit en plein minuit, sans aucune

lumiere, l'espace d'un quart d'heure, puis sa veuë s'esblouissoit. Cela procedant de la grande chaleur & seicheresse du cerueau, avec vne ardeur de cholere: comme on void les bestes qui voyent bien de nuict, auoir le cerueau net de trop d'humeurs. A ceste cause, ceux qui ont les yeux verts ont bonne veuë la nuict, parce qu'ils abondent en feu: & au contraire, les yeux noirs voyent mieux de iour que les verts, de ce qu'ils sont pleins d'eau: comme les estincellans & ardens voyent mieux la nuict que le iour, ayans les yeux secs & sans humidité. Je scay bien, repliqua vn Drolle, qui aiguise & subtile bien la veuë, & fait voir & de iour & de nuict, c'est l'enuie: faisant veoir l'enuie tousiours les choses plus grandes qu'elles ne sont: l'enuieux desirant perdre vn œil, & que celui qu'il enuie en eust perdu les deux. Parquoy les Locres, ce dit Monsieur Bodin, ne trouuerent pas la loy du Talion equitable, vn œil pour vn œil, si celui qui a deux yeux arrache l'œil à celui qui n'en a qu'un: car il faut que celui qui fera vn autre aueugle, soit aussi aueugle, à fin qu'il souffre vne mesme peine: comme les Locres ordonnerent à la requeste d'un borgne, que son ennemy menassoit de luy creuer son bon œil, & le rendre aueugle, à la peine du Talion, qui est de perdre l'un des siens. Ceste loy, fut-il répliqué, n'est point gardée en France: car il n'y a pas long temps que vn de nostre ruë outragea vne femme de telle sorte qu'elle en deuint aueugle. Les Iuges estoient en grand' peine à combien il falloit condamner ce frappeur: ceste femme aueugle disant qu'on luy auoit osté tous les moyens de pouuoir iamais gaigner sa vie, comme auparauant.

L'accusé au contraire disoit, que le mestier dont elle vloit & gaignoit sa vie, s'exerçoit aussi bien de nuict que de iour, voire qu'elle gaignoit beaucoup plus la nuict que le iour, & qu'elle ne laisseroit à gagner sa vie estant aueugle, besongnant ordinairement plus en chambre que non pas en boutique. Croiriez-vous bien, va dire vn de la Seree, qu'un homme se soit fait creuer les deux yeux pour auoir dix onces d'or? & à fin d'en iuger : il y a vne Republique où la coustume est telle, qu'à tout citoyen qui deuiant aueugle, ou l'est de nature, se donne du public dix onces d'or, pour luy aider. Le Magistrat refuse l'argent à cest aueugle, parce que ses compagnons & luy n'ayans dequoy faire la debauche ietterent le fort entre eux, auquel d'eux l'on creueroit les yeux, à fin d'auoir de l'argent. Il arriue sur celuy qui en auoit esté inuenteur : par ce les autres le prennent par force & luy creuent les yeux. Le pauvre aueugle respondoit qu'on l'auoit fait aueugle par force, encores qu'il le fut de volonté comme Democrite, puis qu'il estoit aueugle & citoyen, qu'il deuoit auoir les dix onces d'or, la loy parlant simplement, qu'à tout citoyen & aueugle soit donné dix onces d'or. Ceux de la Seree ayans trouué ce conte estrange, se mettent à faire des contes des yeux aussi tragiques : entr'autres, on en va conter vn bien estrange, qu'aucuns des nostres toutesfois creurent, parce que c'estoit Guichardin qui l'auoit escrit, le plus excellent de nos historiens, selon Bodin. C'est d'un Duc de Ferrare, lequel fit arracher les deux yeux à vn sien frere, qui furent tout chaudement si bien remis, qu'il recouura la veüe comme auparauant. Que si l'œil

est creué ou gâsté, on n'en verra plus : mais selon Guichardin, pour n'estre pas difforme, il faut prendre vn œil de cheure arraché fraichement, & le mettre tout subitement en la place de l'œil perdu, & on pensera pourtant celuy auoir deux bons yeux, tant cest œil fera beau, prenant nourriture. Mais d'où vient, demanda quelqu'un de la Seree, que les petits arondeaux qui ont perdu la veuë, la recourent par apres? C'est à mon aduis, luy fut-il respondu, que la cause en est en leur imperfection : la nature de ces petites bestes n'ayant encores prins toute sa force : parce que cela n'aduient seulement qu'aux petits, ausquels la nature n'auoit encores fourni ce qu'elle leur deuoit de lumiere. Ayant satisfait à ceste demande, il demeura pourtant court à ceste-cy : qui est quand on luy demanda la raison de ce qu'on auoit veu vn homme, lequel en ayant vn liure deuant luy tout ouuert, lisoit les deux faces du liure tout en vn coup, & qu'aussi il fut vn des plus doctes de son temps. Je sçay, repliqua vn autre auaricieux, lequel ne se fut pas marié à vne louche, luy estant bicle, s'il eust eu les yeux de cestuy-ci : car il auoit prins expressément sa femme guerle, luy estant lousche, afin qu'on ne le peust tromper, l'un regardant d'un costé, & l'autre d'un autre : n'estant celuy qui regarde de trauers propre à autre chose, qu'à couper des riotes par les bois, car en couppant vne, il regarde où il en coupera vne autre. Ce que i'ay bien noté estant ces iours passez en vn bois, où chassant, ie vis vne grande merueille. C'est que ie regarday passer près de moy vn vieil sanglier, lequel estant deuenu aueugle de vieillesse, estoit mené par vn

ieune sanglier, qui ayant compassion de ce vieil sanglier, luy mettoit sa queue en la gueule, & le vieil sanglier tenant entre ses dents la queue du ieune, le suiuit par tout où ce ieune sanglier le conduisoit aux champs pour prendre pasture. Lors ie tiray de mon arbaleste, & visay si bien, ne voulant faire mal ne à l'un ne à l'autre, que le trait donna entre les fesses du ieune sanglier qui conduisoit le vieil, & entre le groin du vieil, qui estoit mené par le ieune, en tenant sa queue si bien, que coupant seulement la queue du ieune sanglier, elle demeura en la gueule du vieil sanglier: le ieune sanglier s'enfuyant par les champs, & le vieil ne bougeant: quoy voyant, ie m'approche, & prenant la queue couppee du ieune sanglier, ie conduis le vieil sanglier iusques dans la ville, tenant ceste queue qu'il auoit en la bouche: lequel pensant toujours suivre son compagnon & conducteur, me suiuit.







## VINGTIESME SEREE.

### *Des Bossus, des Contrefaits & des Monstres.*

**A**vx precedentes Serees il auoit esté parlé de la veuë, des yeux, des aueugles, des borgnes, des louches, & boiteux, mais on n'auoit point parlé des bossus & contrefaits, de peur de fascher vn des nostres, qui l'estoit : combien qu'il fust de bonne conuersation & compagnie, & fort facetieux, ayant le iour de deuant repris vn de la Seree, qui auoit dict que deux montagnes ne se rencontroient point, parce que deux bossus s'entrerencontreient bien, & que Pline dit que deux montagnes s'assemblerent au pais de Mutine. Or il arriua que nostre bossu vn soir estant absent, cela nous bailla occasion de parler vn peu plus hardiment des bossus. Et parce qu'on vouloit marier nostre petit cebo, il fut mis en auant si la bossie estoit vne chose hereditaire, & si les enfans succedent à leurs parens à la bossie, aussi bien comme à la surdité, à la claudication, à la lepre, à la



gendré de parents non maladifs, estans ceux bienheureux qui naissent sains : le proverbe Latin le confirmant quand il dit, *Gaudeant bene nati*. Parquoy il fut dit que s'il n'y auoit que les peres & meres bien sains & bien complexionnez qui fissent des enfans, que cela seroit pour tout le genre humain vn fort grand bien : à ceste cause qu'ils deuoient estre choisis, aussi bien que les laboureurs trient & choisissent le grain qu'ils veulent semer. Voilà donc qui empesche, va dire vn de la Seree, que les bossus & contrefaits ne trouuent pas à se marier, à cause des enfans, qui plus communément participent à leurs deformitez : toutesfois qu'il se trouue bien des peres, lesquels estans vitiez en leurs membres, ont fait des enfans bien proportionnez, encores que la semence ait quelque esprit de chacun membre : dautant que la complexion de la mere, & sa nature, qui est bien temperée, & tout ce qu'elle apporte à la conception, est sain, & bien disposé avec la bonne disposition de sa matrice : comme aussi l'influxion du Ciel, & la force de ce qui est conceu, peuuent corriger le vice du pere, & surmonter sa semence, tellement que l'enfant ne se sentira aucunement des imperfections du pere. Mais, repliqua quelqu'un, ces vices du corps du pere & de la mere, s'estendent-ils & continuent sur beaucoup de linees ? Et peut-il estre, demandoit-il encores, que mon enfant, ne l'enfant de mon enfant, ne communiqueront au vice de mon corps, & leurs descendants long-temps apres ne laisseront à y participer. Il lui fut respondu, que telles dispositions se peuuent garder iusqu'à la quarte generation, & qu'il falloit iusques là pren-

dre garde à vne lignee quand on s'y allie : combien que plusieurs regardent bien de plus loing. Puis il fut dit qu'on ne deuoit point craindre de s'allier avec nostre petit voulté : pource qu'en toute la lignee ne s'est trouué que luy de bossu : la bosse pouuant venir par accident, sans estre hereditaire, comme si on tombe, ou qu'on soit frappé, ou que les petits enfans ayent les os & les ligamens tendres, & par consequent aisément ployables du costé qu'on les incline le plus souuent, panchans trop la teste en deuant, & tournans par trop l'une des espaules en estudiant ou escriuant : dont vous verrez les porte-fais voultez, les porte panniers bossus d'un costé, ayans vne espaule plus haute que l'autre : & aussi que la bosse pouuoit venir par vn vent gros & froid, lequel pour separer les ligamens des spondiles, & par vne apostume cachee en l'eschine, ou par le deuant, qui est la plus dangereuse de toutes les bosses : la bosse du deuant ferrant le poulmon, lequel estant en vn lieu estroit, ne se peut dilater, ne pouuant se mouuoir à son aise, il ne peut refrigerer le cœur, le cœur n'estant point rafraichy, à cause de la compression des poulmons, la chaleur s'eschauffe par trop : le cœur estant fort chaud, il rend aussi les bossus fiers, choleres, & luxurieux : & avec tout cela ils sont asthmatiques, poussez, & de difficile respiration, à cause de la compression des poulmons : & s'appellent les bossus par le deuant *gibbi*, ceux qui le sont par derriere *regibbi*, comme ceux qui le sont par les costez *obliqui* : ces deux dernieres sortes de gibbosité n'estans pas si dangereuses que la premiere. Encores que les Philoso-

phes disent, va dire vn de la Seree, que les choses superflues & superabondantes ne nuisent point, si est-ce qu'on dit que les bossus sont malicieux, & que le vice & defect externe, est communiqué au cœur, qui est le commencement de nostre vice, & que les afflictions du corps affligent semblablement l'esprit : l'un malade & offensé, l'autre ne se pouuant dire sain. Les autres, adioustoit-il, assurent que les bossus sont seulement fins & subtils, & que pour ceste raison quand les doctes Egyptiens veulent denoter vn bossu par lettres hieroglyphiques, ils le font par vn Dauphin : lequel estant courbé, est sur tous les poissons le plus fin & subtil : & aussi que la bosse en sa signification a tousiours esté indice des choses à venir comme les deuins interpreterent celle de Domitian : mais pourautant que preuoir l'aduenir est vne partie de prudence, on dit que les bossus sont fins & subtils. Vrayement, va repliquer vn autre, nostre petit cebo ne se sent point des vices & mauuaises complexions qu'on attribué aux bossus & contrefaits : mesmes il ne se fache point quand nous disons qu'il porte son paquet sur son espaule, & ne laisse à iurer en riant, Par le Dieu qui m'a fait & formé à sa semblance, c'est le premier à nous dire, Fais ie pas mine & bosse, & à se vanter d'aimer les lardons aussi bien que le petit bossu Turc, qui tiroit & mangeoit les lardons de Panurge, en le rostissant. Si on se moque de sa bosse, il n'est pas sans repliche. Il me souuient d'un gentil-homme, qui passant la main par dessus sa bosse, lui ayant dict, Voilà vn bon billot pour iardiner mes oiseaux, il auoit respondu, Ouy bien les

niais. Quand nous auons souppé, encores qu'il foit bien nuit, il ne veut iamais de conduite : il demande seulement vne lanterne, & dit qu'on le prendra pour vn oublieur, ayant sa lanterne en la main, & le corbillon sur l'espaule : aussi que sur tout il a les fallots en haine, parce que nous le mismes vne fois, en allant en masquerade, dedans vne grande fallote, où avec ses deux mains, qui seruoient de bauesches, il tenoit deux flambeaux allumez : mais il arriua de mal-heur, que celui qui portoit ceste fallotte, laissa tout tomber, & n'eust esté sa bosse, qui supporta le coup, & le paué qui l'empêcha de tomber à terre, ie croy qu'il se fust tué : à ceste cause, il aime tant sa bosse depuis, qu'il ne la voulut iamais laisser. Si ne voulez croire, disoit-il, ie ne puis par experience vous prouuer qu'il pouuoit entrer en ceste fallotte : car nostre demy-homme la mit en cent mille pieces, la rompant contre la teste du valet qui l'auoit laissé tomber, en protestant de n'entrer iamais dedans, comme auoit fait le bon Pantagrue de son berceau : estant notre petit bossu vn peu cholere, comme ils font tous, & luy mesmes le confessoit, nous contant qu'une fois il auoit prins vn cheual à louage, & que le cheual ne voulant ou ne pouuant pas aller, il estoit descendu, & que tirant son espee il l'auoit tué : & quand on luy demandoit qu'il auoit fait de la selle, il respondoit : Et ne voyez-vous pas bien que ie l'ay mise sur mon eschine ? Laisant nostre homme avec sa selle sur son dos, quelqu'un nous va asseurer que les reuerences trop basses & contrainctes, & la compression de corps que font ces filles & femmes de trop se serrer, & prin-

cipalement à l'endroict de la ceinture, estoient cause de leur gibbosité, se rendans bossuës & contrefaictes, & subiectes à oppilations, pour se ferrer trop le corps : si bien qu'il nous disoit qu'aujourd'huy, à cause de cela, on ne trouuoit gueres de filles qui ne fussent contrefaictes, s'esbahissant que ceux qui ont puissance de leur commander, n'y mettoient ordre. Et si nous asseura que le trop ferrer à l'endroict de la ceinture estoit cause de la sterilité de plusieurs femmes : & qu'encores que le pere & la mere fussent bien formez, les enfans qui en viendront ne laisseront à estre bossus & contrefaits, estant la matrice, siege de l'enfant, destituée de sa figure naïfue. Et si en y a qui ont dit, adioustoit-il, que tant plus les femmes & les filles se ferment au droict de la ceinture, tant plus elles s'elargissent par bas, à la mode des oiseaux, qui ferrez par le milieu du corps, baaillent grand & large. Vn autre, defendant les filles & femmes, les disoit estre ainsi bossues & voultees, non pour se ferrer, mais pour n'auoir pas bien esté emmaillotees en leur tendre ieunesse. Ce qui toutesfois fut trouué faux : parce qu'on void les enfans des Ameriquains les plus droicts du monde, combien qu'ils ne soient iamais r'enfermez & empaquetez en des linges & langeots, non plus que les enfans de ceux que nous nommons Bohemiens, que nous voyons errer parmy la France : mais tout au contraire, il fut dit qu'il nuisoit beaucoup à ces petites creatures d'estre ainsi, presque à demy cuites, durant les grandes chaleurs, resserrees dans leurs maillots & berceaux : là où on les tient comme en vne gehenne, quelque chose qu'en vueillent

dire les Medecins & sages-femmes. Apres ce discours, il fallut sçavoir d'où procedoient les monstres. Les hommes se mettans à part (afin que leurs femmes n'entendissent rien des enfans monstrueux) dirent que selon l'opinion des Physiciens, laissant celle des Astrologues & Philosophes, ces monstres de nature pouuoient venir de ces trois choses, ou de l'abondance de la matiere & semence, ou de la defectuosité d'icelle ou de sa corruption : la nature formant au ventre de la mere premierement les membres qui obtiennent principauté au corps : puis selon qu'elle a de matiere, elle opere ou plus ou moins és autres membres, estant aucunes fois empeschez de l'œuvre encommencé par le default, abondance ou corruption de matiere : si bien que si le pere ou la mere sont estropiez des bras, les enfans qu'ils feront, n'auront point de bras par faute de matiere : que s'il y en a trop, les enfans auront quatre bras ou les deux sexes : que si la matiere n'est trop superflue ni defeillante, mais corrompue & mal dispoiee, ce que telle matiere produira, fera aussi mal ordonné, & contre tout ordre de nature. Les autres disoient la naissance des monstres venir de la debilité de la vertu de celui qui donne la semence, ou de celle qui la reçoit, ou de la defectuosité & indisposition de la matrice. De tout cecy on donne vn exemple familier, qui est, que si la matiere qu'on veut fondre n'est bien cuite, purifiée & preparée, ou s'il y a faulte ou trop grande abondance de matiere, ou que le moule soit raboteux, ou mal ordonné, la medalle qui en sortira sera defectueuse, hideuse, superflue, & difforme. Les



monstres peuvent aussi venir, adioustoient aucuns, pour ne regarder point le temps de la Lune, ne pouuant nature faire ce qu'elle voudroit en si grande humidité, que s'il en aduient des enfans, que les Latins appellent *quarta die nati*: encores qu'ils ne soient monstrueux, si feront-ils mal sains, sans esprit, & infortunez en toutes choses. Il se trouua toutesfois deux de la Seree, lesquels donnerent autre raison des enfans monstrueux : le premier nous assurant qu'ils venoient de l'ardente imagination de la femme en la conception, ayant telle puissance sur le fruit, que le caractère en demeure sur la chose conceüe : à ceste cause, il disoit, que les femmes se deuioient garder de voir iamais rien contre nature, & qui soit contrefait. L'autre soustenoit, que ces enfantemens prodigieux procedoient plustost de la corruption des viandes immondes, que les femmes appetent apres la conception, que de toute autre chose : parce, disoit-il, qu'on void celles qui appetent des viandes estranges, estre plus subiectes à ces monstrueux enfantemens, que les autres. Qui fait, demanda lors quelqu'un, que les monstres sont plus frequents en Egypte qu'en autre part? Il luy fut respondu, Que les Egyptiens abondent en monstres, à cause que les femmes de ce pais-là enfantent d'une portee plusieurs enfans : lesquels pour leur imbecilité & concussions qu'ils se font au ventre de la mere, degenerent de leur nature. Puis on va demander, si les Nains & Pygmees, qui est à dire couldiers, & de la haulteur du coude, desquels Ezechiel parle, & les Troglodites, hostes des cauernes, dont les plus grands n'ont gueres plus de deux pieds, doiuent estre contez

entre les monstres, & s'il y a de si petits hommes : car si nous mettons, disoit quelqu'un, ces petits hommes du rang des monstres, nous serions aujourdhuy tous nains & monstres, si on nous compare avec nos predecesseurs, & qu'on accompare nos ossemens avec les leurs. Qui est celuy de nostre temps, adioustoit-il, qui ne naisse moindre que ses pere & mere? Ceux qui ont veu le monastere de Ronceual, disent que l'on voioit là quelques os de telle grosseur & grandeur, qu'on s'esmerueille, que l'on dit estre de ceux qui moururent en la bataille que Charlemagne perdit à l'encontre du Roy Don Alonse de Leon. Saint Augustin, parlant de ces choses, dit que nos peres eurent aduantage sur nous, non-seulement en santé, & longue vie, mais aussi en stature : comme il est euident par liures, sepulchres, & ossemens qui ont esté trouuez. Et si afferme que luy estant en Vtique, ville d'Afrique, il vid les os d'un corps humain, qui auoit les malchoires aussi grandes & pesantes que de cent hommes de nostre aage. Plin dit que tous les autheurs se plaignent par leurs escrits que les hommes sont beaucoup diminuez de nombre, de force & de grandeur, eu esgard aux anciens, du temps desquels il se trouuoit des hommes de sept & huit & neuf couldees de haulteur, & des armées de cinq & six cents mil combatans. Le premier de nos boiaux a esté nommé par les anciens *duodenum*, parce que du temps de Galien il estoit de la longueur de douze doigts, maintenant le plus long n'est que de sept ou huit. Les personnes doncques de ce temps sont plus petites, décroissans de iour en iour : & estans plus petites, sont moins

robustes & fortes : car Galien dit qu'il a veu faire vne saignée iusques à six liures, & auourd'huy aux plus robustes que l'on saigne, on ne leur en tire que dix ou douze onces : ce qui nous fait dire que de ce temps-là, les hommes estoient plus forts & puissans que ceux du nostre, & que nous ne sommes que nambots & aورتons eu efgard à la grandeur de ceux du vieil temps. Il en ya bien encores maintenant, fut-il repliqué, d'aussi grands & puissans, si nous voulons croire Francisque de Lopez, qui asseure que Ferrand de Margallanes trouua au nouveau monde des hommes, lesquels auoient communément huit & neuf pieds de hault, & qu'il en fut mené vn à leur nauire si puissant, que dix des plus forts de Margallanes furent bien empeschez de le lier, qui de despit se laissa mourir de faim, comme firent deux autres qu'on vouloit mener à l'Empereur Charles. Ceux du Royaume de Mexico firent voir aux Espagnols des ossemens, à la proportion desquels la stature des hommes reuenoit à vingt paulmes de hauteur. Solin à ce compte-là, va repliquer vn autre, n'auoit pas esté en ce monde nouveau, quand il dit que personne ne peut surpasser la grandeur de sept pieds. Et à la verité, disoit-il, si nous trouuons dans les histoires des Geans, & que mesmes saint Augustin parle d'une dent merueilleuse en grosseur, & qu'auant la venue des Gots en Italie, il y eut à Rome vne femme d'apparence de Geant, pour laquelle voir tout le peuple courroit, ce sont choses prodigieuses & monstrueuses, dont on ne fait pas de regie. Que ces grandes personnes soient prodigieuses, & non communes, nous trouuons qu'il fut

amené d'Arabie à Claudius Cesar, vn homme, nommé Gabera, lequel pouuoit auoir sept brasses de hauteur, & maintenant les plus grands ne passent point trois brasses, estant double à la commune grandeur des hommes de ce temps : & vn autre, que du temps du Pape Iules troisieme on fit venir de Calabre à Rome, lequel estoit si grand qu'il passoit les plus grands qui fussent à Rome, depuis le milieu de la poitrine en haut : & que Maximus Empereur vsoit du bracelet de sa femme pour vn anneau. Je diray toutesfois en passant, adioust-il, que les personnes de ce temps cy, encores qu'elles soyent plus petites que par le passé, & du temps de Galien, & de la bataille de Ronceual, ont meilleur esprit, & sont plus habiles que ces grands lourdauds de iadis : d'autant que les sens & esprits sont plus vnis & amassez en vn petit corps, ainsi ayans plus de vertu, qu'en vn grand : où estans estendus, esparpillez & separez, n'ont pas si grande force & puissance. Si est-ce, repliqua vn des plus grands de nostre Serree, que les Nains & Pygmées ne sont pas de grand esprit, combien qu'ils soyent des plus petits, non plus que ceux que les Latins appellent *Myrmidones*, & les François Myrmidons : toutesfois ie ne sçay quelles gens c'estoient que ces *Myrmidones* des Latins, parce qu'un des Doctes de nostre France a esté reprints de Lippius, pour auoir dict que *Myrmelones* estoient dits quasi *Mirmydones*, la lettre de D, ayant esté muee en la lettre de L. Mais, demanda quelqu'un, trouue-on point des personnes toutes velues que nous appellons sauuages, en quelque pais ? Il luy fut respondu que s'il s'en trouuoit, que c'estoient hommes monstrueux,

& contre nature, & qu'on ne trouue point de pais là où tout le peuple soit velu : estant vray-semblable que quelques vns de ceste contrée ayans veu des Ameriquains de la terre du Bresil, & principalement des Toupinambouts, emplumassiez, sans auoir plus grande cognoissance d'eux, penserent & escriuirent que ceux de ce pais-là estoient tous garnis de poil, & les nommerent pour cela sauages. Mais s'ils eussent regardé de plus près, ils pouuoient voir qu'ils n'estoient pas tels de leur naturel, & qu'ils decouperent certaines petites plumes & les font bouillir & teindre en rouge avec du bresil : puis estans frottez d'une certaine gomme, ils s'en couurent & emplumassent tout le corps, & allans tousiours nuds en cest estat, ils semblent auoir du poil follet, comme les pigeons & autres oiseaux nouvellement esclous. Vne Fessetondue nous va assurer qu'il auoit couché avec un homme de ce pais, qui n'estoit point sauage, si velu qu'il pensoit qu'il fut couché dans le lit avec sa robe fourree. Est-il vray, va demander un de la Serée, ce qu'aucuns assurent que s'il se trouue plus de monstres & d'enfantemens prodigieux en une année qu'en l'autre, que cela signifie & demonstre quelque mal-heur à venir ? Il s'en trouua qui dirent, que comme l'vrine crue denotoit quelque maladie, aussi que les monstres, & enfantemens defectueux pronostiquoient quelque malencontre là où ils arriuent : nous donnant à entendre que nature est empeschée ailleurs, & qu'elle fault & erre grandement : parce que si elle n'estoit lassée & hors du chemin, elle ne feroit faute en une œuvre si noble qu'à la conception des hommes. A ceste cause, disoient-ils,

Les gens sifflent pour eux en Sparte, que les enfans se raillent sans à jamais de quelque membre, ou membrement, fissent courir es lieux étrangers à siffler, pour divertir ces mêmes enfans. Les Romains, se dit Fausfide, ont en les monstres en tel respect, qu'ils défendent tellement qu'on ne recourt entre les vagues Vénus celles qui avoient quelque membre défectueux, ou qui avoient quelque vice sur leur nez : mais, ce qui est encore plus étonnérable, c'est que même Dieu même a défendu à son peuple par Moïse, qu'ils ne fissent recours à offrir les sacrifices. Les autres, au contraire, disoient que c'étoit une chose fâcheuse de dire que les monstres étoient dits à merveille, comme monstres à prodigieuses choses futures grandes & étonnables devoir advenir, quand ces monstres sont fréquents : que s'ils prodigient quelque chose, vous verriez bien en l'Afrique de grandes punaises & mal-heurs, ven qu'elle abonde en toutes sortes de monstres, aussi bien que fait la mer. Lors un de la Sirene va repliquer, que la mer engendroit beaucoup plus de monstres, sans comparaison, que la terre, à cause de la facilité de la generation qui est en elle, dont se procurent si diverses figures, à raison de la grande chaleur qui se trouve en la mer, l'humour y étant gras, & l'élément abondant : toute generation se faisant par chaleur & humidité, qui produisent toutes choses. Que si la terre produit des monstres, ce n'est pas ce puis-icy : car on n'en voit gueres entre nous. Ne vous arrêtez pas là, lui-il repliqué, c'est parce que les monstres ne vivent gueres, qu'on n'en voit pas beau-

coup, ou à cause de l'humeur melancholique qui redonde en eux, & les desseche & consume, pour se voir en opprobre à tout le monde, & deschaffiez comme gastsans le fruit des femmes par l'apprehension de la figure de ces contrefaits, qui demeure en l'imaginative : ou la petitesse de leur vie procede de ce qu'ils ont les poulmons si fort resserrez & contrains, que ne pouuans auoir leur haleine librement (principalement les monstres qui sont bossus) leur esprit & vapeur se pourrit facilement : ce qui leur fait mauuaise haleine, & à la fin les tue. Quelque autre prenant la parole va dire que sur tous les monstres, les plus prodigieux estoient les Hermaphrodites & Androgynes, c'est à dire masses-femelles, estant vn enfantement qui se fait quand la femme fournit autant de semence que l'homme : car la vertu formatrice voulant faire de la semence masculine vn masse, de la feminine vne femelle, fait qu'en mesme corps se trouuent quelquesfois les deux sexes, mais bien differents les vns des autres : parce qu'il s'en trouue qui ne sont ni masses ni femelles, & ce sont ceux qui ont leurs sexes imparfaits, estans ceux-cy forclos de toute generation, & ne s'en seruent que pour vriner : n'ayant iamais peu sçauoir s'ils s'aident de leurs deux membres à vriner, ou d'un seul. Il s'en trouue d'autres, qui ont bien les deux natures, mais n'en ont qu'une parfaite, dequoy ils se puissent aider, & ceux-cy se nommeront Hermaphrodites masses ou femelles. La difference est de ceux qui ont leurs deux sexes bien formez, s'en pouuans seruir & aider de tous deux à la generation : que les loix font elire de quel sexe ils

- venir d'ice. Et ainsi se font repater estre du sexe dont on croit estre issu, & ainsi estre plusieurs héritiers, succéder aux fiefs, aux bénéfices sans dispute, & estre promeus aux nobles honneurs. Et tous ceux-cy sont estimés monstrueux & indignes. A sçavoir que cela arrive peu souvent. car on ne voit point qu'en Afrique y ait vu point où se joignent les deux sexes, dont ils se veulent entre. On croit que l'âne ait esté qu'en Afrique il y a des serpents appelés *Mamys*, lesquels naissent toujours mâles & femelles, engendrés par tournois tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Aristote disoit d'ailleurs, que ceux-cy ont la mamelle droite d'un sexe, & la femelle d'un autre. Et si y a des anciens historiens qui ont dict que l'homme fut créé double, c'est à dire, mâle & femelle, que les Grecs appellent *Androgynes*: ce qui me semble avoir esté confirmé par Platon. Si se trouve-il encore aujourd'huy, repaquis en de la Syrie, quelques uns qui doutent s'il y a des hommes-femmes & femmes-hommes, prenant le nom de *Marces* & de *Venus*: tellement qu'il fut fort difficile de le leur croire & persuader à un mary, & luy faire trouver bon: & voicy comme il en va. Il n'y a pas long temps que ce mary avoit épousé une fort belle fille, plus jeune que luy, laquelle il tenoit de si court, qu'elle ne pouvoit se communiquer à un sien amy: par quoy ils complétoient ensemble, que cest amy, s'habillant en fille, la viendroit trouver chez son mary, feignant estre sa cousine. Ce qu'il fit un jour de si bonne grace, & de telle façon, que ce mary la receut en sa maison comme cousine de sa femme: luy faisant si



bonne chere d'entree qu'il la prie de ne bouger de la maison pour tenir compagnie à sa femme, sa cousine. Mais comme la fortune ne donne iamais aucun contentement extreme, sans quelque fascherie en recompense, il arriue que ceste femme va vn iour prier son mary de luy permettre de coucher avec sa cousine, ne se contentant pas du bien qu'ils prenoient à la desrobée, l'aimant tant qu'il luy estoit impossible de la laisser ne iour ne nuit. Le mary qui n'auoit besoing que de repos, estant nouuellement marié, & tirant sur l'age, accorda à sa femme de coucher avec sa cousine. Ce mary vne matinee entre les autres, voulant bailler le boniour, & à sa femme & à sa cousine, & sçauoir comme elles se portoiert, montant en leur chambre, les trouue toutes deux endormies : & comme s'il eust esté feste, ou eussent leu les sermons de *dormi securé*, qu'on lit aux festes, ne faisoient nul semblant de se refueiller, encores moins de se leuer. Or ces deux cousines s'estans gouuernees la nuit ie ne sçai comment, ou estans mau-geantes & endemenees, se trouuent toutes descouuertes dessus le liét : si bien que ce mary pense voir ce qu'il ne pensoit pas. En cest estonnement, le pauvre mary ne se pouuant asseurer ne resoudre, sans les refueiller s'approche du liét : & en parlant à luy-mesme, à vne fois il disoit, Ce les sont, à l'autre, Ce ne les sont pas : puis regardant de plus près, il disoit, Ce les sont bien pour le seur. Sa femme s'esueillant aux paroles de son mary plustost que sa cousine, qui auoit plus trauaillé, & voyant ce que son mari voioit, sans en douter comme luy, laissant dormir sa cousine, & sans la couurir, retire son

mary à part, & le prie à ioinctes mains de ne dire ce qu'il auoit veu. Puis va conter que sa cousine estoit Hermaphrodite, & qu'elle auoit les deux natures : que si sa pauvre cousine sçauoit qu'on le sceust, qu'elle ne faudroit à se tuer, ou se ietter dans l'eau : & que c'estoit la seule occasion pourquoy ceste miserable cousine s'estoit retirée à eux, apres auoir esté chassée de ses parents, comme vne chose qui apportoit tout mal-heur, quelque part où elle fust. Ce pauvre mary tout tremblant, ne se pouuoit contenter, disant qu'il ne sçauoit que c'est qu'Hermaphrodite, mais qu'il sçauoit bien ce qu'il auoit veu. Sa femme le voyant gronder & fâcher luy va dire qu'il estoit opiniastre, & qu'ayant quelque chose en teste, on ne luy pouuoit offer. Et puis luy disoit : Combien de fois auez-vous leu dans de bons liures, & ouï dire à gens de foi, qu'il y auoit des Hermaphrodites, & qui ont les deux sexes & natures ? Trouuez-vous point dans Ciceron, luy disoit-elle, qu'il ne se faut esmerueiller d'une chose qui est, quand elle peut estre, combien qu'elle semble estrange : & que c'est l'ignorance qui engendre l'admiration : & la mesme ignorance des choses vsitees, fait que nous ne les admirons point, combien que la cause soit aussi difficile comme des choses que nous trouuons estranges. Que s'il doubtoit plus de cela, elle luy disoit qu'elle le feroit coucher avec sa cousine, moyennant qu'elle y fust aussi, & que lors il tasteroit ce qu'il auoit veu, qui n'estoit pas grand' chose, & ce qu'il n'auoit pas veu, qui estoit bien plus grand cas, & lors cognoitroit comme elle a les deux sexes. A la fin, ce mary s'appaisa

tellement quellement : mais il ne laissa à luy demeurer quelque chose en la teste, qu'impossible fut de iamaïs luy offer, & l'aura tant qu'il viura : disant tousiours à sa femme, que ce monstre d'Androgyne ne luy apporteroit rien de bon. Et aussi les Pontifes Romains, adiousta celuy qui faisoit le conte, & les Aruspices, mesmes le grand Empereur Constantin, abominoient tant ce prodige, qu'ils ne voulurent iamaïs permettre à ce tiers genre d'hommes de viure, tellement qu'ils commandoient qu'on les fist mourir, avec grande supplications & prieres. Mais, demanda quelqu'un, se trouue-il point entre les animaux des bestes qui ayent les deux sexes ? On luy respond qu'ouy : & que Plin eſcrit que Neron accoupla son coche de iuments qui estoient Hermaphrodites : vn monstre se faisant tirer & trainer par d'autres monstres. Puis il demanda, si ce n'estoit pas vne chose bien monstrueuse & prodigieuse aux modernes, d'auoir eſcrit qu'il y a des gens vieux qui sont reuenus ieunes : veu que Plin se mocque de ceux qui ont laissé en leurs histoires, qu'il y a eu des personnes qui ont vescu trois & quatre cents ans : pour ne ſçauoir, dit-il, pas entendre ni distinguer les temps : ces historiens modernes asſeurans qu'il s'est trouué en leur aage des personnes vieilles, lesquelles sont rajeunies : disans, pour toute raison, qu'il se trouue quelques secrets en nature si admirables, qu'on n'en peut donner aucune cause, Le premier, disoit-il, qui en a eſcrit, c'est vn Velasque de Tarente, en son Filone, qui dit que de son temps il arriua qu'une Abbessse du Monastere de Monniendre, paruenué à l'aage de cent ans, comme

elle fut vieille, nature declinant tousiours en elle, reprint si bien sa force, que finalement elle deuint aussi belle & fraische qu'elle estoit en l'age de trente ans : les dents qui luy estoient tombees reuenans en la bouche : les cheveux luy commençans à sortir tous noirs : chassans les blancs : de maniere que reprenant son en-bon-point, elle vint à perdre les rides de sa face, & le sein luy enfla : tellement que tout le monde l'alloit voir, mais elle ne vouloit pas se monstrier à personne, ayant honte de la nouveauté qu'elle voyoit en soy meisme. Plus Antoine de Torquemade dit, que quand il estoit à Rome, en l'an mil cinq cents trente, le bruit commun estoit par toute l'Italie, qu'à Trente demouroit vn vieillard, lequel estoit rajeuny en l'age de cent ans, & estoit deuenu si ieune & si frais qu'on ne le pouuoit recognoistre. Herman Lopez de Casteguede dit bien plus au liure de sa Chronique qu'il a faite du Roy de Portugal, qu'estant Mugue d'Acugne Viceroy en Indie, l'an 1536. luy fut amené vn homme, qui auoit vescu iusques à trois cents quarante ans, lequel estoit rajeuny quatre fois, laissant le poil blanc, & les rides, & luy venant de rechef à sourdre de nouvelles dents. Ce Viceroy parla à luy, & certifioit qu'il auoit eu de fois à autre sept cents femmes. Le Roy de Portugal eut cognoissance de cest homme, & s'en informant tous les ans il auoit nouvelles, par les nouvelles armées qui en venoient, comme il estoit en vie. Surius dit en son histoire, que les Portugais asseuroient auoir veu vn homme és terres neufues, aagé de deux cents ans, auquel les dents estoient ja par deux fois reuenues.

Et sans aller iusques au Peru, Viués en son commentaire sur la cité de Dieu de saint Augustin, raconte auoir-veu de son temps vn laboureur en vn village, non loing de Valence en Espagne qui viuoit encores, duquel estoient descendus tous les habitans du village : la plus-part desquels contractoient mariage ensemble, pour estre hors les degrez auxquels l'Eglise le defende. La plus-part de la Seree se print à rire de ces contes, disant que c'estoient choses à la verité bien monstrueuses, & que dès leur ieune aage ils auoient esté bercez aux contes qu'on fait de la fontaine de Iouence. Quelqu'autre de la Seree commença à nous dire, qu'il auoit bonne enuie de nous conter deux ou trois contes monstrueux & prodigieux, toutesfois plus aisez à croire que ne sont ceux qu'on a faict des hommes qui estans vieux sont reuenus ieunes. Ian Saxon, disoit-il, a escrit, & l'Archeuesque d'Vpsal du Royaume de Susce l'a confirmé, & aussi Olaus le grand, qu'il y eut vn Ours qui raut vne Damoiselle par les champs, & l'emporta en sa cauerne, laquelle estant prinse par des chasseurs (qui auoient tué l'Ours) & ramenee à son pere, se trouua grosse du faict de l'Ours, si bien qu'elle enfanta vn fils vn peu velu, fort & robuste, dont sont venus les Rois de Dace, & de Suece. Si vous croyez cestui-cy, adioust-il, vous adiousterez bien foy à ce qu'on dit, que la race des Marins de Gallice, qui est grande, soit venuë d'un Triton & poisson de mer, comme ont escrit leurs Chroniqueurs : lequel poisson marin ayant rauy vne fille, la laissa enceinte d'un fils, dont ceste maison des Marins se vante d'estre issuë. Et croirez bien

encores, qu'une femme de Portugal, confinée en l'Isle des Serpens, fut sauvée par un grand Singe, lequel vint à se servir d'elle, & luy fit en deux fois deux enfans : mais quelques noirs la ramenans en Portugal, & ayant confessé comme tout le fait s'estoit passé, elle fut condamnée à estre brulée : ce qui eust esté fait, n'eust esté que Hierosme Copo de Ferro, qui estoit Nonce du Pape, & depuis Cardinal, la sauva, voyant que ce qu'elle avoit fait estoit pour la conservation de la vie. Quelques-uns ramenans aux monstres, vont demander, si les monstres pouvoient succeder, veu que les Grecs, ainsi que recite Theocrite, les brusloient, & les Romains les mettoient à mort, & puis les jettoient en l'eau. Il leur fut respondu, que le monstre ne doit estre dict homme, puis qu'il estoit créé autrement que les autres hommes, & que les Canons de l'Eglise defendent que les monstres soient pourueux aux ordres de prestre : Accurse mesme, & apres luy la plus-part des Docteurs, estiment que les monstres, & l'homme sauvage, peuvent impunément estre tuez : & que suiuant les Loix ciuiles, les monstres nais contre l'ordre peruert de nature, ne sont legitimes, & qu'oubliez par le testateur ne rompent le testament. Les autres tenans le contraire, disoient que ceux qui sont de l'espece de l'homme, & qui vivent de raison & ratiocination humaine, ne sont point monstres : & que tesmoing saint Hierosme, l'imagination auoit cela, qu'elle produisoit de merueilleux effects es femmes lors qu'elles conçoient, & que S. Augustin tenoit que les monstres nais par imagination des meres n'estoient proprement monstres,

estans nais d'un homme : & qu'il falloit appeller monstres ceux qui sont nais d'une beste, s'ils n'voient point de raison. Et si disoient, qu'encores qu'aucuns tiennent tels monstres nais d'une beste pouvoir estre impunément tuez, si est-ce que Boier rapporte qu'il fut disputé de la naissance d'un monstre, qui nasquit en Bretagne d'une vache, du temps du Roy Loys douziesme, s'il devoit estre baptisé ou non. Sur la fin de la Seree, vn d'icelle va demander à toute la compagnie, s'il falloit mettre avec les monstres certaines personnes qui se meslent de deuiner, d'enchanter, & abuser le simple peuple, semblans parler du ventre à ceux qui les interrogent, & non de la bouche : parquoy es saincts Decrets 26. quest. 3. sont appelez Ventriloques. Rabelais dit que l'an 1513 il y auoit à Ferrare vne femme nommee Iacobe Rodogine Italienne : du ventre de laquelle, dit il, nous auons souuent ouy, aussi ont autres infinis en Ferrare, & ailleurs, la voix de l'esprit immonde, certainement basse, foible & petite, toutesfois bien articulée & intelligible, lors que par curiosité les grands Seigneurs la mandoient. Lesquels pour oster toute fraude occulte, la faisoient despouiller, & luy faisoient clorre la bouche & le nez. Cestuy malin esprit, dit Rabelais, se faisoit nommer Crespelu. Quand ainsi on l'appelloit, soudain aux propos respondoit. Si on l'interrogeoit des cas presens ou passez, il en respondoit pertinemment. Si des choses futures, mentoit tousiours. Et souuent sembloit confesser son ignorance, en lieu d'y respondre, faisant vn gros pet. Ces propos semblerent de mauuaise consequence, d'autant qu'il y

auoit des femmes en la compagnie, lesquelles on craignoit retenir l'imagination de ces monstres, & en laisser quelques marques aux enfans qu'elles feroient : qui fut cause de rompre l'assemblée pour ceste fois.







## VINGT-VNIESME SEREE.

### *Des Sourds & des Muets.*

**A**vx precedentes Serees il auoit esté accordé qu'en la prochaine on parleroit des Sourds & des Muets, aussi bien qu'on auoit parlé des bossus, contrefaits & des monstres, & des boiteux, & des aueugles : dautant qu'il s'en estoit trouué en ces Serees & des vns & des autres. Celuy qui en la derniere Seree auoit le plus parlé des aueugles & des borgnes, & en auoit faict ses contes, estoit sourd comme vn tapis : & celuy qui parla le plus des muets & des sourds en ceste cy, n'auoit gueres bonne veuë : personne ne voyant en foy-mesme son imperfection, mais chacun estant habile à remarquer les fautes d'autrui : &, suiuant le proverbe, voyans beaucoup de loing, & rien estans près de la chose : & aimans mieux d'apparoir que d'estre, nous manifestons plus tost nostre prudence & sagesse en autrui, que de la faire reluire en chassiant nos folies.

Regardez donc, ie vous prie, comme vn chacun void mieux les vices d'autrui que les siens propres, & est plus prompt à en parler, & à les reprendre, que de regarder aux siens ? Et ce dautant qu'un chacun veut couvrir son default, soit en l'esprit, soit au corps : imitant le peintre, lequel se voulant peindre, & tirer au vif, se regardant en un miroir, ayant un oeil gâté, ne voulut pourtraire sa face entiere, mais la representa en pourfil, cachant le costé de l'oeil alteré & moins beau, Et est-on si enclin à cacher ses defaults, & à noter les vices d'autrui, qu'il en y a qui ne laisseront de reprocher à un autre le mesme vice qu'eux mesmes auront : comme les aueugles appelleront aueugles ceux qui sans y penser les heurteront : & la paillarde ne faudra à appeller sa voisine putain & ribaude : si bien qu'encores qu'un homme ait en luy quelque imperfection, ne laissera à dire le default d'un autre, comme vous verrez au commencement de ceste Seree : car l'un d'icelle ne voyant quasi rien voulant faire un conte d'une femme sourde, va presupposer que les gens vieux le plus communément entendent dur, & que c'est un vice qui accompagne la vieillesse : à cause, disoit il, que les vieux ont le sang crasse & gros, & que l'esprit qui fait l'ouïe, & est enfermé dans la membrane, a son origine de l'esprit du cerueau : l'esprit du cerueau, de l'esprit de vie, & du cœur : l'esprit & vie du cœur du sang : ce n'est donc de merueilles, adioustoit-il, si les gens vieux sont un peu sourds : n'ayans pas le sang pur & net, avec ce, ayans les esprits du cerueau remplis de grande humidité. Et outre (continuoit-il à dire) que

les gents tirans sur l'aage sont surdastres, ils parlent fort hault, comme s'ils estoient en vn bois : & ce dautant que leur temperature estant foible & debile, veut estre frappee à bon escient : leur goust & leur odorement ne s'esmeuent que de choses qui piquent, & ont les odeurs fortes, comme leur ouïe de son fort hault & esclatant : dont aduient que les vieillards entonnent leur chant & parole plus haulte, dure, & rude que les autres, comme excitans leurs sens & sentiment, par la force du son : & ce que fait le fil & la trempe au fer & acier pour couper, le mesme fait l'esprit au corps pour sentir : mais depuis que le sentiment vient à s'affoiblir, & à se lascher, il en deuient mouffe & pesant, & a besoing ce sentiment d'un bon & fort esguillon qui le touche. Ce demy aueugle ayant ainsi acheué son auant-jeu, à fin que la compagnie adioustast plus de foy à ce qu'il vouloit dire, va ainsi commencer son conte. Ceste femme de qui i'ay entrepris de parler, avec ce qu'elle estoit fourde, parloit fort du nez, comme il aduient communément aux sourds, à cause de l'ouïe, qui a vne fort grande communication avec le poulmon : la surdité le plus souuent venant de trop grande abondance d'humeur, qui est en l'organe de l'ouïe, & ainsi à l'entour du poulmon : lequel estant chargé d'humeurs, il ne peut pas former sa voix, qui fait que s'efforçant mettre hors la voix, il l'enuoye aux conduits du nez : & partant si la surdité procede de repletion d'humeurs, le sourd parlera du nez : & aussi que les sourds estans comme muets, s'efforçans de dire quelque chose, pouffent ie ne sçay quelle voix par les

même, comme font les muets, à cause que leurs efforts font vaines là, tant qu'ils ont la bouche fermée. Mais une autre langue ne leur sert de rien à parler, tant souvent que les conduits des naseaux étant obstrués par ces efforts qu'on pousse là, font cause qu'ils ne sentent ni nez. Si vous croyez, disoit-il, cela, vous pouvez bien se qui arriva à cette vieille, étant un jour sortie portant bien haut, & de nez. C'est que cette bonne femme sortant un jour de Dimanche son nez deffus l'église, passant à travers du peuple qui étoit à la messe, se feroit un gros pet (en reverence) au point vent dominant en vents, à cause de la chaleur qu'il se fit sous elle. Les plus proches parroissiens avec elle en sentirent du vent, les plus éloignés entendirent seulement le bruit & l'effet de son petard, cette vieille vint encores aller faire la vertu capultrice : les uns coururent à ses autres se prenant si fort à rire, que cette bonne femme s'aperceut bien qu'ils rioient d'elle, mais elle ne sçavoit pas pourquoi : car étant sourde, comme e vous se deins dit, elle ne sçavoit si elle avoit rien ou seulement veffé. Cette vieille ayant bien songé, se rendre que les parroissiens se moquoient de son nez deffus, lequel à la verité étoit bien petit pour une telle parroisse. Parquoy va dire à ses comparroissiens aussi haut qu'elle peut peté : Ne vous moquez point de moy, ne de mon nez deffus, car si j'eusse eu davantage de farine j'en eusse bien fait un plus beau. Si les parroissiens avoient ri de pet, ils riront bien plus de la rencontre. Cette vieille les voyant encores rire, se courrouce & fustige à eux : arrivans bien des querelles

de ceux qui rient, si on ne sçait pourquoy : comme il en aduient de ne pouuoir entendre ce qu'on nous dit, ou de ne pouuoir respondre à ceux qui parlent à nous. A ceste cause, adioustoit-il, ie vous prie de me dire, pour la pareille, ce qui peut nuire à l'ouie, commençant depuis vne maladie d'estre vn peu surdastre. Vn de la Seree luy va respondre, que d'estre sourd prouenoit ce tant loué silence, que les hommes contemplatifs vont cherchant par les lieux deserts & solitaires : mais pourtant qu'il ne laisseroit pour cela à luy dire qu'il y auoit trois choses, entre autres, lesquelles faisoient les personnes sourdes. La premiere estoit de dormir incontinent apres le repas, la digestion en estant empeschée, dont venoient les cruditez, qui engendrent des fumées crasses & espoisses, remplissans les conduits de l'ouie : lesquels conduits sont aucunesfois si estoupez qu'il s'y engendre vne sanie fort puante : dont Martial fait cest Epigramme :

*Tu dis que de Pierre à merueille  
L'oreille rend mauuaise odeur,  
De cela ne t'en esmerueille :  
C'est que toy, qui es vn flatteur,  
Luy soufflant tousiours en l'oreille  
Luy cause ceste puanteur.*

Et comme le dormir bien tost apres le repas, adioustoit-il, est contraire à l'ouie, aussi est le trop grand exercice fait apres le manger & le boire : parce que la viande est distribuee à toutes les parties du corps, auant que

d'estre cuite & digeree, qui fait que les vapeurs s'elevans au cerueau, & par consequent à l'ouie, deuiennent grosses, & espoisses. Tiercement, disoit-il, l'ebriété endommage bien fort le sens de l'ouie : à cause des vapeurs du vin, lesquelles eleuans forces fumees en hault, offusquent grandement les esprits de l'ouie. Celuy qui craignoit la surdité, va encores demander, si les oreilles grandes ou petites estoient les meilleures pour ouir, & si par elles on pourroit iuger de l'esprit d'un homme : d'autant qu'on reproche à quelques vns leurs grandes oreilles, comme causes d'une stupidité. Auquel il fut respondu, que veritablement les grandes oreilles n'estoient pas si subiettes à la surdité, laquelle prouient de fons violens, que sont les petites : les courtes oreilles à cause qu'elles ont leur anfractuosité de petite estendue, estans plus offensees & touchees de son violent, que les grandes oreilles, qui ont leur anfractuosité de plus longue estendue : ne pouuant pas un son vehement, quand l'air est agité ou par l'artillerie, ou par le tonnerre, ou par les cloches, si facilement, & si tost penetrer, rompre & dissiper l'organe auditif en de grandes oreilles, qu'és petites, qui ont leur trou & conduit si petit & estroit. Et si y a encores bien plus, c'est que les grandes oreilles entendent beaucoup mieux, & reçoient bien plus aisément le son & la parole, & la communiquent beaucoup mieux au sens de l'ouie que ne font pas les petites. Voilà, luy fut-il dit encores, pourquoy les Egyptiens quand ils veulent signifier l'ouie en leurs sacrees lettres hieroglyphiques, ils peignent & forment un lieure, parce qu'il a l'ouie fort subtile &

aiguë, à cause de ses grandes oreilles : mesmes que s'ils peignent le cerf ayant ses grandes & longues oreilles dressées & ouuertes, ils veulent demonstrier vne bonne ouye : tout au contraire estans pendantes & abbaissées contre-bas, demonstrent vne furdité : car on tient communément que quand le cerf a ses oreilles abbatuës & baissées contre-bas, qu'il n'entend rien. Vn de la Seree se va esmerueiller de la sympathie qu'on peut remarquer au cornement des oreilles, que nous & toute l'antiquité a tousiours prins pour vn signe que quelqu'un de nos amis se souuenoit ou parloit de nous : car nous trouuons en Aristenee, disoit-il, Les oreilles ne te cornoient-elles point, lors qu'avec pleurs il me souuenoit de toy ? Le propos des oreilles acheué, quelqu'un va reprendre Laërtance, qui dit, contre toute raison & experience, que le muet de nature estoit sourd naturellement, aussi bien que le sourd de nature est muet infailliblement. Que le sourd de nature soit muet, disoit-il, cela est sans doute : car vous verrez que si vn enfant qui aura parlé iusques à quatre ou cinq ans, deuient sourd par quelque accident, il deuiendra muet. en oubliant ce qu'il sçauoit de son langage, comme autres choses s'oublient par discontinuation, à plus forte raison, celuy qui aura esté tousiours sourd fera muet. Hé ! ie vous prie, que dira vn muet, & quel langage parlera il, n'ayant iamais ouï parler ? Monsieur de Montagne, va repliquer quelqu'un, pourtant tient que si les sourds naturels ne parlent point, que ce n'est pas seulement pour n'auoir peu receuoir l'instruction de la parole par les oreilles, mais plustost parce que le sens

de l'ouïe, duquel ils font priuez, se rapporte à celui du parler, & se tiennent ensemble d'une coustume naturelle : & que si on nourrissoit vn enfant en solitude, qu'il auroit quelque sorte de parole pour exprimer ses conceptions. Mais comme se peut-il faire, demanda vn autre, qu'un muet vienne à parler, ainsi que fit le ieune Crassus, voyant qu'on vouloit tuer son pere? Il fut respondu, que cela venoit d'une forte passion, qui peut estre si vehemente & maistrresse dessus le corps, que les organes corporels, qui n'ont iamais seruy, & sont empeschez, obeissent à la forte determination de la volonté. Le ne sçay, va dire vn de la Serce, pourquoy les muets sont bien venus & entretenus en la maison des grands Seigneurs de Turquie? S'ils sont plus vaillans, ou plus forts, ou plus cruels que les autres : car ie trouue que ce furent des muets Turcs de Suleyman qui estranglerent son fils de Mustapha. Puis fut adiousté, qu'il n'y auoit estat, art, ne mestier plus propre & conuenable, & plus aisé à apprendre au muet de nature, & à quoy il se monstre plus enclin, que la peinture. Vn autre s'esmerueilloit de ce que les begues, qui sont cousins des muets, parlent mieux en chantant qu'autrement : veu que le vice de begayer, prouenant d'une humeur cholerique abondante en l'homme, empesche le parler : que s'il chante, il parle plus facilement, & sans chanter ne peut rien dire : comme il arriua à celui qui fut contrainct, ne pouuant autrement parler, de chanter, Le douzil est en la pinte, viue le Roy. Auquel il fut dict, que cela prouenoit de ce qu'au mouuement libre il ne falloit pas vser de grand' force pour parler :



mais ouy bien si la parole & la voix sont forcees & empeschees, la voix estant vn mouuement : de ce aduient que les begues s'efforcent de parler, à fin d'oster ce qui les empesche de parler, qui est cause qu'ils ont la voix haulte, parce qu'ils chantent, car ceux qui chantent parlent à plus grande force, & y faut plus d'esprit qu'à ceux qui parlent bas, & ne chantent point. Cela resolu & accordé par ceux de la Seree, l'un d'icelle va affeurer qu'on pouuoit bien perdre la parole sans aucune maladie, ne force, de peu à peu, & avec le temps, cela ne se pouuant pas empescher par aucun remede : tesmoing le Medecin, lequel estant appelé à vne telle maladie, & n'y trouuant aucun remede, ne dist autre chose à ce malade, qui petit à petit perdoit la parole, sinon que Dieu luy faisoit vne belle grace de le priuer de pouuoir parler, veu qu'aussi bien il n'auoit iamais rien dit qui valust. Ce Medecin, repliqua quel-qu'un, rencontra mal à propos, car s'il n'estoit point permis de parler qu'à ceux qui disent quelque chose de bon, il y auroit beaucoup de muets, veu que la plupart du langage des hommes, & tout ce que disent les femmes, n'est que vanité & pure folie : dont le Seigneur de Montagne dit à bon droit, que c'est vne sorte de marchandise que tant plus qu'il en y a, & tant moins vault.

Ceste derniere sentence bien considerée par la compagnie, fut cause que la Seree se despartit sans vouloir plus babiller : encores que ce fust la Seree en laquelle on n'auoit quasi rien dist : & aussi qu'on auoit remarqué, que dès l'entree de table on auoit gardé vn grand

silence, comme pourrez iuger par la briefueté de ceste Seree : dont aucuns en imputoient la cause à ce que nous parlions des muets, qui nous auoient rendus sans parole aussi bien qu'eux. Mais nostre hôte, grand obseruateur de la superstition des anciens, nous voyant sans parole, contre nostre coustume, nous va tous conter, & trouuant que n'estions que dix, va imputer ceste taciturnité au nombre pair : disant qu'il auoit leu, & qu'il le tenoit pour certain, comme l'ayant bien expérimenté souuentesfois, que quand il y a nombre pair en vn festin, que la table demeure ordinairement sans dire mot. Et la superstition de nostre hôte fut encores mieux cogneuë, quand il commanda d'apporter à manger & à boire à vn de la Seree, lequel auoit esternué ainsi qu'on defferuoit : tenant pour vn mauuais presage de ne rien manger estant à table apres l'esternement. Aussi nostre hôte auoit de coustume de boire & faire boire tous ses commensaux, la dernière fois du soupper, à Mercure : parce que le vin prouoque le dormir, & qu'à ceste cause Iulius Paulus appelloit la dernière fois le vin qu'on prenoit au soupper, Ermin.





## VINGT-DEVXIESME SEREE.

### *Des Femmes grosses d'enfans.*

Nous fumes soupper d'aventure en trois maisons l'une apres l'autre, où nous trouuâmes les Dames du logis en diuerse disposition. La premiere estoit grosse : & c'est ceste Seree icy, où il ne fut parlé que des femmes grosses, & ce qui les concerne. La seconde estoit en couche, & la Seree fut des femmes qui sont en geline. La tierce estoit nourrice, & on ne traicta aussi que des femmes qui allaitent leurs enfans. Car tout ce qui se presentoit à nos yeux, ou qu'on entendoit dire, nous seruoit de matiere & de liure. Valoit-il pas mieux en ces Serees & conuiues faire vn entremets de choses vtils & profitables, avec vne faulx de propos ioyeux & recreatifs, que durant le banquet auoir vn cruel spectacle de gladiateurs, qui de leur sang & de leur ceruelle gastoient les habillemens, tachoient les nappes, polluoient les viandes, & remplissoient les coupes ? Ne dit pas le Poëte :

*Celuy qui le profit & le plaisir assemble,  
Meflangeant dextrement les deux en fes escrits,  
Enfeigne & refiouit des lifans les esprits,  
Gaigne le prix d'honneur de tous poincts, ce me femble.*

Ne faut donc s'efmayer qui efmeut ceux de ceste Seree à parler des femmes groffes, veu que noftre hofteffe eftoit preste à accoucher, & avec cela ayant forces petas & meurtriffeures au vifage, que d'entree vn de la Seree luy voulut effacer. Parquoy s'adreffant à elle, luy va dire de bons remedes, & pour les femmes groffes, & pour les filles, qui commencent à auoir leurs fleurs, estans diffamees de taches, qui leur viennent principalement au vifage. Et pour les effacer il va dire, qu'il n'y auoit rien plus fouuerain que d'oindre fa face de ceruze, de farine de febues, & de vin-aigre, meflez ensemble, ou de moyeux d'œuf & miel. Que si cela n'y fait rien, difoit-il à la femme groffe, prenez des grains d'encens & de myrrhe, & les mettez dedans les deux moities d'un œuf dur, au lieu du iaune : & laissez ainfi le tout fur le iour à la caue, & la nuit au ferain : cela se refoudra en vne liqueur, laquelle nettoiera la face, & oftera toutes les taches & macules qui y pourroient estre. Cestui mefme qui auoit commencé la Seree, voyant que ceste femme enceinte, Dame de la maison, avec ses petas, auoit les mammelles fort groffes, & que ses filles en estoient si chargees qu'elles s'en falchoient, & pour la mere, & pour les filles, il leur va dire, qu'il ne falloit que prendre de la ciguë, & la broyer, & pofer le marc avec vin-aigre sur les tetines, pour empescher

qu'elles ne croissent outre mesure. Pline en dit bien davantage apres Anaxilaus, en parlant de la ciguë : car il asseure que si vne fille, auant auoir cognoissance d'homme, s'enduit & se frotte les mammelles du ius de la ciguë, qu'elles ne croistront plus, ains demeureront comme elles sont. Le ius de la cichoree, adioustoit-il, en fait bien autant, les rendant petites & dures, aussi bien le chapeau de lierre mis à l'entour des mammelles : que si vous pilez le lierre, & le mettez dessus, vous releuerez les tetines pendantes : Rondelet aussi asseurant auoir experimenté qu'un poisson qu'il nomme *Squatina*, en Latin, mis sur les deux poitrines, & sur les parties genitales des femmes, fait resserrer toutes les parties casuelles, comme si elles estoient pucelles : ce qui seruiroit bien à celles qui se sont seruir à couuert, pour vendre dix ou douze fois leur pucelage. Que si les tetins viennent mollasses, disoit-il encores, vous les rendrez fermes & durs, en mettant dessus par un iour entier ceste composition, qui se fait avec argile blanche, un blanc d'œuf, vne noix de galle, du mastix, & de l'encens, mettant le tout apres estre broyé dedans du vin chaud. Nostre hôteesse enceinte, en remerciant toutes-fois celuy qui auoit dict ces receptes, lui va dire que cela estoit bon pour les femmes qui auoient des maris si delicats qu'il ne falloit gueres pour les desgouter : & qu'elle aimeroit mieux qu'il luy apprint dont procedoit vne tache, qu'on appelle vne enuie, que tous ses enfans apportoint de son ventre, & s'il y auoit moyen de l'empescher. Pour gratifier à nostre hôteesse, il luy respondit, que les femmes grosses, enuiron le troisieme

mois de leur grossesse, & lors que les cheueux commencent à venir à leurs petits enfans auoient communément vn vice, qui s'appelle des Latins *Pica*, qui les rend fort enuieuses : que si elles n'ont ce qu'elles souhaitent, les enfans seront marquez de l'appetit de leur mere. Et ce qui les rend ainsi enuieuses, disoit-il, ce sont des humeurs froides & vicieuses, & aigres pituites, qu'elles ont en leur estomac, principalement quand elles sont grosses d'une fille, qui est froide & humide : à cause que la chaleur ne peut cuire ces humeurs pituiteuses, procedantes de la retention de leur sang menstrual : tellement que si ces femmes grosses desirent quelque chose avec vehemence, leurs esprits interieurs se changent de telle sorte qu'en iceux s'empreignent les images de la chose desirée : & ces esprits esmouuans le sang, font qu'en ceste tres-molle matiere du fruit conceu, il s'imprime diuerfes effigies des choses conuotees. Et qu'est ce, adiouffoit-il, que l'imagination de la femme grosse n'imprime au petit enfant, estant encore au ventre de la mere, par vn subit temperament des esprits qui se portent aux nerfs, par lesquels l'amarry est conioinct avec le cerueau? Que si elle imagine vne grenade, & elle en ait enuie, incontinent le petit enfant en portera les marques : si elle imagine vn lieure, & ait enuie d'en manger, il portera la leure de dessus forchuë, & fera appellé bec de lieure. Parquoy il concluoit, qu'il ne falloit tenir ne lieure ne singe en la maison d'une femme grosse : & sur tout qu'il falloit leur oster leurs petits chiens camus, avec leurs pieds torts : la vehemente pensee de la femme enceinte imprimant au

petit enfant la forme de ce que par continuelle imagination elle a cogneu, cependant qu'elle se meut avec vehemence, retournant çà & là la forme des choses. Ainsi on dit que les poules esclouënt leurs pouffins tachetez de la couleur qu'on leur met au deuant des yeux tandis qu'elles couuent. Par ceste imagination Iacob, aux despens de Laban, sceut multiplier & picoter son troupeau. Mesme, disoit-il encores, l'imagination de la femme grosse en la conception a telle puissance sur le fruit qu'elle procree, que le pourtrait luy demeure, iusques à la peinture qu'elle aura veüe & imaginee : parquoy fait bon auoir de belles peintures, & se donner garde, principalement en la conception, qu'on ne voye & imagine choses monstrueuses : pourautant qu'il s'est trouué des femmes, lesquelles par imagination d'un More, estant en un tableau, ont enfanté un Negre, le pere & la mere, & tous les ascendants, estans blancs. On dit aussi qu'il fut présenté à Charles Roy de Boheme une fille d'aupres de Pise, toute veluë & herissée, que sa mere disoit auoir esté ainsi conceüe, à cause d'une image de saint Iean Baptiste penduë à son liët. On dit bien plus, asseuroit-il, pour estre imprimé par tout le monde, qu'en une ville d'Allemagne, aucuns iouèrent certains Actes ou Comedies, esquelles l'un d'entre le peuple representa & ioua le personnage d'un diable, avec des habits hideux & espouuentables : & quand les ieux furent acheuez, il s'en retourna en sa maison, & voulant iouer un autre ieu, eut enuie d'auoir accès à sa femme, sans changer son accoustrement de diable : de maniere que de ce ieu il la laissa enceinte ayant en

l'imagination ce que la figure & l'habit, duquel son mary estoit vestu, representoit : si bien qu'elle vint à enfanter vn enfant semblable à la figure du diable, tant hideux & espouventable, qu'il n'y a diable en enfer qui soit & se puisse peindre plus difforme : la grande imagination de la femme faisant naistre l'enfant avec les qualitez & conditions de la chose imaginee, selon saint Augustin & Auicenne. Si en y a-il plusieurs, repliqua quelqu'un, entre autres Leonard Vair, qui se moquent de l'imagination, qu'on dit auoir vne si grande force sur la generation : & disent que les enfantemens monstrueux viennent de la semence vitiee : car quant au More de Plutarque, Vair dit cela n'estre aduenü du tableau que ceste femme blanche auoit en sa chambre : mais pource que la semence estoit vitiee, laquelle auoit vne propriété plus grande pour engendrer vn homme noir qu'un blanc : d'autant que l'humeur cholerique dominoit trop excessiüement. Autant en faut-il dire, adioustoit-il, quand vn blanc est engendré d'un homme noir : car il le faut rapporter à la propriété de la semence, & non à l'imaginant : tous enfantemens monstrueux venans de la semence vitiee, & non de l'imagination. Mais ie vous prie, repliqua quelqu'un, que respondra Vair à ceux qui disent, que si dans le sein d'une femme grosse il tombe quelque chose fortuitement, ayant couleur, que l'enfant à son naistre en apportera la tache & teinture ? aussi bien que si vn rat ou fouris luy tombe soudainement sur le visage, la figure de cest animal demeurera au petit enfant, si subitement la femme grosse n'effuye le lieu, se frottant ailleurs :



car ce faifant il n'y paroiftra nul figne, ou s'il y demeure, ce fera là où la femme aura touché de fa main : toute la faculté naturelle & imagination eftant conuertie & arreftée en cefte partie. Quelqu'un va répondre, que Vair, & les modernes, qui tiennent fon opinion, difent que l'imagination ne fert de rien à la conception, ni apres, puis qu'il faut trente ou quarante iours deuant que la creature foit formée, & auant qu'efre formée, qu'elle ne peut receuoir aucune marque ne enuie. Et qu'à cefte caufe Ioubert maintient que ces enuies venoient des mois qui coulent és femmes, & que de ce fang menftrual en refte quelque partie contre les parois de la matrice, lequel s'imprime & s'attache fur le cuir de l'enfant conceu : l'enuie & imagination de la femme n'eftant point caufe que l'enfant reçoie telle & telle marque, eftant formé. Cefte opinion fut reiettee par vn de la Seree, qui affermoit que ces enuies & taches des petits enfans ne venoient point du fang menftrual, qui fe mefle avec la femence, dautant, difoit-il, que le fang ne va à la femence, finon attiré, & la femence ne l'attire finon à mefure qu'elle le peut transformer en foy pour fa nourriture & accroiffement : mais il fouftenoit par viues raifons, que ces marques, qu'on appelle enuies, procedoient ou de quelque heurt & compreffion que peut endurer l'enfant, ou que l'enfant eftant au ventre de la mere peut efre fubieét à morphee & defedation de peau, comme il eft en eftant dehors. Car comme vn enfant defia grand, voire vn homme parfait, eft fubieét à diuerfes taches & macules, & luy peuuent venir plufieurs tumeurs, à caufe de l'aliment, ou de la

complexion deprauee du lieu auquel s'engendrent ces taches : pourquoy ne fera il de mesmes à l'enfant dedans le ventre de la mere qui est plus tendre & d'aïsee impression que les enfans ia grandelets ? Que si l'enfant estant au ventre de la mere, estoit subiect à ces impressions, imaginations, & enuies, ce seroit seulement à l'heure de la conception, ou auant la formation de l'enfant, qui dure vn mois, & non pas quand l'enfant est du tout formé, & qu'il se remue, car alors il n'est plus subiect à ces impressions & imaginations, & enuies : combien que les femmes grosses asseurent que ces marques & enuies sont venuës à leurs enfans d'une enuie de manger quelque chose, ou d'une imagination qu'elles ont eüe, au sixiesme, septiesme, huitiesme, & neufiesme mois. Lors quelqu'un repliqua, comment seroit-il possible que ces marques, qui sont estranges, se peussent faire du sang menstrual, ou de quelque heurt & compression, ou bien de quelque defecation de peau, & de quelque maladie qui leur suruiuent estant au ventre de leur mere ? Veu qu'aucuns ont vn feing ou marque, ou enuie, qui semble vn lopin de iambon, avec sa couanne & son poil : les autres ont une teste de mouton au cul, avec ses cornes : les autres vn raisin aux fesses, ou une cerize en l'espaule, qui prennent couleur selon que ces fruits meurissent. Il faut donc necessairement conclurre : disoit-il, qu'il y a quelque chose de caché en la nature, qui vient de ce que les femmes ont enuie de manger, ou auoir, ou de ce qu'elles ont imaginé. Mesmes qu'aucuns tiennent que facilement elles auortent, quand elles ne peuuent auoir quelque chose dont elles ont

enuie : pourautant que la femme grosse ayant le cœur oppressé de douleur, l'esprit vital se diminué : lequel estant au ventre auant que ce desir furuint, aidoit à la femme à soustenir son enfant : & le ventre n'estant pourueu de grande force & vertu de retention, à cause des esprits qui sont diminuez, ne pouuant soustenir la creature, ne faut trouuer estrange si la femme vient à auorter. Et aussi quand la femme est enuieuse, & qu'elle ne peut auoir ce qu'elle demande, les humeurs destinez à la nourriture de l'enfant, sont tranfportez ailleurs qu'en la matrice, dont aduient que l'enfant estant frustré de son aliment, viendra à mourir : que si la femme est de forte complexion, pour le moins son enfant sera maladif. A la verité, va dire vn de la Seree, quand les femmes grosses ont leurs appetits deprauez, & sont affligees de maladies, que les Latins appellent *Malacia & Pica*, c'est grande pitié de leurs souhaits. *Ioannes Langius* dit que non gueres loing de Colongne, y auoit vne femme grosse, qui eut si grand' enuie de manger de la chair de son mary, combien qu'elle l'aimast bien, qu'elle le tua en dormant, & en mangea, quasi la moitié, & falla le reste. Sa maladie passée, elle confeffa le fait à ceux qui s'esmayèrent qu'estoit deuenu son mary. De nostre temps, adioustoit-il, s'est trouué vne femme enuieuse de mordre en l'un des bras d'un homme qu'elle voyoit bien charnu, ce qu'il permit : mais ayant mangé ceste chair sanglante, & n'en estant pas rassasiée, elle voulut retourner : ce que luy estant refusé, de fâcherie elle accoucha de deux enfans, l'un en vie, & l'autre mort, pource qu'il n'auoit pas esté nourry

de ceste chair comme l'autre. Les femmes sages, pour auoir veu de si grands cas, & de si grandes choses, aïssent aussi que si vn peu auant l'enfantement la femme grosse s'est courroucée, ou a eu honte (la chaleur ayant esmeu le sang) son fruit aura le visage vermeil & beau : que si elle a eu peur, il l'aura passe & triste. Puis on demanda, pourquoy la seule femme estant grosse estoit subiecte à beaucoup de maux & maladies, & les autres animaux se portent bien. Il fut respondu, que les femmes auant qu'estre grosses se purgent, dont ne faut trouuer estrange si estans grosses, & ne se purgeans plus, elles se trouuent mal : & aussi que les femmes estans grosses demeurent oisïues, & ne font nul exercice, ce qui les rend pleines de superfluité : cela estant confirmé par les femmes des champs, & par celles qui trauaillent, lesquelles ne sont point malades au prix de celles des villes, accouchans sans comparaïson plus facilement que celles qui sont sans rien faire : le trauail consumant les humiditez superflues, dont viennent leurs maladies, desgoustemens & pesanteurs. La femme grosse lors va demander, à quelle raison les femmes grosses sont plus malades & pesantes au commencement de leur grossesse, que par apres ? veu que tant plus le fruit croist, elles portent plus grand fardeau. Parce, respond vn de la Seree, que l'enfant vn peu grandelet leur aide à consumer les humeurs dont elles sont pleines, à cause qu'elles ne se purgent plus. Et si a bien dauantage, les femmes qui ont eu plusieurs enfans, ne sont pas si pesantes, ni malades, ni si rechinees, estans grosses, que celles qui sont grosses, & ne l'auoient

iamais esté. Et possible que c'est, disoit-il, que les femmes aagees, & qui ont eu force enfans, sont accoustumées à la peine, & à l'ennuy qui vient aux femmes grosses: ou bien que les ieunes femmes ont le corps plus tendre & delicat, plus ouuert & poreux, receuans bien plus facilement les accidents qui arriuent aux femmes grosses, que les aagees qui sont plus solides. Nostre femme grosse, voiant qu'on s'efforçoit de lui complaire en ce dequoy elle doutoit, va encores demander pourquoy elle se trouuoit mieux estant grosse d'un fils que d'une fille: considéré, disoit elle, que i'ay ouy dire qu'il arriuoit plus d'inconueniens à celles qui sont grosses de fils que de filles. Il luy fut respondu, que c'estoit à cause que les femelles sont plus froides que les masses: ce qui rend les femmes grosses de filles de plus pesant mouuement, & le fils ayant plus de chaleur, les rend plus légers, & mieux disposees: & parce que les masses sont plus chauds que les femelles, ils sont aussi plustost offensez au ventre de la mere: à cause qu'estans plus chauds que les femelles, ils sont aussi plus mouuans, & par ce mouuement, ce qui est tant imbecille peut estre aisément offensé. Que les masses ayent plus de chaleur que les femelles, nous le voyons en ce qu'ils sont plus grands & plus forts: & c'est la cause pourquoy vne fille requiert plus de temps pour estre parfaite dans le ventre de la mere, que ne fait vn fils, pour estre la fille plus debile & froide: qui est cause qu'elle attend quelquesfois iusques au dixiesme mois, & selon les Legistes, iusques à l'onzième, auant qu'estre parfaite, & sortir du ventre de la mere: là où

le masse, plus vertueux, ne passe gueres le neuuesieme mois. Et comme les meres, adioustoit-il, qui sont enceintes d'un fils se portent mieux que celles qui le sont d'une fille, aussi ne sont-elles pas en si grand danger accouchans d'un fils que d'une fille, d'autant que les masses naissent le plus souuent la teste deuant, à cause qu'ils ont les parties superieures plus grosses: & les femelles les pieds deuant, parce qu'elles ont le bas du corps plus gros que le haut: & ainsi chacun met sa grosseur la premiere dehors: ioint que toute chose pesante tend tousiours en bas. Aussi quand les filles sont nees, par la mesme raison de leur foiblesse & debilité, qui vient par defect de chaleur, elles croissent & enueillissent plustost que les enfans masses, à l'exemple de tout fruit, lequel de tant plus qu'il est petit & menu, de tant plus meurit il plustost, & plustost aussi il est meur, tant moins il dure. Mais qui fait, demanda encores la Dame du logis, que les masses sont differents en leur maturité, & que l'un naist plustost que l'autre? Si vous m'en voulez croire, respond vn de la Serree, c'est qu'un fils qui sera de grosse corpulence, requerra plus de temps à estre au ventre de la mere, pour sa maturité, que ne fera pas vn qui sera menu & gresse, lequel quelquesfois a assez de sept mois: comme on void vn petit fruit estre plustost meur qu'un gros: aussi que la chaleur de la matrice fait beaucoup à la maturité de l'enfant, qui meurit là dedans comme dans vne gouffe. La femme grosse ne pouuant auiser ses enfans, mourans ieunes, demanda s'il y auoit moyen de cognoistre si on peut iuger si vn enfant estant né pourra viure longuement.

Vn de la Seree luy va respondre que les sages-femmes de son païs, qui ne peuuent gueres estre trompees, pour auoir veu de si grandes choses, disent quand elles voient le cul d'un enfant, d'une femme, ou d'un homme, qui est noir : Il est bien né à terme, il viura long temps : ainsi selon la couleur du cul, elles iugent de la mort ou de la vie, tant elles y trouuent de sens & de raison. Le maistre de la maison, où estoit ceste Seree, & qui auoit sa femme grosse, nous va demander s'il y auoit moyen de cognoistre si sa femme estoit grosse d'une fille. Vn d'entre nous va respondre, que si une femme grosse se porte bien, ce sera un fils, si elle se trouue mal, ce sera une fille : à cause que la femelle estant froide : par consequent est de mouuement pesant. Secondement, si elle est grosse d'un fils, elle aura sa mammelle droite, & tout le reste droit, plus ferme & dur que le gauche : dautant que le malle s'engendre de ce costé, selon la commune, & le sang y venant, rend ceste partie droite & le tetin plus dur. Pour le tiers, le lait espois est signe d'un fils, à cause de la chaleur qui y est plus grande que quand c'est une fille, laquelle chaleur fait espoissir & digerer, le lait clair estant moins digéré, pour auoir moins de chaleur. Pour le quart, la femme grosse, qui a conceu un garçon, est belle, & a bonne couleur, selon Hippocrate, à raison que l'enfant par sa chaleur grande luy consume tous les excremens, qui ont accoustumé d'enlaidir le visage : ce qui arriue au contraire quand la femme est enceinte d'une fille, car à cause de la grande froideur & humidité de son sexe, elle mange peu, & fait beaucoup de superfluitez, & si est laide, crasseuse,

ayant enuie de mille villennies. Pour le dernier, disoit-il, s'adressant tousiours à nostre hôte, puis que vostre femme a eu des masses & des femelles, vous pouuez bien sçauoir, sans aller au deuin, si elle est grosse d'un fils ou d'une fille : les femmes estans grosses d'une fille aimans mieux la compagnie des hommes, que quand elles le font d'un fils : mesmes qu'on dit que la femme grosse aime plus la compagnie de l'homme, que quand elle n'est point grosse : à cause que la semence conceüe fait un mouuement és nerfs, qui ne demande que friction. Cela, va dire un des plus resolu de la Seree, ne se deuoit point experimenter, si nous croions de Montagne, qui dit, qu'il se faut abstenir des femmes en mariage, lors qu'elles sont grosses, & lors qu'elles sont hors de generation, & sans espoir de pouoir auoir des enfans : estant la principale fin du mariage, la procreation des enfans. Ce qui est confirmé par Hippocrate, qui ne veut pas qu'on touche à la femme grosse, de peur de corrompre l'enfant. Le mesme nous est appris par saint Hierosme au chap. *Origo*. Et de là vient que les femmes publiques conçoient fort rarement. Iules Capitolin refere que Zenobie, Roine des Palmyriens, ne vouloit qu'on luy touchast iusques à ce que son Kalendrier fust rubriché, & iusques à ce que le fourrier de la Lune eust marqué le logis. Par le Concile Elibertan, il estoit defendu aux mariez d'approcher de leurs femmes dés que l'enfant commençoit à grouiller. Mais, repliqua quelqu'un, comment est-ce que de Montagne pourra bailler à l'homme & à la femme le temps de generation ? car par mesme raison il veut que l'homme



& la femme mariez s'abstiennent de conuerfer ensemble, quand ils ne font plus en l'aage d'engendrer, ou qu'autrement ils soient empeschez de faire des enfans. Nous trouuons que le Pape Æneas Pius a escrit, que Vladiflas, Roy de Polongne, eut de sa seconde femme deux fils, estant nonagenaire. Valere le grand nous apprend & Solin aussi, que Masinissa, Roy de Numidie, aiant passé quatre vingts six ans, engendra Methymatus : & que Caton le Censeur, au quatre vints & huitiesme an de son aage, engrossa la fille de Salonijs, son vassal. Vous ne dites pas, repliqua vne Fesse-tondue, si on ne leur preste point telle charité, & si ces bonnes gens de l'autre monde n'ont point de seruiteurs du diable, qui font plus qu'on ne leur commande, & s'employent à faire vne besongne dont on ne leur sçait point de gré. Et pour monstrier que les personnes vieilles se doiuent abstenir quand elles sont hors de generation, les Romains n'estoient pas iugez auoir obey à la Loy Iulia, faicte pour les mariages, pour n'estre subiects aux peines ordonnees en haine du coelibat, si l'homme contractoit apres soixante ans, & la femme apres l'aage de cinquante : Iustinian escriuant aussi, que quelques-vns estimoient chose prodigieuse de voir vne femme grosse apres cinquante ans. Et à la verité, adioustoit-il, c'est chose honeste en voluptez d'en quitter les desirs quand & la puissance, disoit Sophoclès à vn qui luy demandoit s'il pouuoit bien encore auoir compagnie de femme : combien qu'Aceus die, que iamais ni homme ni femme ne s'en peuuent garentir. Vn autre prenant la parole, & reprenant de Montagne, & autres, qui disent qu'on ne se doit marier

que pour auoir lignee, va dire : Sainct Iean Chryfostome au traité qu'il a fait de la Virginité, escrit le mariage nous estre concédé non seulement pour procreer des enfans, mais aussi pour esteindre la chaleur & bruslement de nature, & pour suruenir à l'infirmité humaine, & à la communion de vie & indissoluble société : & pour ce on appelle auoir lignee vn bien, mais non pas la cause du mariage, comme on trouue au Canon *Omne*. Et de fait Iean Vviclef fut condamné au Concile de Constance, pour auoir maintenu que l'homme ne deuoit habiter avecques la femme, sinon pour auoir lignee. Et puis S. Hierosime n'a point reproué ne reprins le mariage qu'il dit auoir veu à Rome d'une femme qui auoit esté legitiment mariee avec vingt & deux hommes : & qu'estant veue, il se trouua aussi vn homme veuf, lequel auoit eu vingt femmes, lesquels contracterent mariage ensemble : & que tout le peuple Romain fut à leurs nopces, fort desireux de voir lequel des deux emporteroit la victoire: personne ne reprouant ce mariage, le mariage étant de droit diuin, encores que les conioincts fussent hors d'auoir des enfans. A ce conte, repliqua vn autre de la Seree, il feroit permis aux chastrez de se marier : & de fait, vous ne voyez pas vn Canon ou Decretale qui defende à vn chastre de se marier : combien qu'il soit defendu par la Loy des Romains, lesquels n'ont iamais approué le mariage de ceux qui sont *castrati vel thlibia*. Et encores auourd'huy si vne femme se plaint de son mary, & die qu'il n'est pas homme, s'il se prouue, le mariage fera dissolu. Et me souuient d'une femme, qui n'aimant pas son mary,

& (à cause que le vit luy pendoit, elle le vilipendoit) va dire à l'Official, Monsieur, iugez comme vous voudrez, aussi bien la grimace en dira. De Montagne, repliqua vn de la Seree, qui ne veut qu'on touche à la femme grosse, pense la superfetation seconde conception estre vne chose fausse & fabuleuse : c'est à dire, qu'il ne croit pas, que la femme ja grosse vienne derechef à concevoir, & tient avec beaucoup d'autres, que si la femme ja grosse enfante deux ou trois enfans (combien que trois ou quatre sont monstres en nature, n'ayant la femme que deux mammelles) qu'ils sont faits tous à vne fois par vne grande quantité de semence : & que lors la matrice se resserre si exactement qui rien n'y peut plus entrer. S'il est question toutesfois de questionner, repliqua quelqu'un, les anciens, avec Paré, ont laissé par escrit, que si vne femme a plusieurs enfans separez, ayant chacun leur arriere-faix, qu'il y a superfetation : estant à presumer que si la conception ne se faisoit qu'à vne fois, n'y faudroit aussi qu'un arriere-faix : que s'ils sont trouuez enuoloppez en vne seule membrane, seront engendrez par vne abondance de semence, & tout à vne fois. Et à ce propos Pline prouue la superfetation, quand il dit qu'une femme fit vn enfant qui auoit neuf mois, & vn autre lequel n'en auoit que cinq : & aussi quand il a escrit qu'une femme accoucha de deux enfans, dont l'un ressembloit à son mary, & l'autre à son amy : & que Proconnesia esclau enfanta deux enfans, l'un de son seigneur, l'autre de son procureur, chacun retirant à son pere. Que si cela est vray, disoit-il, il ne se faut point abstenir de sa femme, encores que elle soit

grosse, puis qu'on luy peut faire vn autre enfant. Ce que toutefois ne font pas ceux de Canada, peuple des Indes : lesquels ne touchent aux femmes enceintes que deux ans apres : & pour monstrier que le mariage n'est que pour la procreation, ceux de ce pais-là peuuent laisser leurs femmes, & se marier à d'autres, si elles sont steriles : ce que fit Spurius Cornelius, qui le premier des Romains repudia sa femme, non pas qu'elle fust fascheuse, mais qu'il vouloit auoir des enfans. Mais, replica vn de la Seree, quelles noises, quelles riotes verrez-vous entre l'homme & la femme s'ils ne couchent ensemble & s'ils ne s'entr'aiment ? Solon veut que le mary soit tenu de visiter sa femme trois fois le mois, ne faisant point de distinction si elle est sterile, ou non, si elle est en aage d'auoir des enfans, ou non : car encores qu'une femme soit sterile, si est-ce vn honneur que le mary doit à sa femme, pour monstrier qu'il la reputé honeste, & qu'il l'aime : ce qui oste plusieurs fascheries & mescontentemens, lesquels aduiennent souuent en tel cas : la frequentation du mary & de la femme empeschant que les courages & volonteiz ne s'alienent les vns des autres : le mary & la femme sur tout se gardans de faire deux liëts, s'il arriue entr'eux quelque courroux : car n'en faisant qu'un, leur fascherie en durera moins, se donnans garde, & fuyans toute occasion de quereler au lië : estant mal-aisé de trouuer autre temps, ni autre lieu pour appaiser ni guerir les querelles, iniures, courroux, ialousies & choleres, qui s'engendrent dedans le lië, qu'au lië mesme : & ne faire pas comme la femme, laquelle estant en mal d'enfant ne se voulut coucher

sur son liſt, diſant aux matrones, Comment eſt-ce que le liſt me guerira, veu que c'eſt là où i'ay prins mon mal ? On penſoit eſtre eſchappé des demandes de noſtre femme groſſe, quand elle nous va prier qu'eufſions à luy dire le moyen d'empêcher les auortemens, à quoy elle eſtoit fort ſuiette. Vn des noſtres luy va dire, qu'il falloir ſe contregarder le premier, ſecond, & tiers mois : à cauſe que lors l'enfant eſt tendre & debile, & comme au commencement vne pomme n'a pas la queue gueres forte pour la ſouſtenir, auſſi en ce temps, les cotyledons & ligamens, qui ſupportent l'enfant, ſont foibles. L'autre luy diſoit, qu'on deuoit ſ'abſtenir de mauuaifes viandes, que les femmes communément appetent ſur leur groſſeſſe: dautant que ces meſchantes viandes corrompent la ſemence, & eſtant corrompue, la matrice la met dehors. Et pour remedier à ces deſordonnez appetits, il luy fut dit, que Pline auoit eſcrit que la graine de citrons eſtoit ſinguliere pour les femmes enceintes, qui ſont dégouſtees, & qui mangent des charbons, & de ſemblables viandes : & que ſur tout les femmes groſſes ſe doiuent garder de manger des raues qui ſont auorter. Ce qu'on ne voulut croire, à cauſe que les Limouſines portent plus d'enſans que toutes les autres. Vn tiers luy deſendoit la trop grande ioye, qui peut refroidir en telle ſorte la matrice qu'elle ne pourra retenir la ſemence, auſſi bien que la trop grande triſteſſe, & le trop grand deſir, le deſpit, & la cholere de ne pouuoir faire ou auoir ce que la femme groſſe deſire, l'une de ces choſes pouuant faire auorter, dautant que le ſang menſtrual, lequel eſtoit retenu à

cause de l'enfant, estant agité & repouffé au dehors, ruit & emporte l'enfant, comme feroit vn torrent : les passions pouuens tellement esmouuoir & troubler les humeurs, qu'ils les font verser de toutes parts, ainsi que les vents agitent les eaux, & les versent çà & là. Il fut adiousté, que le vent de Midy, appelé Auster, nuisoit aux femmes grosses, parce qu'il humecte par trop les parties qui seruent à porter le faix, & qu'il seroit bon fermer les fenestres quand ce vent regne, aussi bien que quand l'air est corrompu : la femme grosse auortant facilement quand l'air corrompu est respiré par elle : lequel air par sa malignité, ennemie de nature, estouffe l'enfant, estant si delicat qu'il ne se peut defendre de son venin : parquoy la femme grosse fuyra l'air pestiferé, estant fort fuiette à la peste, à cause de sa grande superfluité d'humeurs, par faulte de sa purgation accoustumee : ioinct qu'elle a les pores & conduits fort ouuerts, estant vn signe que l'air est bien corrompu quand les femmes auortent. Quelqu'autre s'auança de dire que les femmes grosses se deuoient bien garder de trop vser de sel, & de choses salees, & que les saleures estoient cause que l'enfant n'auroit point d'ongles : mais on n'en voulut rien croire, parce qu'on tient que le sel rend les femmes secondes, & que pour cela les Poëtes ont appelé Venus *Aligenia*, ainsi qu'ils auoient ouï dire, comme estant mere du sel & de la mer. Mais s'il est vrai, demanda vn autre, que le tonnerre par son grand bruit seulement puisse faire auorter vne femme, & tuer l'enfant au ventre de la mere, comme on tient que la senteur d'un mouchon de

chandelle le peut suffoquer ? Il fut respondu que non, & qu'on pouuoit auoir prins le tonnerre pour le foudre : le foudre pouuant offenser l'enfant qui feroit au ventre de sa mere sans qu'elle en soit endommagée : comme l'on trouue escrit dans Eutrope de Martie Dame Romaine. Puis il fut dit, que si l'enfant crie au ventre de la mere, que c'est signe d'auortement : car si l'enfant se portoit bien, il ne crieroit pas : que si on entend le poulet pipier, encores que le test de l'œuf ne soit ouuert ne rompu, pourquoy ne pourroit-on entendre le cry de l'enfant au ventre de sa mere ? Et aussi fut adiousté que c'est vn grand signe d'auortement quand la femme grosse deuiant molle de tetins : estant vn argument que le sang menstrual ne va point es mammelles pour nourrir l'enfant.

Vn de la Seree prenant la parole nous va dire vn cas estrange, qu'a escrit le Medecin de Maximilian, d'auoir veu vne femme qui a porté en son ventre deux ans vn enfant mort : laquelle il a sauuee, apres auoir esté ouuerte, & luy auoir osté membre à membre cest enfant mort, n'ayant laissé à conceuoir deux ans apres ceste ouuerture. Que si nous auions de tels Medecins, adioustoit-il, nous ne verrions pas tant d'accidens arriuer aux femmes grosses : car au lieu que nos Medecins & Chirurgiens promettent d'enuoyer la mere & l'enfant à la Touffaincts, ils les enuoyent au lendemain : là où la nature, sans medecines ne saignes, les eust gueries : & i'en croy les sages-femmes & les villageoises, qui font tout au contraire des Medecins & de ce qu'ils ordonnent, & de là à quelque temps vous leur verrez faire le pet à

la mort, puis qu'il faut nommer les choses par leur nom. Lors vn des plus endormis de la Seree nous va affeurer que pour se garder des auortemens, qu'il falloit bien que les femmes se gardassent de trop se ferrer & vser de planchetes, encores qu'elles ne fussent grosses, & filles aussi: car outre que ces ferremens les rendent contrefaictes, elles les rendent steriles: que si elles engrossent, sont subiectes à auorter, restant la matrice destituee de sa figure naisue: & les planchettes empeschent par le bout d'enhaut, ferrant le brechet, la respiration, repoussant les poulmons au dedans: & ferrant l'estomach, empeschent aussi la concoction & font regorger en hault force ventositez, & pressant les boyaux sont cause du vent du derriere, que les plus honestes appellent des secretes: & estant à la longue la matrice pressée, prend telle forme qu'elle est inhabile à concevoir, ou bien à retenir le fruiet par neuf mois. Que si ladite planchette presse la vessie par le bout d'embas, de telle sorte que sa naisue rotondité change ce sexe, qui est de nature pisseuse, sera encor plus pisseux: & si tant plus que ce sexe ferrera les parties susdites, tant plus s'eflargira l'embouchure d'embas. Avec tout cela, disoit-il, il est bon pour remedier aux inconueniens qui accompagnent la grosseffe des femmes, de faire exercice & se pourmener bien souuent: tant parce qu'elles en accouchent plus aisément que pour l'enfant qui en reçoit grande force & vigueur: qui sera bien aidee, si la mere ne s'vit point trop petitement & delicatement, & qu'elle aie son esprit en repos: les enfans pouuans prendre au ventre de leur mere du bien & du mal,

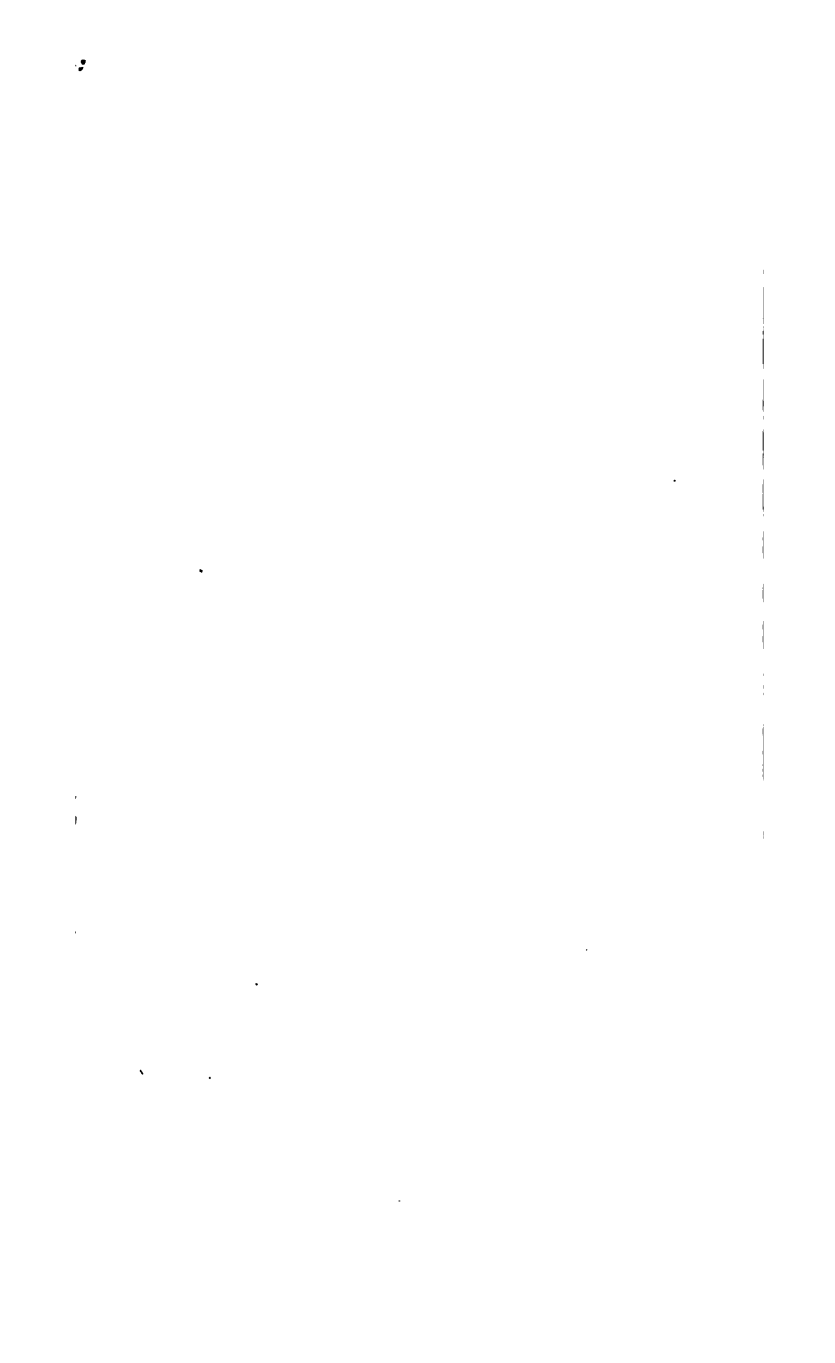


comme les fruits en peuuent prendre de la terre. On laissa ces propos, voyant que ceste femme grosse entroit en apprehension de son accouchement, & luy fut remonstré que la crainte diminueoit sa vertu & puissance, tant requise au mal d'enfans, & que ceste tristesse la pourroit faire demeurer sous le fais, en affoiblissant ses forces. Quel acquest y a-il, luy fut il dit apres Seneque, d'anticiper les maux qui ne viendront que trop tost, & qu'on ne peut euitier, & perdre le bien present, pour la crainte du mal à venir ? Estant à la verité grande folie de se faire dès ceste heure miserable pource que quelquefois on le peut estre. Sur la fin de la Seree, vn d'icelle nous contoit qu'il aimoit bien mieux sa femme grosse, que autrement, à cause que ses parties casuelles estoient plus honestes, trouuant fort estrange, que les enfans estans au ventre de leurs meres fussent nourris de leur sang menstrual comme Hippocrate & Galien l'asseurent, combien qu'il n'y ait rien si sale, ne pernicieux & veneneux que les menstrues des femmes, si nous en voulons croire les Physiciens, & mesmes l'experience. Et à cause de cela, adioustoit-il, les Moscouites estiment les femmes si sales, à cause de leur catamini, qu'ils ne mangeront iamais de ce que les femmes auront tué, comme estant impur : Sigismond Baro disant, que s'il n'y a point d'hommes en vne maison de Moscouite, & que la femme vueille tuer vne beste, elle la tiendra à la porte, avec vn couteau, & le premier homme qui passera, elle le priera de luy couper la gorge. Et me suis souuent esbahy, disoit ce Drolle, comme nous aimons tant les femmes, & mesmes les parties les plus sales &

deshonestes, que la sage nature a cachees tant qu'il luy a esté possible. Sa femme en le regardant luy va dire, Mon amy nostre cas sera vilain. & caché tant que vous voudrez, si est-ce qu'il me souvient bien que le soir de nos noccs, estant couchee avec vous, que la premiere chose que vous feistes, ce fut de me prendre par là. Son mary, se prenant à rire, luy va dire, Il est vray, m'amie, mais aussi ie ne vois goutte. Et puis ceste gaillarde femme s'adressant à ceux de la Serée, va louer ce qu'on estimoit si abominable, disant qu'estant fille elle avoit tout plein de maladies, dont les vnes s'en estoient allées à la premiere fois qu'elle eut ses fleurs & menstres, les autres quand elle perdit son pucelage (l'ayant perdu non pas vendu, ne donné) & que les premieres fleurs, tant sales que vous voudrez, & la perte de la virginité, dont on fait si grand cas, encores qu'on la perde, emportent plusieurs maladies, lesquelles autrement sont incurables, & ne scauroient guerir qu'en ceste sorte. Parquoy, disoit ceste femme ioieuse, ie conseille aux peres de ne garder leurs filles à graine, & les admoneste de les marier, s'ils les voient molestées de quelques maladies incogneues & secretes, pour le moins à ceux qui ne les veulent entendre, & qui ne veulent bailler de l'argent pour les guerir. Quelqu'un voulant soutenir ce que disoit ceste femme, & ayant bonne envie de dire les commoditez que les menstres apportent aux femmes, & le mal qui leur procede quand le fourrier ne marque point le logis, ceux de la Serée commencerent à laisser leurs sieges vuides : car quand on pense à ceste saulx, il n'y a si bon cœur qui

ne tire au regnard, & qui ne l'escorche par faute de peletier, tous ceux de ceste compagnee estans si fort dégoutez de ceste faulx, qu'aisans peur d'en estre seruis à la collation, ne put estre arrestee en forte du monde : combien que ce Franc-à-tripe leur crioit, Messieurs, ne bougez point pour cela, qui aime bien la chair, il aime bien la faulx. Et me semble, disoit-il à ceux qui demeurent apres les autres, que ceux qui fuyent les femmes pour ceste occasion, & pour leurs autres imperfections, que c'est autant comme si quelqu'un quittoit à un autre le raisin meur, pour auoir trouué amer le verjus de grain.





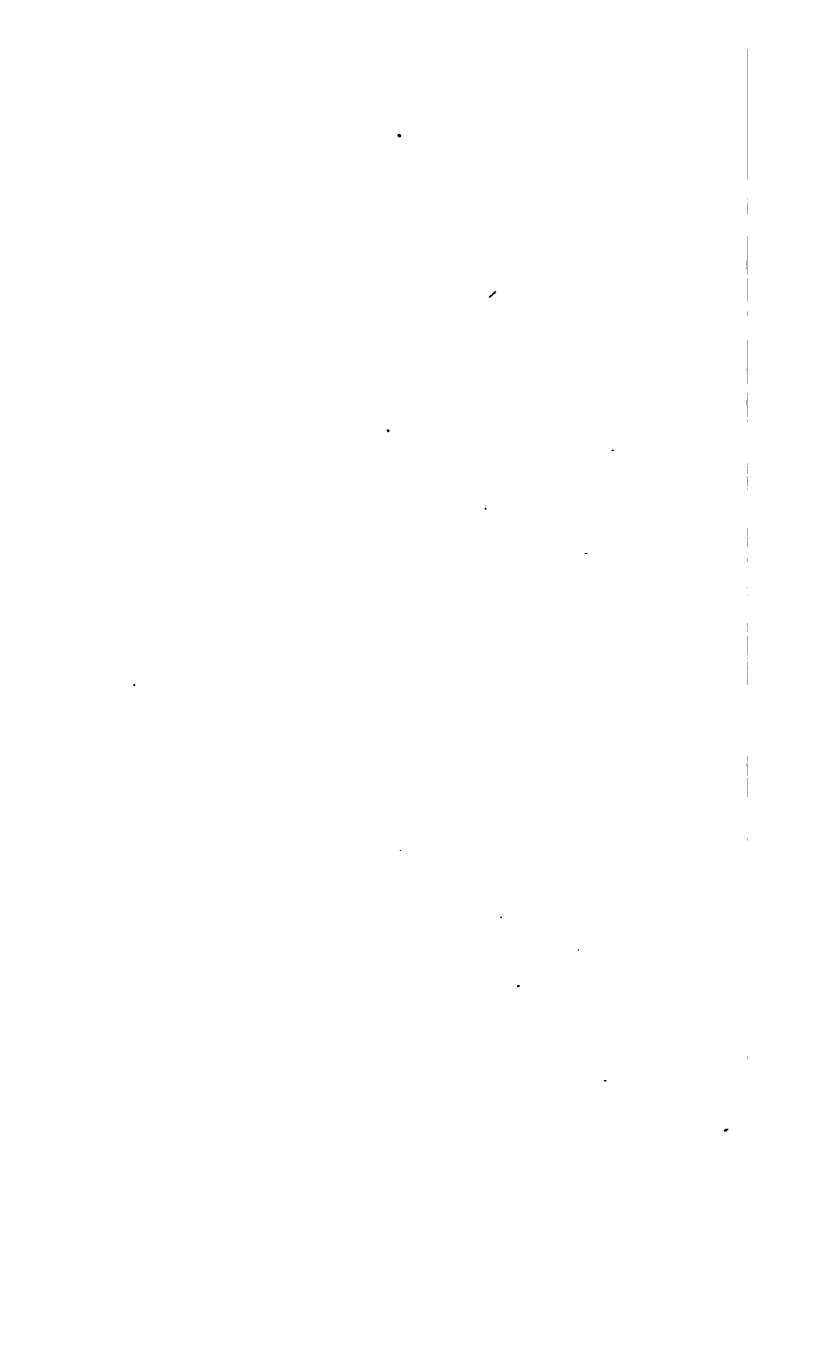


## LES SEREES QVI SONT

contenuës en ce fecond  
Liure.

XIII. <i>Des responses &amp; rencontres des Seigneurs à leurs subjects, &amp; des subjects à leurs Seigneurs.</i>	Page 1
XIIII. <i>Des Decapitez, des Pendus, des Fouëttez, des Efforeillez, &amp; des Bannis.</i>	37
XV. <i>Des Larrons, des Voleurs, des Picoureurs &amp; Mattois.</i>	96
XVI. <i>Des Songeurs, Refueurs &amp; Dormeurs.</i>	132
XVII. <i>Des Odeurs, &amp; du Sentiment.</i>	158
XVIII. <i>Des Boiteux, &amp; des Boiteufes, &amp; Aueugles.</i>	172
XIX. <i>De la Veue, des Yeux, des Aueugles, des Borgnes &amp; des Louches.</i>	189
XX. <i>Des Boffus, des Contrefaits, &amp; des Monstres.</i>	243
XXI. <i>Des Sourds &amp; des Muets.</i>	267
XXII. <i>Des Femmes grosses d'enfans.</i>	277











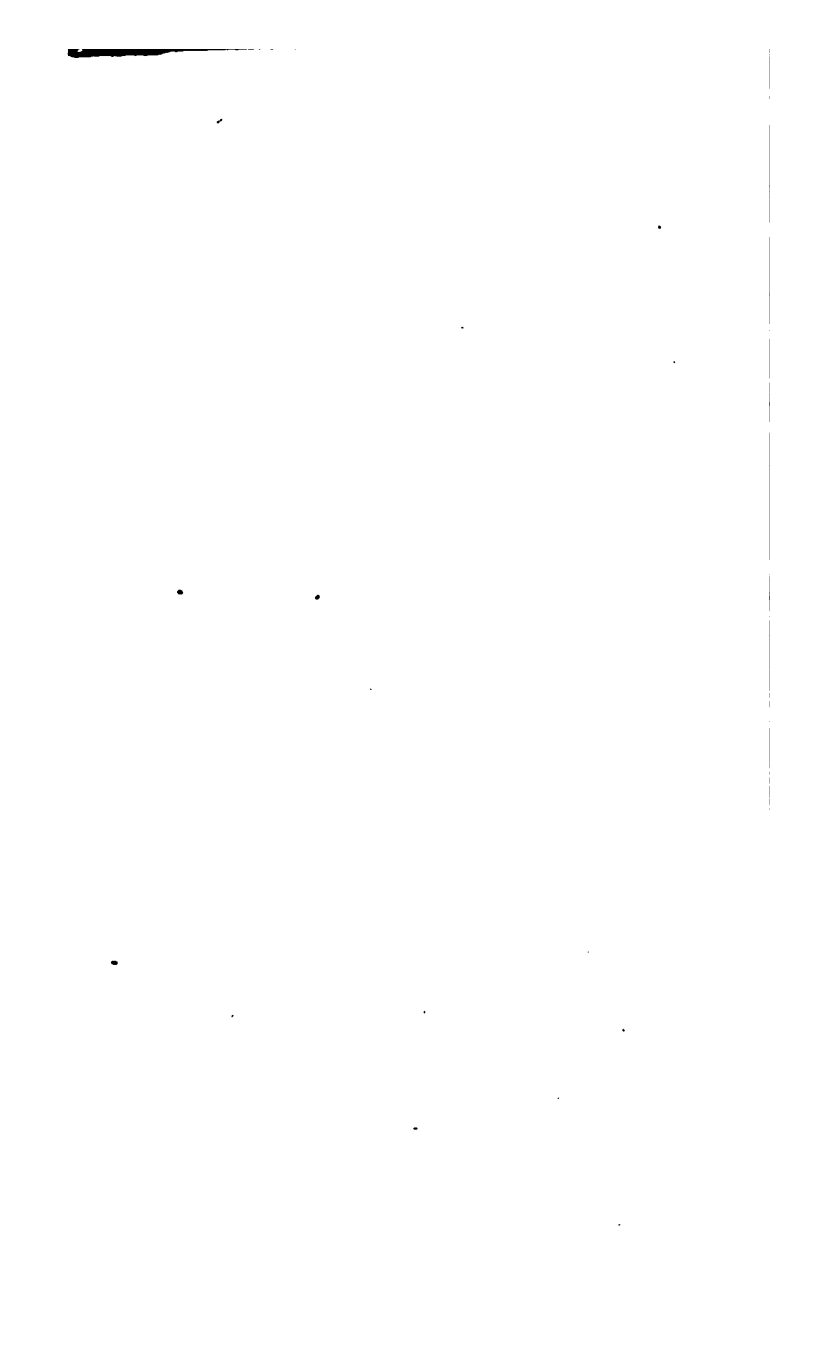
. Coll.



844.3

B75s

v.1



Co 2



844.3

B75s

v. 1

---

**Stanford University Libraries  
Stanford, California**

---

**Return this book on or before date due.**

---



## BIBLIOTHEQUE D'UN CURIEUX

### EN VENTE

- POGGE. — Les Contes, 1 vol. (*épuisé*)  
FERREY JULYOT. — Les Éloges de la belle fille  
lamentant sa virginité perdue, 1 vol. (*épuisé*)  
MOLIÈRE. — Poésies diverses, 1 vol. . . . 5 fr.  
TAHUREAU. — Dialogues, 1 vol. . . . 7 + 10  
OLIVIER DE MAGNY. — Les Gayetez,  
1 vol. . . . 5 + 10

### SOUS PRESSE

- OLIVIER DE MAGNY. — Les Soupirs.  
— — — Les Odes.  
— — — Les Amours.  
LES COMPTES DU MONDE ADVENTUREUX.

### EN PRÉPARATION

- PASSERAT. — Poésies.  
CHOLIÈRES. — Matinées.  
BONAVENTURE DES PÉRIERS. — Contes &  
joyeux devis.  
NOËL DU FAIL. — Contes d'Eutrapel.  
GABRIEL CHAPPUYS. — Facétieuses journées.  
MELLIN DE SAINT-GELAIS. — Poésies.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100  
101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200  
201  
202  
203  
204  
205  
206  
207  
208  
209  
210  
211  
212  
213  
214  
215  
216  
217  
218  
219  
220  
221  
222  
223  
224  
225  
226  
227  
228  
229  
230  
231  
232  
233  
234  
235  
236  
237  
238  
239  
240  
241  
242  
243  
244  
245  
246  
247  
248  
249  
250  
251  
252  
253  
254  
255  
256  
257  
258  
259  
260  
261  
262  
263  
264  
265  
266  
267  
268  
269  
270  
271  
272  
273  
274  
275  
276  
277  
278  
279  
280  
281  
282  
283  
284  
285  
286  
287  
288  
289  
290  
291  
292  
293  
294  
295  
296  
297  
298  
299  
300  
301  
302  
303  
304  
305  
306  
307  
308  
309  
310  
311  
312  
313  
314  
315  
316  
317  
318  
319  
320  
321  
322  
323  
324  
325  
326  
327  
328  
329  
330  
331  
332  
333  
334  
335  
336  
337  
338  
339  
340  
341  
342  
343  
344  
345  
346  
347  
348  
349  
350  
351  
352  
353  
354  
355  
356  
357  
358  
359  
360  
361  
362  
363  
364  
365  
366  
367  
368  
369  
370  
371  
372  
373  
374  
375  
376  
377  
378  
379  
380  
381  
382  
383  
384  
385  
386  
387  
388  
389  
390  
391  
392  
393  
394  
395  
396  
397  
398  
399  
400  
401  
402  
403  
404  
405  
406  
407  
408  
409  
410  
411  
412  
413  
414  
415  
416  
417  
418  
419  
420  
421  
422  
423  
424  
425  
426  
427  
428  
429  
430  
431  
432  
433  
434  
435  
436  
437  
438  
439  
440  
441  
442  
443  
444  
445  
446  
447  
448  
449  
450  
451  
452  
453  
454  
455  
456  
457  
458  
459  
460  
461  
462  
463  
464  
465  
466  
467  
468  
469  
470  
471  
472  
473  
474  
475  
476  
477  
478  
479  
480  
481  
482  
483  
484  
485  
486  
487  
488  
489  
490  
491  
492  
493  
494  
495  
496  
497  
498  
499  
500  
501  
502  
503  
504  
505  
506  
507  
508  
509  
510  
511  
512  
513  
514  
515  
516  
517  
518  
519  
520  
521  
522  
523  
524  
525  
526  
527  
528  
529  
530  
531  
532  
533  
534  
535  
536  
537  
538  
539  
540  
541  
542  
543  
544  
545  
546  
547  
548  
549  
550  
551  
552  
553  
554  
555  
556  
557  
558  
559  
560  
561  
562  
563  
564  
565  
566  
567  
568  
569  
570  
571  
572  
573  
574  
575  
576  
577  
578  
579  
580  
581  
582  
583  
584  
585  
586  
587  
588  
589  
590  
591  
592  
593  
594  
595  
596  
597  
598  
599  
600  
601  
602  
603  
604  
605  
606  
607  
608  
609  
610  
611  
612  
613  
614  
615  
616  
617  
618  
619  
620  
621  
622  
623  
624  
625  
626  
627  
628  
629  
630  
631  
632  
633  
634  
635  
636  
637  
638  
639  
640  
641  
642  
643  
644  
645  
646  
647  
648  
649  
650  
651  
652  
653  
654  
655  
656  
657  
658  
659  
660  
661  
662  
663  
664  
665  
666  
667  
668  
669  
670  
671  
672  
673  
674  
675  
676  
677  
678  
679  
680  
681  
682  
683  
684  
685  
686  
687  
688  
689  
690  
691  
692  
693  
694  
695  
696  
697  
698  
699  
700  
701  
702  
703  
704  
705  
706  
707  
708  
709  
710  
711  
712  
713  
714  
715  
716  
717  
718  
719  
720  
721  
722  
723  
724  
725  
726  
727  
728  
729  
730  
731  
732  
733  
734  
735  
736  
737  
738  
739  
740  
741  
742  
743  
744  
745  
746  
747  
748  
749  
750  
751  
752  
753  
754  
755  
756  
757  
758  
759  
760  
761  
762  
763  
764  
765  
766  
767  
768  
769  
770  
771  
772  
773  
774  
775  
776  
777  
778  
779  
780  
781  
782  
783  
784  
785  
786  
787  
788  
789  
790  
791  
792  
793  
794  
795  
796  
797  
798  
799  
800  
801  
802  
803  
804  
805  
806  
807  
808  
809  
810  
811  
812  
813  
814  
815  
816  
817  
818  
819  
820  
821  
822  
823  
824  
825  
826  
827  
828  
829  
830  
831  
832  
833  
834  
835  
836  
837  
838  
839  
840  
841  
842  
843  
844  
845  
846  
847  
848  
849  
850  
851  
852  
853  
854  
855  
856  
857  
858  
859  
860  
861  
862  
863  
864  
865  
866  
867  
868  
869  
870  
871  
872  
873  
874  
875  
876  
877  
878  
879  
880  
881  
882  
883  
884  
885  
886  
887  
888  
889  
890  
891  
892  
893  
894  
895  
896  
897  
898  
899  
900  
901  
902  
903  
904  
905  
906  
907  
908  
909  
910  
911  
912  
913  
914  
915  
916  
917  
918  
919  
920  
921  
922  
923  
924  
925  
926  
927  
928  
929  
930  
931  
932  
933  
934  
935  
936  
937  
938  
939  
940  
941  
942  
943  
944  
945  
946  
947  
948  
949  
950  
951  
952  
953  
954  
955  
956  
957  
958  
959  
960  
961  
962  
963  
964  
965  
966  
967  
968  
969  
970  
971  
972  
973  
974  
975  
976  
977  
978  
979  
980  
981  
982  
983  
984  
985  
986  
987  
988  
989  
990  
991  
992  
993  
994  
995  
996  
997  
998  
999  
1000









844.3  
B75s  
V.3

DATE DUE			

Stanford University Libraries  
Stanford, Ca.  
94305

